Les Villes d'Art Célèbres

LOUIS LEGER

Prague

H. LAURENS, ÉDITEUR

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

PRAGUE

MÊME COLLECTION

Bruges et Ypres, par Henri HYMANS, 116 gravures.

Le Caire, par Gaston MIGEON, 125 gravures.

Constantinople, par H. BARTH, 103 grav.

Cordoue et Grenade, par Ch.-Eugène SCHMIDT, 97 gravures.

Florence, par Émile GEBHART, de l'Académie Française, 176 gravures.

Gand et Tournai, par Henri HYMANS, 120 gravures.

Milan, par Pierre GAUTHIEZ, 109 gravures.

Moscou, par Louis LEGER, de l'Institut, 86 gravures.

Nancy, par André HALLAYS, 1 volume avec 118 gravures.

Nîmes, Arles, Orange, par Roger PEYRE, 85 gravures.

Nuremberg, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

Padoue et Vérone, par Roger PEYRE, 1 volume avec 128 gravures.

Paris, par Georges RIAT, 144 gravures.

Pompéi (Histoire — Vie privée), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

Pompéi (Vie publique), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 77 gravures.

Ravenne, par Charles DIEHL, 130 gravures.

Rome (L'Antiquité), par Émile BERTAUX, 135 gravures.

Rome (Des catacombes à Jules II), par Émile BERTAUX, 110 gravures.

Rome (De Jules II à nos jours), par Émile BERTAUX, 100 gravures.

Rouen, par Camille ENLART, 108 gravures.

Séville, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 gravures.

Strasbourg, par H. WELSCHINGER, 117 gravures.

Tours et les Châteaux de Touraine, par Paul VITRY, 107 gravures.

Venise, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

Versailles, par André PÉRATÉ, 149 grav.

EN PRÉPARATION :

Sienne, par André PÉRATÉ.

Toulouse et Carcassonne, par H. GRAILLOT.

Bourges et Nevers, par Gaston COUGNY.

Palerme et Syracuse, par Charles DIEHL.

Dijon et Beaune, par A. KLEINCLAUSZ.

Poitiers et Angoulême, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE.

Grenoble et Vienne, par Marcel REYMOND.

Les Villes d'Art célèbres

PRAGUE

PAR

LOUIS LEGER

MEMBRE DE L'INSTITUT
MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES
DE PRAGUE

Ouvrage illustré de 111 gravures

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1907

A M. LE D[r] VLADIMIR SRB

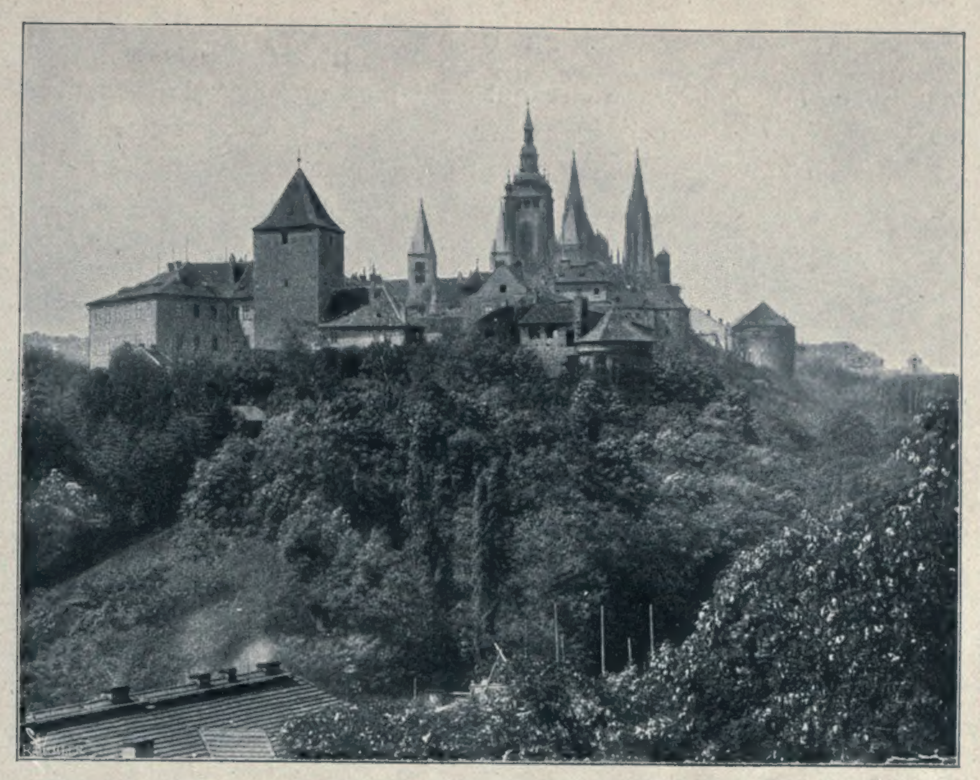
Ancien Maire de Prague.

A M. LE D[r] GROS

Maire de Prague.

A M. LES MEMBRES DE LA MUNICIPALITÉ

Ce livre est cordialement dédié par un vieil ami de leur belle ville qui a eu l'occasion d'y séjourner à huit reprises différentes et qui espère bien y retourner.



Une vue du château de Hradczany et de la Cathédrale.

PRAGUE

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE DE PRAGUE

La ville que nous appelons Prague s'appelle en latin Praga, en allemand Prag, en tchèque Praha. Ce dernier nom est le seul que connaissent les habitants, la forme primitive dont tous les autres dérivent.

Praha est un mot slave, comme est slave la population de cette ville considérée à tort par des publicistes attardés, par des touristes superficiels, comme l'une des plus belles cités de je ne sais quelle fantastique Allemagne. L'Allemagne est bien assez grande sans que nous ayons la

fantaisie de lui annexer une ville qui n'a jamais eu envie de lui appartenir.

Prague est la capitale du royaume de Bohême et ce royaume fait partie de l'État Austro-Hongrois qui depuis 1863 n'a plus rien de commun avec l'Allemagne, laquelle depuis la guerre de 1870 est tombée tout entière sous l'hégémonie prussienne.

Le nom de Praha est assurément Slave, mais il n'est pas très facile à expliquer. Une des légendes primitives de la Bohême veut le rattacher au mot *prah*, seuil. « Bâtissez une ville, aurait dit la légendaire princesse Libussa, sur la Vltava, au-dessous de la colline de Petrin, à l'endroit où un charpentier façonne un seuil (prah) avec son fils. A cause de ce seuil nommez la ville Praha. Les peuples courberont la tête devant ce seuil. »

Cette explication, c'est de l'étymologie populaire. Une hypothèse plus scientifique rattache le mot Praha à un verbe praziti, brûler. Brûler les forêts pour défricher le sol, c'est là un procédé fréquemment employé chez les peuples primitifs. En Allemagne nombre de villes dont les noms se terminent en brand, en rode, en reut, rappellent des forêts anéanties.

Aux premières lueurs de l'histoire, nous voyons deux châteaux s'élever sur les deux rives de la Vltava (en allemand Moldau). Celui de la rive droite s'appelle le Haut-Château (Vysehrad) celui de la rive gauche tout simplement le Château (Hrad).

Le nom de Prague apparaît pour la première fois dans un texte historique en 928. De poétiques légendes planent sur les origines de la Bohême. En des temps très lointains et que la chronologie serait fort embarrassée de déterminer, un Slave émigré du pays des Khorbates, nommé Tchech s'établit au cœur de la Bohême avec sa tribu et donna son nom au pays.

Un de ses successeurs nommé Krok eut trois filles dont l'une Libussa fut remarquable par sa sagesse. Les dieux lui avaient donné le don de prophétie. Un jour, comme elle rendait la justice, elle fut gravement insultée par un plaideur mécontent ; elle se mit en quête d'un mari et épousa le laboureur Premysl qui fut le fondateur d'une dynastie nationale. Le premier chroniqueur de la Bohême s'est plu à mettre dans la bouche de la princesse Libussa une prophétie qui débute par ce vers latin :

Urbem conspicio fama quæ sidera tanget.

« J'aperçois une ville dont la renommée s'élèvera jusqu'au ciel. »

La prophétie s'est réalisée.

Peu à peu au pied des deux châteaux de la rive droite et de la rive gauche une double cité se développe. Au IXe siècle, le christianisme apparaît en Bohême.

Nous voyons successivement s'élever sur la colline du Hradschin (Hradczany le quartier du château, hrad) des églises en l'honneur de la Vierge, de saint Georges et enfin celle de saint Vit ou saint Guy dans laquelle le pieux prince Vacslav (Venceslas) devenu depuis le patron de la Bohême, déposa une précieuse relique, un bras de saint Vit reçu en présent du roi des Romains, Henri I. Les reliques de saint Vacslav traîtreusement assassiné par son frère Boleslav ne tardèrent pas à reposer elles-mêmes dans cette basilique deux fois sacrée. Lorsque Prague devint — en 973 — le siège d'un évêché, l'église Saint-Vit fut promue au rang de cathédrale. La dévotion qu'elle inspirait s'accrut encore lorsque le prince Bretislav y apporta — en 1039 — les reliques du missionnaire tchèque saint Adalbert enlevées aux Polonais.



Statue de Charles IV.

La population de la jeune cité était primitivement purement slave. Dans la seconde moitié du XIe siècle elle s'accrut d'immigrés allemands qui s'établirent sur la rive droite et reçurent des princes ou des rois de nombreux privilèges.

Il est toujours dangereux de laisser les Allemands s'établir quelque part.

Laissez-leur prendre un pied chez vous.
Ils en auront bientôt pris quatre.

La Bohême slave devait payer cher l'imprudente bienveillance de ses princes pour les étrangers.

Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, la ville de Prague fut entourée sur la rive droite d'une enceinte qui partait de l'endroit où est aujourd'hui le théâtre national pour aboutir à celui où s'élève la tour poudrière. Le nom d'une des principales rues de Prague, le Fossé (Prikop) rappelle cette enceinte disparue. Le Fossé c'est le *Boulevard* de Prague.

Dès le X[e] siècle (en 965) un marchand arabe qui avait eu l'occasion de visiter Prague, Ibrahim ibn Jakoub signalait l'importance de la cité : « Elle est, disait-il, construite en pierres. C'est le grand marché du pays des Slaves. Les Russes et les Slaves (Polonais) viennent ici de la ville de Cracovie avec leurs marchandises ; les Juifs et les Turcs (Hongrois) viennent du pays turc avec des marchandises et de l'argent et se procurent en échange des esclaves et des peaux de castor et d'autres fourrures. A Prague on fait des selles, des brides et des boucliers que les étrangers achètent. »

Ainsi dès le X[e] siècle Prague était, en partie du moins, construite en pierre et cette circonstance étonne le voyageur oriental habitué à voir des cités de bois ou de briques.

Les Juifs paraissent avoir été établis à Prague dès les origines de la cité ; ils occupaient un quartier spécial et vivaient généralement en bons termes avec la population. Cependant à diverses reprises ils n'échappèrent point aux persécutions dont leurs coreligionnaires étaient l'objet dans la plupart des villes de l'Europe.

Au XIV[e] siècle, sous le règne de Charles IV (1346-1378), le fils de Jean de Luxembourg, le héros de Crécy, Prague devint la véritable métropole de l'Europe centrale. La capitale commençait à étouffer dans son étroite enceinte. Charles créa tout un quartier nouveau qui enveloppa l'ancienne enceinte, dota cette *nouvelle ville* d'importants privilèges, lui conféra le titre de ville royale. Il fonda une Université à l'instar de celle de Paris, appela dans la capitale de nombreux étrangers.

La fondation d'un archevêché accrut encore le prestige de la glorieuse cité.

L'Université était divisée en quatre nations ; bohémienne, polonaise, bavaroise et saxonne ; elle attirait des étudiants même de l'Angleterre et de la Lombardie.

Sous le règne de Charles IV se constitua à Prague une confrérie d'artistes. Il rebâtit et agrandit la cathédrale de Saint-Vit, construisit l'église de Saint-Charles, le monastère d'Emmaüs.

C'est de ce monastère que nous vient le fameux manuscrit slavon aujourd'hui conservé à la bibliothèque de Reims, manuscrit qui fut

employé aux sacres de plusieurs rois de France et qui est connu sous le nom de Texte du sacre. Nous en reparlerons plus loin.


Prague au début du XVIIe siècle, d'après Sadeler. Le Château et la Cathédrale.

Parmi les rois du moyen âge, Charles IV est celui dont la Bohême a gardé le meilleur souvenir. Sous son règne la ville de Prague se composait de cinq groupes différents. Ils avaient chacun leur statut spécial et leurs privilèges particuliers. C'étaient, sur la rive droite de la Vltava la Vieille et la Nouvelle Ville et le Vysehrad soumis à la juridiction d'un abbé, sur la rive gauche le groupe du château royal (Hradczany, Castrenses) qui était administré par un burgrave ; à ses pieds s'étendait le Petit quartier ou Petit côté (Mala strana, Kleinseite) qui avait une administration particulière. Les dernières années du règne de Charles IV virent des tentatives de réforme religieuse qui devaient aboutir à l'apostolat du réformateur Jean Hus (1369-1415) et aux guerres civiles qui furent la conséquence de sa fin tragique sur le bûcher de Constance. La ville de Prague devint un centre d'agitation politique et religieuse ; la

plupart de ses habitants se pressaient aux prédications que le Maître tenait dans la chapelle de Bethléem. Hus ne réclamait pas seulement la réforme de l'Église comme l'ont réclamée Luther et Calvin, il voulait affranchir son peuple de la prépondérance de l'étranger. Il fit si bien que dans le cours de l'année 1409 les Allemands quittèrent en masse l'Université de Prague.

Le supplice de Jean Hus brûlé à Constance (6 juillet 1415) provoqua à Prague une violente indignation. La plus grande partie du pays s'était prononcée pour les doctrines du Maître, notamment pour la communion sous les deux espèces. Au mois de juillet 1419 les Hussites se ruèrent sur l'hôtel de ville et précipitèrent par les fenêtres quelques échevins imposés par le roi qu'on croyait hostile aux idées nouvelles. Cette exécution farouche est le prototype de cette défénestration qui deux siècles plus tard donnera le signal de la guerre de trente ans. On vit alors des luttes sanglantes entre la ville proprement dite et le château royal de Hradczany.

Prague fut le centre d'une résistance acharnée contre l'église romaine et l'autorité royale. Une véritable croisade s'organisa dans l'Europe catholique pour réduire la cité réfractaire : « Il arriva tant de gens, dît notre Monstrelet, qu'à peine se pouvaient-ils nombrer. » Zizka occupa près de Prague la colline qui depuis a gardé son nom (Zizkov, Zizkaberg) et qui porte aujourd'hui une ville considérable. Il manœuvra si bien d'accord avec les habitants fanatisés par les prêtres utraquistes[1] que les étrangers durent se retirer. Les troupes royales concentrées dans les deux châteaux du Vysehrad et de Hradczany durent capituler.

Prague, à cette époque, offre le type d'une ville uniquement animée de passions religieuses, obéissant à une communauté théocratique, quelque chose comme une Genève calviniste organisée pour la guerre.

En l'an 1436, elle finit par se réconcilier avec son roi légitime Sigismond, qui, en acceptant une sorte de concordat qui proclamait la liberté religieuse, obtint enfin cette obéissance que ses sujets lui avaient jusqu'alors refusée. Il rentra dans sa capitale le 23 août 1436, et un service solennel fut célébré suivant le rite utraquiste dans l'église Sainte-Marie du Tyn.

Le calice avait été arboré par les utraquistes ou calixtins sur la plupart des églises du royaume. Un épigramme du temps disait :

Tot pingit calices Bohemorum turba per urbes
Ut credas Bacchi numina sola coli.

1. Qui donnaient la communion *sub utraque*, c'est-à-dire sous les deux espèces.

« A voir les Bohémiens arborer tant de calices dans leurs villes, on dirait qu'ils n'ont d'autre dieu que Bacchus. »


Fragment du panorama de Sadeler.

Le 26 août, l'empereur Sigismond, en grand costume impérial, portant sur la tête la couronne de Bohême, reçut solennellement sur la grande place de la Vieille-Ville les hommages des échevins des trois cités.

Un document du XVe siècle nous atteste le rôle considérable que Prague jouait alors dans l'Europe centrale.

En 1471, un légat du pape, désireux de ramener la Bohême et, en particulier, la ville de Prague à l'unité romaine, écrivait aux Bohémiens une lettre où il leur disait :

« Rappelez-vous comme votre ville de Prague a été naguère une cité glorieuse quand elle était fidèle au Souverain Pontife : il n'y avait pas de cité semblable à Prague parmi beaucoup de nations ; ni Nuremberg, ni Vienne, ni Breslau, ni l'illustre Cologne ne pouvaient lui être comparées. Nous ne savons même pas si Rome, Venise, Florence, ou aucune cité sous le ciel pouvaient lui être comparées. »

Les troubles dont Prague fut le théâtre, pendant la longue période des luttes religieuses, ne pouvaient que nuire à sa prospérité. Le 24 septembre 1483, l'hôtel de ville fut encore le théâtre d'une défenestration. Au début du XVIe siècle, quand la réforme de Luther commença à pénétrer en Bohême, les querelles religieuses reprirent de plus belle.

Au mois d'octobre 1526, les États de Bohême rassemblés dans la

cathédrale de Saint-Vit élurent comme roi l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Désormais, la Bohême allait se fondre de plus en plus dans ce groupe d'États héréditaires qui, combiné avec la Hongrie, devait constituer plus tard l'empire d'Autriche. Sous le règne de ce prince autrichien, des troubles graves éclatèrent à Prague; le 20 août 1547, vingt chevaliers et deux bourgeois furent décapités sur la place publique, en face du palais de Hradczany.



Buste de Rodolphe II, par Adrien Vries (Musée de Vienne).

Prague reprit un rôle considérable en Europe sous le règne de Rodolphe II (1576-1612), qui résida presque constamment dans le château royal et se plut à embellir sa capitale. Il avait trouvé une ville de brique, disait un humaniste du temps, et il la laissait de marbre. Il rassembla dans son château de nombreux objets d'art, follement gaspillés plus tard par Joseph II; il attira à Prague des artistes, notamment le flamand Sadeler, qui nous a laissé un panorama si curieux de la capitale; il s'entoura d'alchimistes et d'astronomes, parmi lesquels figure le fameux Tycho Brahé, qui repose dans l'église Sainte-Marie du Tyn.

Sous le règne de Rodolphe, les conflits religieux éclatèrent de nouveau. Son successeur, Mathias (1612-1619), abandonna Prague pour aller résider à Vienne. A dater de cette époque, commence la décadence de l'antique capitale. Il serait trop long de raconter ici à la suite de quels incidents les Pragois se révoltèrent, pénétrèrent en armes dans le château et, après avoir brutalement interpellé les lieutenants impériaux, jetèrent par la fenêtre deux d'entre eux, Martinice et Slavata, et un pauvre diable de secrétaire qui se trouvait avec eux. Par un hasard extraordinaire, tous trois tombèrent

sur des immondices et ne se firent aucun mal. Le secrétaire, Fabricius, courut à Vienne porter la nouvelle de la catastrophe et de son heureux dénouement et reçut en récompense la noblesse avec le *prædicat*, ou titre bien mérité de seigneur de la Haute-Chute (Hohenfall).

On sait comment cette défenestration donna le signal de la guerre de Trente ans.

La Bohême protestante et hussite se leva contre l'Autriche catholique. Elle élut pour roi l'électeur Palatin, Frédéric qui accourut à Prague et, bien que luthérien, fut couronné dans la cathédrale de Saint-Vit par un prélat utraquiste.



Pierre tombale de Tycho Brahé à l'église du Tyn.

Son règne ne dura pas longtemps. La Bohême fut envahie par les Impériaux.

Les troupes royales succombèrent sur le champ de bataille de la Montagne-Blanche, au nord de la ville (8 nov. 1620).

Les représailles furent terribles.

Le 21 juin 1621, devant l'hôtel de ville de la Vieille Ville, périrent décapités ou pendus vingt-sept des chefs de l'insurrection. Quelques-uns furent soumis à d'affreuses tortures.

Les têtes des victimes furent exposées sur les tours qui défendent les deux extrémités du pont de pierre.

J'ai raconté ailleurs quelle réaction suivit cette terrible journée, comment l'unité religieuse fut rétablie en Bohême[1].

Prague suivit les tristes destinés de la nation tchèque.

Désormais, elle s'efface devant Vienne. Établis dans cette capitale, les empereurs ne viennent guère dans le palais de Hradczany que pour

1. *Histoire d'Autriche-Hongrie* (Paris, Hachette).

la cérémonie du couronnement. Les Jésuites deviennent tout-puissants dans le royaume. On verra plus loin quelle influence ils ont exercée sur les beaux-arts. Au culte de Jean Hus succéda celui de saint Jean Népomucène, dont la poétique légende n'a malheureusement inspiré que des œuvres assez médiocres.

En 1741, au début de la guerre dite de la succession d'Autriche, une



Portrait de Waldstein.

armée française envahit la Bohême et pénétra dans Prague, grâce au sang-froid du lieutenant-colonel Chevert. L'épisode vaut la peine d'être conté. Chevert commandait les grenadiers chargés d'escalader le rempart : « Mes amis, dit-il à ses sergents, vous êtes tous braves, mais il me faudrait un brave à trois poils. » Et, avisant un sergent des grenadiers d'Alsace : « Camarade, monte le premier, je te suivrai. — Oui, mon colonel. — Quand tu seras sur le mur, la sentinelle criera : « Wer da? (Qui vive?) » Tu ne répondras pas. Elle lâchera un coup de fusil et te manquera ; tu tireras et tu la tueras. — Oui, mon colonel. »

Tout se passa comme Chevert l'avait prédit. Prague fut occupée. Chevert fut nommé brigadier et, l'année suivante, quand les Français, commandés par Belle-Isle, durent abandonner la Bohême, il défendit la ville contre les Autrichiens. Il obtint une capitulation honorable et sortit de Prague avec les honneurs de la guerre (janvier 1743). Peu de temps après, Marie-Thérèse entrait à son tour dans la capitale et s'y faisait couronner. L'année suivante, Frédéric le Grand s'emparait de Prague (1er sept. 1744), après un terrible bombardement, pendant lequel cent cinquante maisons furent détruites. Il dut bientôt l'évacuer.



Monument commémoratif des étudiants qui prirent part à la défense de Prague.

En 1757, pendant la guerre dite de Sept Ans, Frédéric assiégea encore une fois Prague et la bombarda; la cathédrale de Saint-Vit fut gravement endommagée et l'on y montre encore aujourd'hui les traces des ravages de l'artillerie prussienne. Ce siège de 1757 est le dernier épisode de l'histoire militaire de Prague au XVIIIe siècle.

Au point de vue de l'art, le règne de Joseph II fut particulièrement fatal. La dissolution d'un certain nombre d'ordres religieux entraîna la fermeture de divers couvents et la destruction ou la vente à vil prix d'objets infiniment précieux, statues, tableaux, manuscrits.

En 1788, les derniers restes des collections de Rodolphe furent dispersés. Une statue antique, qu'il avait payée 32 000 ducats et qui orne aujourd'hui la glyptothèque de Munich, fut vendue à un brocanteur pour 51 couronnes. Certains objets furent envoyés à Vienne, détruits ou détériorés. L'antique confrérie des artistes fut dissoute (1785).

Joseph II, en refusant de se faire couronner roi de Bohême, semblait avoir voulu réduire Prague au rang d'une simple ville de province. Mais l'antique capitale était devenue le foyer d'un mouvement intellectuel et national dont la Bohême a recueilli les fruits. Ce mouvement aboutit à la fondation de la Société royale des sciences de Prague (1784), antérieure de plus de soixante ans à celle de l'Académie de Vienne. En 1792, une modeste chaire de langue tchèque fut établie à l'Université allemande.



L'ancienne porte de Strahov (aujourd'hui détruite).

(L'Université tchèque comptera bientôt quatre mille étudiants.) On prit goût à l'histoire de la Bohême, et en 1818, fut fondé le musée national, d'abord modestement installé dans une maison particulière, auprès du château de Hradczany, puis transporté, en 1846, au palais Nostiz, sur le Fossé et enfin établi depuis 1891 dans l'édifice monumental qui s'élève à l'extrémité de la place Saint-Vacslav. Grâce au labeur incessant de ses savants, de ses publicistes, de ses hommes politiques, Prague se dépouilla de l'enveloppe allemande qu'elle avait revêtue au XVIIIe siècle et redevint non pas seulement la capitale des Tchèques, mais la métropole intellectuelle des Slaves autrichiens.

Lorsque la Révolution de 1848 fit fermenter dans toute l'Autriche-Hongrie le levain plus ou moins endormi des nationalités, la métropole de la Bohême se trouva toute désignée pour devenir le siège d'un Con-

grès où les peuples slaves envoyèrent leurs représentants. Ce Congrès s'ouvrit le 12 juin, par une messe solennelle célébrée sur la place Saint-Vacslav, l'une des plus vastes de l'Europe et qui semble faite pour servir de cadre à de grands événements. Les délibérations du Congrès semblaient devoir être fructueuses. Mais un conflit entre soldats et étudiants amena un mouvement révolutionnaire qui eut pour résultat la dissolution du Congrès et qui fut durement réprimé par le prince Windischgrætz.

En 1866, pendant la guerre qui éclata entre la Prusse et l'Autriche, Prague, évacuée par l'armée impériale, fut occupée par les Prussiens. Les vieilles fortifications ne pouvaient tenir contre l'artillerie moderne. Elles ont été démolies depuis et il n'en reste plus que quelques débris, notamment une batterie située dans l'intérieur de la ville et qui semble avoir pour objet de protéger le château contre d'invraisemblables entreprises.

C'est à Prague, à l'hôtel de l'Étoile-Bleue, que fut signé le traité qui termina une lutte désastreuse (23 août 1866) et assura à la Prusse l'hégémonie de l'Allemagne.

Les trente dernières années du XIX[e] siècle ont été marquées pour la Bohême et pour sa capitale par une série de triomphes pacifiques, l'inauguration d'un grand théâtre national, la création d'une maison des Beaux-Arts (le Rudolphinum), la création d'une Université et d'une Académie tchèque. Quelques chiffres peuvent donner une idée des progrès accomplis par les Slaves dans cette ville que des publicistes mal informés s'obstinent encore à considérer comme une ville allemande.

En 1848, la population était de 120.000 habitants, sur lesquels on comptait 56.000 Allemands. En 1900, on comptait dans la ville et dans les bourgs suburbains une population de 394.000 habitants, sur lesquels 24.000 seulement se disaient Allemands. Aujourd'hui, l'agglomération Pragoise comprend plus de 500.000 habitants ; la ville de Prague proprement dite en compte 225.000, dont 18.000 Allemands. Le Conseil municipal se compose de 90 conseillers, dont 87 Tchèques et 3 Israélites, qui ne revendiquent, en aucune façon, la nationalité allemande, et votent comme les Tchèques ; les faubourgs sont entièrement tchèques. Aujourd'hui, plus que jamais, Prague est la métropole des Slaves autrichiens et même des Slaves balkaniques, qu'elle attire par ses écoles et par ses institutions artistiques. Elle joue vis-à-vis d'eux, dans l'Europe centrale, un rôle analogue à celui de Moscou dans l'Orient russe. En s'émancipant du germanisme, elle s'est, en même temps, rapprochée de la France. L'étude de notre langue y est en honneur et le titre de Français est une garantie de bon accueil et de cordiale hospitalité.



La rive droite de la Vltava.

CHAPITRE II

TCHÈQUES ET FRANÇAIS

Les chaleureuses sympathies des Tchèques pour la France ne s'expliquent pas seulement par l'attrait que nous prétendons exercer sur les peuples étrangers. Elles s'expliquent aussi par une certaine communauté d'intérêts. Les Tchèques se sentent menacés par l'Allemagne, comme nous le sommes nous-mêmes et ils tendent tout naturellement à se rapprocher de nous pour des raisons qu'il ne me paraît pas bien nécessaire d'expliquer ici. Leurs sympathies remontent d'ailleurs à des temps très anciens. Ils nous les ont prouvées dès le XIVe siècle.

Le roi Jean de Luxembourg (1310-1346) était un grand ami de notre pays; il avait marié sa sœur Marie à notre roi Charles IV (1322); il maria sa fille Guta (1332) au Dauphin qui fut Jean le Bon.

Nos aïeux avaient traduit le nom de cette princesse et l'appelaient la reine Bonne.

Notre Jean le Bon ne fut guère plus heureux que son beau-père le roi de Bohême. Jean de Luxembourg périt sous les coups des Anglais à Crécy (26 août 1346).

Un monument récemment élevé sur le champ de bataille (1er octobre 1905) en présence des représentants officiels de la Bohême[1] et du Luxembourg rappelle un héroïsme que le récit de notre Frois-



Mariage de Charles IV et de Blanche de Valois, d'après Brozik.

sard a immortalisé. Dix ans après la néfaste journée de Crécy Jean le Bon fut fait prisonnier à Poitiers.

Jean de Luxembourg tint à faire élever à Paris son fils aîné, celui qui est connu dans l'histoire sous le nom de Charles IV, empereur et roi de Bohême. Il l'envoya dans cette ville à l'âge de sept ans. Voici un détail assez peu connu. Quand le jeune prince arriva dans notre pays il portait le nom de Vacslav (Wenceslas) qui est celui d'un des patrons de la Bohême. Il reçut lors de sa confirmation le nom de Charles qui lui resta désormais. En 1324, à l'âge de dix-huit ans, il fut fiancé à la princesse Blanche, fille du comte de Valois et nièce de notre roi Philippe IV. En 1334, la jeune princesse fit son entrée à Prague accom-

[1] La délégation bohême était composée de M. Srb, maire de Prague, de M. Herold, député, de MM. Stych et Rasin et de M. de Cenkov, secrétaire de la municipalité.

pagnée d'une nombreuse suite française. Mais la noblesse bohémienne vit d'un fort mauvais œil l'invasion de ces étrangers et exigea leur renvoi. Le séjour de la jeune princesse à Prague y fit pénétrer les modes françaises jusqu'alors fort peu connues.

Le 2 octobre 1347, Blanche fut couronnée reine de Bohême en même temps que son époux. L'année suivante elle mourut et fut enterrée dans cette cathédrale de Saint-Vit qui précisément était l'œuvre de son compatriote Mathias d'Arras. On sait comment Jean de Luxembourg témoigna de son dévouement à cette France pour laquelle il périt à Crécy. Son fils Charles était à ses côtés dans cette journée mémorable.

Charles IV pendant son long séjour en France prit le goût de nos monuments et de notre architecture. De retour à Prague il fit reconstruire le château royal sur le modèle du Louvre : *domum regiam construxit nunquam prius in hoc regno talem visam ad instar domus regis Franciæ et cum maximis sumptibus ædificavit*, dit un chroniqueur. Un autre nous dit qu'il fit faire des travaux d'architecture *more gallico*. Parmi les édifices religieux qu'il éleva, le plus important fut la cathédrale de Saint-Vit au château de Prague. Il avait fait venir d'Avignon un architecte français, Mathias d'Arras, qui élabora le plan de cette basilique et en surveilla les travaux jusqu'à l'année 1352, date de sa mort. Dans la série des bustes historiques qui décorent le triforium de Saint-Vit et dont nous parlerons tout à l'heure figure celui de Mathias d'Arras; il est accompagné de cette légende.

« Mathias, originaire d'Arras, ville française, premier architecte de ce temple, que Charles IV alors margrave de Moravie, amena avec lui d'Avignon pour construire cette église. Il commença à l'édifier en 1343 et dirigea la construction jusqu'à l'année 1352, où il mourut. »

L'inscription renferme une erreur il faut lire 1344 au lieu de 1342. Certains archéologues veulent voir encore la main de Mathias d'Arras dans ce fameux château de Karlstein qui se dresse au milieu d'un paysage romantique à quelques lieues à l'ouest de Prague et auquel le château des papes d'Avignon aurait en partie servi de modèle. Je ne puis dans ce volume aborder la description de ce château. C'est une des merveilles de la Bohême : quelque chose comme notre Pierrefonds. Au voyageur épris d'art je ne saurais trop recommander le pèlerinage de Karlstein. A mes lecteurs, je me contente de signaler la description que j'ai donnée de ce château dans un de mes volumes antérieurs. *Le Monde Slave*, 1re série, Hachette, 1898, pp. 204-212.)

Je dois les prévenir d'ailleurs que le château a été somptueusement restauré dans ces dernières années.

Malgré la distance qui sépare Paris de Prague les relations des deux



Le château de Karlstein.

capitales étaient beaucoup plus fréquentes qu'on ne serait tenté de l'imaginer.

L'Université de Paris attirait les jeunes Bohémiens; ils y étaient attribués d'abord à la province anglicane, puis plus tard, sans doute quand on eut un peu réfléchi, à la province allemande. On a relevé les noms d'un certain nombre de Bohémiens et de Moraves qui furent élevés à l'Uni-

versité de Paris du XIIe au XVe siècle. Parmi eux figurent un grand nombre de prélats et de théologiens éminents, des évêques, des abbés, des chanoines, des membres d'ordres religieux. L'un d'eux, appelé Albert Ranconis de Ericinio, fut au XIVe siècle professeur à la Sorbonne, recteur de l'Université de Paris, devint chanoine de Prague et légua une partie de sa fortune pour entretenir des étudiants bohémiens à Paris et à Oxford ; un autre, Jean de Jenstein fut archevêque de Prague (XIVe siècle) ; un troisième, Mathieu de Janov, qui étudia à Paris de 1375 à 1381 fut en Bohême l'un des précurseurs de la réforme hussite.

Jérôme de Prague, qui fut brûlé à Constance en même temps que Jean Hus, avait également appartenu à l'Université de Paris.

L'Université d'Orléans et celle de Montpellier attiraient également les Bohémiens.

C'est à Montpellier que le roi Jean alla se faire soigner les yeux ou plutôt l'œil qui lui restait et devint complètement aveugle. Il ne nous garda pas rancune de cette infirmité contractée sur le sol de la France. On sait comment il vint mourir pour elle sur le champ de bataille de Crécy.

En 1377, à l'âge de soixante et un ans, Charles IV voulut revoir encore cette ville de Paris à laquelle le rattachaient les meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Il arriva à Paris par Saint-Quentin, Noyon, Compiègne et Saint-Denis où il vénéra les reliques insignes et salua les tombeaux des rois. Le 4 mars, il fit son entrée solennelle dans Paris. Il y resta jusqu'au 16 mars et remporta entre autres souvenirs une nef d'argent offerte par la ville et un reliquaire renfermant une des épines de la couronne du Christ, des reliques de saint Martin et de saint Denis.

Un auteur français du XIVe siècle, Guillaume de Machaut nous a laissé d'intéressants témoignages sur le roi Jean l'Aveugle dont il avait été clerc ou secrétaire particulier pendant trente ans et qu'il avait accompagné dans ses plus lointaines expéditions.

Machaut a chanté ou plutôt rimaillé les hautes qualités de son maître en des vers dont la forme est assurément fort médiocre, mais qui sont inspirés par l'admiration et la reconnaissance.

Il n'y eut, (je rajeunis le langage un peu fruste du rimeur) :

Il n'y eut pareil duc, ni roi, ni comte.
Ni depuis le temps de Charlemagne
Ne fut homme — c'est chose certaine —
Qui fût en tout cas plus parfait.
Il donnait fiefs, joyaux
Or, argent; rien ne retenait
Fors l'honneur.....

Machaut énumère en vers plus que prosaïques tous les pays où il a suivi son maître aventureux. A propos de Prague il se contente de nous apprendre que c'est une cité « qui est de grande autorité ».



La Cathédrale.

Les troubles de la période hussite interrompirent les relations amicales de la cour de France et de la cour de Bohême. Ce fut — par pur hasard — un prélat français Philibert, évêque de Coutances, qui, en 1433, fut envoyé à Prague par le concile de Bâle pour rétablir l'accord entre la Bohême dissidente et l'Église romaine. Il mourut de la peste dans cette ville au moins de juin 1439 et fut enterré dans la cathédrale de Saint-Vit.

Quelques mois après la mort de l'évêque Philibert, éclatait dans notre pays une révolte féodale à laquelle on donna le nom de Praguerie, par allusion aux troubles dont la capitale de la Bohême avait été souvent le théâtre.

Comme on le voit, les relations entre la France et la Bohême du moyen âge sont plus nombreuses et plus intimes qu'on ne serait tenté de l'imaginer. Les Tchèques du XXe siècle se plaisent à évoquer le souvenir de ces relations. Mes lecteurs savent quelle part la Bohême a prise récemment à l'inauguration du monument de Crécy. Le maire de Prague M. Srb faisait allusion aux relations que je viens de signaler lorsqu'il commençait son discours par ses paroles : « Chers alliés d'autrefois, chers amis d'aujourd'hui. » Tout récemment, la capitale de la Bohême a tenu à remercier le promoteur de la souscription internationale — l'auteur de ce volume — en lui offrant une cordiale et splendide hospitalité.

Au cours du XVe siècle, une nouvelle alliance des deux familles royales faillit resserrer encore les liens de la France et de la Bohême. Le roi Ladislas le Posthume (1453-1457) demanda en mariage la princesse Madeleine. Une nombreuse ambassade se rendit à Tours et obtint pour cette union le consentement du roi de France. Cet épisode est le sujet d'un des tableaux les plus célèbres de Brozik, tableau qui fut très remarqué au Salon de 1878 et qui, si je ne me trompe, est maintenant au musée de Berlin. Le roi Ladislas mourut malheureusement avant que cette union fut réalisée. Nous avons le récit de cette ambassade rédigé par l'un de ses membres. Le narrateur se montre fort enthousiaste de la France, dont il n'a d'ailleurs visité que les régions occidentales. La France, dit-il, est le plus grand royaume et le plus riche du monde.

En 1464, un seigneur bohémien, Kostka de Podstupice, fut envoyé par Georges de Podiebrad auprès du roi de France Louis XI. Un secrétaire de cette ambassade, un certain Jaroslav, nous a laissé une relation de son séjour que malheureusement je n'ai pas sous les yeux. Je n'ai pas non plus à ma disposition le récit du voyage de Lev de Rozmital, autrement dit Léon de Rosenthal, qui, en 1465, fut envoyé en mission par Georges de Podiebrad.

Vers la fin du XVIe siècle, nous trouvons au côté de Henri IV, pendant le siège de Rouen, un gentilhomme tchèque de Moravie, Charles de Zerotin, qui nous a laissé des notes fort curieuses sur le Béarnais, dont il nous trace, dans ses lettres, un très exact et très piquant portrait. J'ai traduit autrefois cette curieuse correspondance[1].

1. *Nouvelles études Slaves*. Paris, 1880.

J'en citerai seulement ici deux passages. Le premier esquisse la physionomie de Henri IV.

« Presque tous les jours je vais avec le roi à la tranchée ou aux batteries, et cela non seulement de jour mais de nuit : le roi me mène aux avant-postes où les balles sifflent aux oreilles à vous faire voir trente-six chandelles; car ce seigneur ne reste jamais en place, surveille tout par lui-même, va partout, veut tout savoir, s'expose à tous les dangers; on ne saurait assez admirer son activité; aussi, ceux qui veulent obtenir ses bonnes grâces doivent ne pas s'épargner et faire comme lui. »



Charles IV (Buste du triforium de la Cathédrale).

Au bout de quelque temps, il est vrai, Zerotin commence à se lasser de la France et à avoir le mal du pays.

« Beaucoup de nos gens sont malades, écrit-il le 26 mars 1592; quelques-uns tiennent bon, mais ils ne désirent rien tant que de retourner chez eux. La France ne leur plaît guère et ils aimeraient mieux dormir sur les matelas de Moravie que sur la paille d'ici. Pour moi, à dire vrai, n'était la curiosité de faire et de voir quelque chose, je ne tiendrais guère à la France. J'en suis rassasié et, si Dieu m'accorde d'en sortir, je n'y remettrai certainement pas les pieds. Le roi est pour moi un seigneur très affable et très bienveillant; beaucoup de grands et de princes sont mes amis : cependant, les manières de certains gentilshommes ne me plaisent guère et il n'est pas à craindre que je prenne en dégoût la Bohême et la Moravie. »

Je crois comprendre quelles étaient ces manières qui plaisaient peu à

l'austère Zerotin, mais je n'ai pas le loisir d'insister sur la question.

Henri IV savait quel rôle la Bohême indépendante pouvait jouer dans l'Europe centrale et il lui réservait une place dans ses combinaisons politiques.

Pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, la Bohême, englobée dans le système autrichien, n'eut guère l'occasion de manifester ses sentiments pour la France. Le séjour des armées françaises dans le royaume, pendant la guerre de la succession d'Autriche, laissa plutôt au cœur du peuple tchèque des souvenirs désagréables. Notre révolution, dont les conséquences mirent aux prises, pendant tant d'années, les armées de la France et de l'Autriche, exerça, en somme, un contre-coup heureux sur les destinées des nations englobées dans les États austro-hongrois. Elles se replièrent sur elles-mêmes, renouèrent le fil brisé de leurs annales, se rendirent compte de leurs droits nationaux et historiques. Le XIXe siècle, tout pénétré de l'esprit de la Révolution, a été par excellence le siècle du réveil des nationalités. J'ai raconté plus d'une fois le rôle que la Bohême a joué dans ce mouvement. A notre révolution de 1848, correspondent, en Bohême comme en Hongrie, des révolutions nationales.



Mathias d'Arras (Buste du triforium de la Cathédrale).

Dès qu'il s'est rendu compte de son histoire, le peuple tchèque a constaté que le fait dominant de cette histoire c'était une lutte sans relâche contre la race germanique et, en présence de cette grande Allemagne qui prétend absorber tous les pays où sa langue est parlée, même par une minorité, la Bohême slave a cherché des alliés pour l'avenir,

d'abord dans une union plus intime avec les Slaves de l'empire ou du dehors, ensuite avec la France. Au lendemain de cette campagne de Sadova, qui eut la Bohême pour théâtre et qui établit, d'une façon définitive l'hégémonie de la Prusse, les représentants les plus autorisés de la nation tchèque, Rieger et Palacky essayèrent de faire comprendre à l'empereur Napoléon III l'importance de la question tchèque au point de vue des intérêts français. Rieger fit le voyage de Paris tout exprès et, sur la recommandation de M. Duruy, il fut reçu en audience secrète par Napoléon III et lui remit un memorandum, qui a été publié depuis. Pendant la guerre néfaste des années 1870-1871, la Bohême slave se déclara franchement pour notre cause. A Paris, des Tchèques combattaient dans les rangs de nos francs-tireurs et de nos mobilisés; à Prague et dans les moindres villes de la Bohême, les soldats français qui réussissaient à s'échapper des prisons d'Allemagne étaient accueillis avec enthousiasme. Au mois de décembre 1870, les députés tchèques de la Diète de Bohême rédigeaient un manifeste pour protester contre le démembrement de la France.



Pierre Parler (Buste du triforium de la Cathédrale).

« La nation allemande, disaient-ils, a le droit indubitable de repousser par les armes des attaques dirigées contre son gouvernement; mais si elle voulait arracher par violence à la France un territoire dont la population se sent française et veut rester française, elle ne ferait que violer le droit à la liberté politique de cette nation et mettrait, en agissant ainsi, la force au-dessus du droit. »

Depuis quelques années, la municipalité de Prague est entrée en relations directes avec la municipalité de Paris, et les deux capitales n'ont cessé d'échanger les témoignages de la plus fraternelle sympathie.

En 1900, la municipalité de Prague rendait une visite officielle à la municipalité de Paris et lui offrait, dans un coffret artistique, un magnifique album renfermant des vues de Prague et des principales villes du royaume. Cet album était accompagné d'une adresse où la capitale de la



La place Charles IV.

Bohême témoignait « de son dévouement à la grande nation française, de sa chaleureuse sympathie pour la capitale de la France, qui est depuis des siècles à la tête du progrès humain[1]. »

En 1901, à l'occasion d'une fête de gymnastique, les gymnastes français étaient accueillis avec enthousiasme par la population tchèque et la délégation officielle du Conseil municipal de Paris fraternisait avec la municipalité de Prague. En 1902, la municipalité de Prague était représentée par son maire, M. le docteur Srb, et par plusieurs de ses conseillers à l'occasion du centenaire de Victor Hugo et de l'inauguration de son

1. Cet album a été reproduit par la photographie et publié à Prague à la librairie B. Koci sous ce titre *Praha Parizi, Prague à Paris*. Le coffret est conservé au musée Carnavalet.

monument. Dans un banquet offert à nos hôtes étrangers, l'auteur de ce livre raconta une excursion récente au champ de bataille de Crécy, rappela l'antique amitié des deux peuples cimentée par le sang du roi Jean l'Aveugle, et émit l'idée — qu'il avait exprimée peu de temps auparavant dans une séance académique — d'ériger un monument à la mémoire de ce grand ami de la France.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme par les représentants des municipalités de Prague et de Paris, qui promirent toutes deux leurs concours à cette œuvre internationale.

Le grand-duché de Luxembourg, où le nom de Jean l'Aveugle rappelle un souverain justement populaire, voulut bien s'intéresser à cette entreprise. Des comités se formèrent à Paris, à Prague, à Amiens, à Abbeville. Des souscriptions s'ouvrirent en Bohême et dans le Luxembourg, et, le 1er octobre 1905, le monument de Crécy et la vieille croix restaurée d'Estrées-les-Crécy furent solennellement inaugurés en présence des représentants du gouvernement français, de la ville de Paris, du gouvernement luxembourgeois et de la municipalité de Prague, qui avait eu la délicate attention d'apporter des médailles d'or et d'argent aux promoteurs de l'entreprise.

Les échanges de visites et de bons procédés entre les deux capitales de la France et de la Bohême ont été fréquents dans ces dernières années et il est à souhaiter que leurs relations conservent un caractère affectueux. La France n'aura jamais trop d'amis. Je rappelle en terminant ce chapitre, que Prague est le siège d'un des comités les plus actifs de l'Association pour la propagation de la langue française (Alliance française) et que les Tchèques éclairés s'efforcent, autant que le permettent les circonstances, de substituer l'emploi du français à celui de l'allemand dans les relations internationales. Le président fondateur de l'Alliance de Prague, le regretté artiste Sobieslav Pinkas, avait reçu du gouvernement français la croix de la Légion d'honneur. Le Français qui va visiter Prague, est donc assuré de se trouver dans une ville amie, dont le cœur bat à l'unisson du nôtre.



Maître Théodoric. Saint Ambroise et saint Augustin (Château de Karlstein).

CHAPITRE III

L'ART A PRAGUE

Je n'ai nullement l'intention d'écrire ici une histoire technique de la peinture, de la sculpture et de l'architecture en Bohême. Je voudrais seulement rappeler quelques dates et citer quelques noms.

L'art en Bohême ne peut avoir la prétention d'offrir un caractère purement national. Ce pays situé au centre de l'Europe, disputé par deux races, pénétré tour à tour par les gens du Nord et par ceux du Midi, a subi nécessairement au point de vue de l'art les influences les plus diverses.

LA PEINTURE

Les premières œuvres de la peinture sont des manuscrits enluminés et il en est de fort beaux. Je ne puis ici ni les énumérer ni les apprécier. Je me contente de renvoyer le lecteur à un magnifique ouvrage que j'ai accompagné d'un texte (résumé) en français : L'*Ecole Bohémienne de peinture au* XIe *siècle*, par Mgr Lehner (in-4° Prague, édition de la Société Unie).

Sous le règne de Charles IV (XIVe siècle), nous voyons se constituer à Prague une confrérie de peintres et enlumineurs des deux nationalités slave et allemande. Elle comprend aussi des sculpteurs, des verriers, des orfèvres. Peu à peu elle admet dans son sein des étrangers.

Parmi les décorateurs du château de Kalstein et du monastère d'Emmaüs (XIVe siècle), nous voyons figurer des artistes de provenances diverses, un Wurmser de Strasbourg, un Thomas de Modène. L'influence italienne se fait sentir dans les nombreuses madones des églises du royaume. Le



Thomas de Modène. Saint Dalmatius, la Madone et saint Vacslav (aujourd'hui au Musée d'histoire de l'art à Vienne, provient du château de Karlstein).

musée du Rudolfinum à Prague renferme des spécimens de cette école primitive.

Les premiers Habsbourgs attirèrent surtout à Prague des Italiens et des Néerlandais. Ces étrangers introduisent le goût des grisailles et des sgraffitti pour la décoration murale. Un graveur anversois Sadeler, exécuta en 1606 une vue de Prague qui est restée classique et dont nous donnons dans ce volume des spécimens. A côté, des Italiens et des Flamands figurent, et c'est tout naturel, de nombreux Allemands.

La guerre de Trente ans dont la Bohême avait eu tant à souffrir arrêta pour un certain temps l'essor des beaux-arts qui, sous le règne de Rodophe II, étaient si florissants. Parmi les artistes qui durent s'exiler rappelons seulement les noms du célèbre graveur Hollar (Wenceslaus Hollar Bohemus 1607-1740) et du peintre Kupetzky (1667-1746).

Le grand peintre bohémien du XVIIe siècle, Charles Skreta (1610-1674) dut après la bataille de la Montagne-Blanche suivre sa famille à l'étranger.



Thomas de Modène. Madone (au château de Karlstein).

Après avoir étudié en Italie il rentra à Prague en 1638 et finit par devenir président de la Confrérie des artistes dont je parlais tout à l'heure.

Comme peintre de portraits et de sujets religieux, Skreta tient dans

l'histoire de l'art une place considérable. C'est l'un des maîtres nationaux qui font le plus d'honneur à la Bohême. C'est surtout à Prague que l'on peut étudier ses œuvres. Malheureusement dans les églises où elles sont dispersées on ne peut le plus souvent les examiner que sous une lumière assez médiocre. A côté de Skreta il faut citer Pierre Brandl (1668-1735) qui fut surtout un décorateur d'églises, et un peu plus tard Vacslav Reiner



Reiner. Saint Augustin (Église Saint-Thomas).

(1689-1743) qui procède de Rubens comme peintre de batailles et de sujets religieux.

Le règne de Joseph II fut une période désastreuse pour l'art dans tous les pays autrichiens. Des galeries furent dispersées, des chefs-d'œuvre vendus à vil prix, des couvents fermés. Mais c'est de ce règne néfaste que date aussi la période des revendications nationales.

Joseph II avait supprimé l'antique confrérie des artistes. En 1796, une Société des Amis des Arts fut fondée à Prague. Elle n'eut à encourager à ses débuts que de médiocres imitateurs, des Allemands et des Italiens Vers 1840, ses élèves s'inspiraient surtout de Munich. Mais l'épanouissement du romantisme, le réveil de la tradition slave et de la conscience

nationale ne pouvaient manquer d'exercer sur l'art une heureuse influence.

Une société artistique organisée en 1839 et qui existe encore aujourd'hui se donna pour objet d'organiser des expositions et de développer le



Skreta. La Naissance de saint Jean-Baptiste.

goût des arts en Bohême. Le premier président fut Joseph Hellich (1807-1880), un peintre de sainteté et d'histoire qui a reproduit dans un style un peu vieilli de nombreux épisodes des annales nationales. Un cercle artistique fut ouvert à Prague en 1861.

Parmi les artistes de la première heure qui, à l'instar de nos maîtres

romantiques, se plurent à ressusciter les souvenirs de leur patrie, signalons en première ligne à côté du nom de Hellich, ceux de Lhota (né en 1812 et qui vit encore aujourd'hui), Javurek, François Czermak, Pierre Maixner. Les œuvres de ces artistes n'ont plus guère maintenant qu'un intérêt historique. Sans doute elles traitent pour la plupart des sujets nationaux, mais elles n'ont point de caractère propre et pourraient tout aussi bien être sorties des ateliers de Munich et de Düsseldorff.

Le premier artiste vraiment original du XIXe siècle a été le peintre



Jean Hus au Concile de Constance, d'après Brozik.

Manes (1820-1870) qui s'est inspiré de la vie, du décor et du costume populaire. Après avoir secoué le joug de l'école de Munich, c'est à la Moravie, cette terre slave et pittoresque par excellence, qu'il est allé demander le renouveau de l'inspiration. Comme son quasi homonyme, notre Manet, il a été très contesté de son vivant. Mais les années au lieu de lui apporter l'oubli, comme à tant d'autres artistes, n'ont fait qu'ajouter à sa gloire. Les Tchèques ont reconnu en lui le vrai peintre de la vie nationale. Son nom a été donné à une Société artistique qui s'est fondée à Prague en 1868 et qui reste fidèle à l'esprit du maître. Venu trop tôt à une époque où un talent probe et original ne pouvait être complètement apprécié d'un public habitué aux traditions académiques, Manes fut pour la peinture en Bohême ce que Smetana fut pour la musique.

L'un de ses meilleurs continuateurs Nicolas Ales (né en 1849) s'est surtout appliqué à reproduire dans ses dessins et dans ses peintures la vie du peuple tchèque. Plus heureux que Manes, qui n'avait pas toujours l'em-



La statue de saint Georges dans la cour du château.

ploi de son talent, il a pu se donner carrière dans la décoration du Théâtre National.

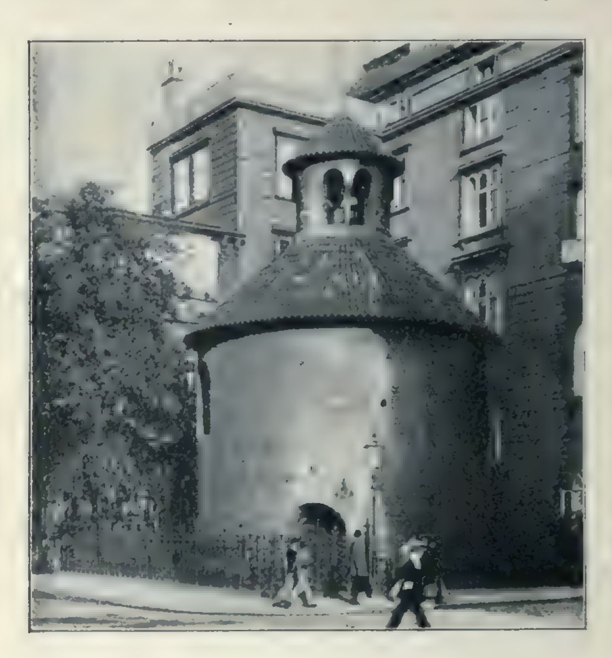
Jaroslav Czermak (1829-1878) qu'une mort prématurée a enlevé à Paris, au moment où il était en pleine possession de son talent, fut un des premiers Tchèques qui s'arrachèrent à l'obsession de l'école allemande. Il étudia à Bruxelles chez Gallait et vint s'établir à Paris. Il avait beaucoup voyagé chez les Slaves méridionaux, dont les costumes flamboyants et la



Portail du palais Clam-Gallas.

vie pittoresque avaient séduit son imagination : ses Monténégrins, ses

Dalmates, ses Herzégoviniens ont fait naguère fureur dans nos Salons. Czermak fut, si j'ai bonne mémoire, le premier artiste tchèque qui reçut chez nous la croix de la Légion d'honneur. Les tableaux, dont il a emprunté les types aux annales de la Bohême le classent parmi les premiers peintres d'histoire. Un de ses camarades, Sobieslav Pinkas (1827-1901), vint comme lui tenter fortune à Paris et fut élève de Couture. Mais Pinkas n'a pas donné toute sa mesure; patriote ardent, la politique l'a souvent arraché à l'art. Rentré à Prague où il fut professeur de dessin, il créa dans cette ville une Alliance pour la propagation de la langue française qui est encore prospère aujourd'hui, et dont son fils est devenu président.



Chapelle romane de Sainte-Croix.

Le musée céramique de Limoges possède quelques-unes de ses œuvres.

Parmi les artistes tchèques qui, laissant de côté Vienne et l'Allemagne, sont venus achever leur éducation artistique à Paris ou lui demander la consécration de leur talent, je rappellerai seulement les noms de Chitussi, Marold, Brozik et Mucha. Chitussi, (1848-1891) était, comme son nom l'indique, d'origine italienne. Mais il était né en Bohême et le tchèque était sa langue maternelle. Ce qui l'intéressait surtout, c'était le paysage. Il est venu se mettre à l'école de nos maîtres de Barbizon. En France, il aimait surtout à traduire le charme des paysages de la Seine. En Bohême ce qui tentait surtout son pinceau c'était les bords de l'Elbe et les étangs. Il est mort trop jeune hélas! mais son œuvre lui survit et le place à côté de nos meilleurs maîtres français non loin des Harpignies, des Français et des Daubigny.

Czermak, Pinkas, Chitussi ont été pour moi des amis bien chers. J'ai rencontré aussi à Paris au moment même de ses débuts, le maître qui devait les éclipser tous et qui devait mourir lui aussi trop jeune encore,

membre de l'Institut de France et Officier de la Légion d'honneur, Vacslav Brozik (1851-1901). Je l'ai reçu à Paris au lendemain de son arrivée et je l'ai installé dans la vie artistique. Il l'a depuis quelque peu oublié. Il vivait en si noble compagnie avec de si belles dames, de si nobles et si puissants seigneurs, des guerriers si empanachés!

On se rappelle encore quelle fut la fortune de cet inconnu qui du jour au lendemain se révéla un maître de la grande peinture d'histoire. Il suffit de se rappeler seulement le nom de quelques-uns de ses tableaux qui



La façade du Château royal.

figurèrent pour la plupart à nos salons et qui sont restés dans toutes les mémoires : *Départ de Dagmar, fille du roi de Bohême, fiancée à Valdemar de Danemarck, Ambassade du roi Ladislas le Posthume à la Cour de Charles VII, Christophe Colomb à la Cour de Ferdinand et d'Isabelle, Hus au Concile de Constance*, etc.

La Bohême trouva enfin dans Brozik son peintre national comme la Pologne avait trouvé le sien dans Matejko.

Marold, né en 1866 et mort en 1903, s'est plu à reproduire d'un crayon alerte les types de la vie parisienne. On retrouve son nom associé à celui de quelques-uns de nos romanciers les plus célèbres, des Daudet, des Bourget. Ce fut surtout un illustrateur.

Hynais (né en 1856) a été l'élève de Baudry et a appris à son école le

grand style décoratif. Son nom restera attaché au théâtre national de Prague et à l'Opéra de Vienne.

Un autre artiste qui a fait chez nous une belle carrière, c'est le Morave Mucha (né en 1861), dont on a vu les somptueuses affiches s'étaler sur tous les murs de Paris. Il ne prétend pas être un grand peintre, il est un merveilleux illustrateur surtout dans le domaine de la fantaisie, habile à jongler avec les motifs d'ornementation et d'une grande souplesse de crayon. Il ne dédaigne pas les menus profits de l'art et de la même main qui illustre le *Pater* il combine des menus de souper ou de frontispices d'almanachs. La gloire et la fortune lui sont venus à la fois; la France, l'Autriche, la Bohême, l'Angleterre, les États-Unis se disputent les produits de son inépuisable fantaisie.

Je pourrais citer encore bien d'autres noms, par exemple celui d'Uprka, qui interprète surtout des types populaires ou des épisodes de la vie rustique; ceux que j'ai donnés suffisent à attester la renaissance artistique de la Bohême au XIXe siècle et les liens qui la rattachent à notre école française [1].

LA SCULPTURE

C'est au XIVe siècle que se rattachent les premières œuvres sérieusement conservées de la sculpture. Pierre Parler, l'architecte de Saint-Vit, manie aussi bien le ciseau que la règle et le compas. Une œuvre fort curieuse de cette époque c'est la série des bustes de la cathédrale de Saint-Vit qui représente des figures de rois, de reines, de hauts dignitaires et même d'artistes. Notre Mathias d'Arras y voisine avec Charles IV. On rapporte également au XIVe siècle les statues qui décorent la tour du pont de pierre du côté de la vieille ville. La statue en bronze de saint Georges qui s'élève non loin de la cathédrale, dans la cour du château, date de 1373.

Parmi les sculpteurs bohémiens de la Renaissance je rappelle simplement le nom de Mathias Rejsek (1445-1506), auquel on doit une bonne partie de la décoration de la tour poudrière et qui fut en même temps un habile architecte.

Au XVIIe siècle appartient l'œuvre de Colin de Malines, un Néerlandais auquel on doit l'un des plus beaux tombeaux de la cathédrale; un indigène, Vincent Strachryba, avait exécuté une délicate fontaine dont les débris

1. Les œuvres de la plupart de ces maitres ont été reproduites dans de splendides albums par la librairie B. Koci, de Prague.

sont conservés au musée municipal. Les jésuites mirent la sculpture en honneur. Mais les œuvres qui décorent leurs églises sont en général d'un style faux et tourmenté. L'ensemble fait un grand effet; mais il ne faut pas examiner de trop près les figures. Le groupe le plus intéressant de cette époque est celui du pont de pierre qui représente sainte Lut-



Le portail du palais Thun

garde devant la croix, œuvre du Tyrolien Braun (1684-1738) et dont l'idée première est du peintre Brandel : le Christ a détaché son bras droit et l'appuie sur l'épaule de la sainte. En ce moment-ci même les amis des arts voudraient dérober ce beau groupe aux injures du temps et l'abriter dans un musée; on le remplacerait sur le pont par une reproduction en bronze. C'est à Braun qu'on doit aussi les vigoureuses cariatides du palais Clam-Gallas.

Le sculpteur le plus remarquable du XVIIIe siècle c'est Ferdinand Bro-

koff (1681-1731), auquel on doit quelques-uns des groupes du pont de Prague.

Parmi les œuvres de la sculpture à Prague au XVIIe et au XVIIIe siècle, je ne saurais oublier les nombreux écussons ou enseignes qui décorent un certain nombre de maisons aux environs de l'hôtel de ville et des Hradczany. Parmi ces écussons (l'âge d'or, l'oie d'or, le serpent, l'ours blanc, l'agneau rouge, le lion, les deux colombes, le cygne, les trois rois, le lion d'or, l'homme de fer, etc...), il en est qui sont de véritables œuvres d'art et sur lesquels j'appelle l'attention du touriste.



Une échauguette au Carolinum.

Pendant qu'ils existent encore il serait à souhaiter que les plus intéressants fussent reproduits et commentés dans une publication illustrée, et lorsque les maisons dont ils sont aujourd'hui l'ornement seront menacées de disparaître, il est très désirable qu'ils soient recueillis dans des collections publiques.

Au XIXe siècle la sculpture a participé naturellement au mouvement de renaissance qui a donné à la peinture tant d'œuvres remarquables. Le premier en date des sculpteurs tchèques de cette période est Vacslav Levy (1820-1870), un artiste très slave malgré son nom à physionomie sémitique (*Levy* est un mot tchèque qui veut dire gauche), il a exécuté surtout des statues de saints; Joseph Max (1804-1855) et son frère Emmanuel, auxquels on doit le monument de François Ier, sur le quai et les statues extérieures de l'hôtel de ville, quelques statues du pont Charles, etc.

Joseph Myslbek (né en 1848) s'est appliqué de préférence à interpréter les fastes héroïques ou légendaires de la Bohême.

Wagner (né en 1834, mort en 1895) a surtout vécu à Vienne; Prague n'a de lui que quelques œuvres au théâtre et au musée national.

Schnirch (1845-1902) a réussi à faire revivre dans des bustes énergiques la physionomie de ses plus illustres compatriotes disparus ou contemporains.

Sucharda (né en 1866) a présenté une grandiose maquette pour le monument de l'historien Palacky et Saloun (né en 1870), celle du monu-



Église Saint-Ignace.

ment de Jean Hus destiné à la ville de Prague. Plus de 500.000 francs ont été réunis pour le monument de Palacky, plus de 250.000 pour celui de Jean Hus. Les nombreux édifices dont Prague s'est enrichie dans ces dernières années et que nous énumérerons tout à l'heure, les progrès de la richesse publique assurent désormais à la sculpture de sérieux débouchés. Les Tchèques s'intéressent vivement à notre école française et dernièrement M. Rodin a fait à Prague une exposition de ses œuvres qui a obtenu un grand succès.

L'ARCHITECTURE

L'architecture religieuse en Bohême a passé successivement par les deux étapes du roman et du gothique : un type spécial d'architecture

romane en Bohême, ce sont les chapelles circulaires apparentées au style byzantin dont Prague possède trois curieux spécimens que nous signalerons en temps et lieu.

L'église romane la plus intéressante de la capitale, c'est la basilique de Saint-Georges dans l'enceinte du château de Hradczany. Elle remonte au XII[e] siècle.

Le style gothique se développa surtout pendant la période de la maison de Luxembourg, notamment sous le règne de Charles IV. Nous avons



Vestibule de la Caisse d'épargne.

dit ailleurs quel rôle la France joua en Bohême pendant cette période (voir. chap. II).

La période postérieure du gothique — ce que nous appellerions en France le gothique flamboyant — s'appelle en Bohême la période du style Vladislav (du nom du roi Vladislav Jagellon (1471-1516). Prague n'a pas seulement des églises gothiques (la cathédrale de Sainte-Marie du Tyn, Notre-Dame des Neiges, Saint-Charles), elle possède aussi des édifices civils du style gothique : une partie de l'hôtel de ville, les deux tours du pont de pierre, la tour poudrière. Français et indigènes, Slaves ou Allemands, ont contribué à la construction de ces monuments.

Le style Renaissance apparaît assez tard en Bohême et y est importé

par des Italiens. L'une des œuvres les plus parfaites qu'il ait produites est le fameux Belvédère du château royal (1534). Les architectes et ouvriers italiens sont nombreux à Prague dans la seconde moitié du XVIe siècle L'ordre toscan est celui qui prévaut généralement ; le Corinthien est réservé aux portes et aux fenêtres. Une petite portion de l'hôtel de ville appartient à cette période : c'est non loin de la fameuse horloge, le joli portail surmonté de la fameuse inscription : *Praga caput regni*. L'une des œuvres les plus intéressantes de la Renaissance bohémienne, c'est le palais Schwarzenberg dans le quartier de Hradczany. La partie du palais de Hradczany due à l'italien Scamozzi (mort en 1614), appartient également à cette période.



L'Académie Straka sur la rive gauche de la Vltava.

Prague n'a pas, que je sache, conservé d'église appartenant au pur style Renaissance. En revanche, à dater de la seconde moitié du XVIe siècle et surtout au XVIIe et au XVIIIe, les jésuites y font dominer le style qui porte leur nom et qu'on désigne en italien sous le nom de barocco. Sans entrer dans de longs détails techniques, il me suffit de dire que ces églises sont établies sur le type de Saint-Roch ou de Saint-Pierre-et-Saint-Paul pour prendre à Paris nos points de comparaison. L'ornementation intérieure est souvent d'un luxe criard et de mauvais goût ; colonnes cannelées, abus des dorures et du clinquant, des fresques voyantes où des personnages se tortillent le plus souvent en des poses invraisemblables ; statues aux allures contournées comme on en peut voir sur le pont de pierre, où les côtés ridicules de certaines d'entre elles sont quelque peu atténués par la poésie du décor.

Les représentants les plus distingués du style barocco à Prague sont les deux Dinzenhofer, Christophe mort en 1722 et Kilian Ignace, mort en 1752. Ils ont attaché leur nom à la plupart des édifices civils et religieux de la première moitié du XVIIIe siècle, et il faut avouer que d'un style assez médiocre ils ont su, particulièrement dans les bâtiments civils, tirer un heureux parti. Je ne puis, on le comprend, entrer ici dans des détails techniques que ne comportent ni le format de ce volume ni mon incompétence. Un trait me frappe d'une façon générale quand je



Le palais de la Société d'assurances générales.

parcours les rues de la vieille Prague : c'est le goût des hommes du temps passé pour la parure extérieure de la maison. Ils ne voulaient pas seulement dresser des cubes de maçonnerie habitables ; il voulait que la façade charmât le regard par quelque recherche d'agrément.

Il m'arrive quelquefois de visiter telle grande ville de la France du Nord, riche et prospère où dans des rues effroyablement rectilignes s'allongent des façades mornes percées de quelques trous carrés pour la lumière.

Les architectes de ces plates horreurs, les riches propriétaires qui les ont commandées et qui les habitent n'ont certes rien de commun avec ces bourgeois ou seigneurs de l'ancienne Prague qui voulaient que dans la façade de leur maison, dans la courbe de leur porte cochère, dans la

plinthe de leur fenêtre il y eût quelque chose pour le plaisir des yeux.

J'ai dit plus haut quel attrait prêtent à certaines des vieilles maisons de Prague, ces enseignes sculptées dont nous n'avons plus que de rares spécimens à Paris (le dragon du passage de ce nom, *les canettes* ou canetons de la rue des Canettes, le Cherche-Midi de la rue du Cherche-Midi, le rémouleur de la rue de Fourcy).

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Prague a pris un développement considérable. Les anciens remparts ont été abattus et des quartiers tout entiers, des cités nouvelles ont jailli à leur place. De vastes édifices d'intérêt public, musées, théâtres, églises, ont été créés. Les architectes n'ont point chômé. Parmi ceux dont l'œuvre est la plus considérable, je signalerai Zitek dont le nom se rattache à l'exécution du théâtre national, Barvitius auquel on doit la basilique de Saint-Vacslav à Smichov, Hlavka qui a construit à Prague la Maternité qui rappelle certains béguinages de Belgique, Rostlapil auquel on doit l'Académie Straka. C'est un établissement situé sur la rive gauche de la Vltava, en face du Rudolfinum et destiné à l'éducation des jeunes nobles sans fortune. Schultz a construit avec Zitek le Rudolphinum ou palais des beaux-arts ; on lui doit en outre le musée des arts décoratifs et le musée du royaume de Bohême qui barre de façon si grandiose la place de Saint-Vacslav du côté du Midi. Mocker (1825-1891) a attaché son nom aux travaux d'achèvement de la cathédrale de Saint-Vit, de la collégiale de Vysehrad, de la Tour poudrière. C'est le Viollet-le-Duc de la Bohême. Wiehl, élève de Zitek, s'est surtout appliqué à embellir la cité de maisons en style néo-Renaissance, d'un aspect aimable et harmonieux. L'ancien quartier juif, qui était tout ensemble une des curiosités de Prague et une de ses misères, a presque tout entier disparu ; une belle et vaste rue l'a éventré de part en part ; un quai nouveau s'est construit sur la rive droite de la Vltava ; les anciens remparts ont fait place à de jolis jardins bordés de riches bâtiments. Il ne semble pas toutefois qu'un style propre se soit élaboré ; certaines maisons ornées de fresques, d'écussons multicolores jettent une note joyeuse dans la monotonie des rues blanches, d'autres allongent vers le ciel des frontispices arrondis d'un style que nous appelons, ici, décadent et que là-bas on appelle, je crois, *sécession*. Les archéologues, amoureux du passé, ne sont pas sans s'effrayer quelque peu de ces nouveautés ; en tout cas elles attestent des goûts esthétiques qu'il convient de louer et d'encourager : l'horreur du cube banal de maçonnerie et le désir de distraire les yeux par le charme du nouveau et de l'imprévu.



Albert Durer. La Fête du Rosaire (Couvent de Strahov).

CHAPITRE IV

LA RIVE GAUCHE DE LA VLTAVA
LE PETIT CÔTÉ

Les eaux brunes de la Vltava — nous ne dirons jamais la Moldau — divisent la ville de Prague ou si l'on veut l'agglomération pragoise en deux parties. Sur la rive gauche s'allonge le faubourg de Smichov qui constitue une commune indépendante et se développe la colline aux flancs de laquelle grimpent des parcs verdoyants, des rues pittoresques qui aboutissent au château royal de Hradczany. Contemplée en été du milieu du pont Charles ou du pont François-Joseph la rive gauche apparaît tout encadrée de verdure; le long de la colline s'étendent d'im-

menses jardins, le jardin Kinsky, jadis propriété de la famille de ce nom, aujourd'hui jardin municipal, les parcs du séminaire, ceux du palais Lobkovitz et du couvent de Strahov, plus loin, le long du quai, le jardin public



Intérieur de l'église du monastère de Strahov.

du prince Rodolphe. Leur végétation luxuriante prête au quartier de la rive gauche un aspect riant et encadre de façon exquise les édifices colossaux qui se profilent sur la colline. Quatre ponts réunissent les deux rives : le pont Palacky, le pont François, le pont Charles ou pont de

pierre, le pont François-Joseph. Le pont Charles est l'un des plus anciens et des plus beaux de l'Europe ; le pont François enjambe une île toute riante et toute gracieuse, l'île des Chasseurs ; à sa gauche s'allonge une



Bibliothèque du monastère de Strahov.

autre île particulièrement chère aux Pragois, l'île de Sophie qui, abrite sous ses grands arbres une salle de concert et un restaurant. Le Pragois aime le plein air, la fraîcheur, la verdure ; il tient à en jouir longuement ; il ne se contente pas seulement de la joie des yeux, il veut des plaisirs plus solides : partout où il y a des arbres, il est sûr de trouver un verre de

bière et un bon souper. Le séjour de Prague est peut-être plus agréable en été que celui de toute autre capitale; l'étranger qui ne s'en laisse pas imposer par son hôtelier est toujours sûr de trouver à des prix fort rai-



Le monument de Radetsky.

sonnables belle verdure, bière fraiche, table convenable et par-dessus le marché musique excellente.

Ne nous attardons pas à contempler trop longtemps le panorama enchanteur qui se déroule sous nos yeux, îles séductrices comme celle de Calypso, quais somptueux, massifs imposants d'architecture, bosquets riants; pénétrons sur la rive gauche par le pont François, laissons à gauche le faubourg de Smichov avec les fumées de ses usines, donnons-

lui un regard en souvenir de Mozart qui l'habita jadis et dont la villa existe encore, et dirigeons-nous vers le jardin Kinsky avant de nous enfoncer dans les rues tortueuses du Petit Côté. Ainsi se nomme *la rive gauche* de Prague.



L'église Saint-Nicolas (rive gauche).

Il est vraiment très beau ce jardin ou plutôt ce parc à demi sauvage qui se développe au flanc de la colline. Dans la villa naguère habitée par la famille Kinsky est installé le musée ethnographique tchéco-slave constitué à la suite d'une exposition qui eut lieu en 1895 à Prague et dont j'ai donné naguère la description (voy. *Russes et Slaves*, deuxième série, Paris, Hachette 1896).

Cette exposition était fort intéressante et le lecteur me permettra de le renvoyer à un travail où j'ai noté un certain nombre de détails que je ne veux point répéter ici. Les collections que renferme le musée ethno-



La sacristie de l'église Saint-Thomas.

graphique présentent le même intérêt que présentait l'exposition; mais elles ont dû s'adapter aux proportions de l'édifice.

Le Musée a été inauguré en 1902. Il répond à un besoin réel. Au moment où la pénétration réciproque des diverses provinces autrichiennes par les chemins de fer et l'obligation du service militaire tendent de plus en plus à faire disparaître les antiques mœurs et les costumes pittoresques

des diverses régions, les savants et les patriotes bohémiens ont tenu à conserver, à fixer définitivement l'image du passé de leur pays.

Le Musée se divise en trois groupes. Le premier comprend tout ce qui concerne l'habitation humaine, les costumes et les broderies, les occupations et les travaux des hommes, les mœurs et les coutumes, la littérature populaire, la musique, les chants, la danse, la sociologie. Le second groupe comprend la géographie, l'anthropologie, la démographie, la linguistique. Le troisième présente les éléments de comparaison empruntés aux autres peuples Slaves. Dans mon livre sur Moscou[1], je



Palais de la Diète.

disais à propos du Musée Roumiantsov : « Une heure passée dans cette galerie tient lieu d'un voyage dans tout l'empire ou constitue le meilleur moyen de s'y préparer. » Je puis dire la même chose du Musée de Prague et des pays tchéco-slaves.

Le Musée n'est pas seulement consacré à la Bohême proprement dite, mais à tout l'ensemble du peuple tchèque qui embrasse la Moravie, la Silésie et les Slovaques de Hongrie, soit un total de 8.500.000 Slaves. Bien des détails échappent nécessairement au curieux qui n'est au courant ni de la langue, ni de l'ethnographie de ces régions si mal connues et si peu visitées.

Ce qui ne saurait manquer d'attirer l'attention, ce sont les types d'habitations rurales, les meubles dont quelques-uns semblent avoir inspiré

1. Dans la collection : *Les Villes d'Art célèbres.*

notre style décadent (sièges sur lesquels il est difficile de s'asseoir et qui nous font comprendre qu'il ne faut pas rester trop longtemps en visite), les images ou les groupes de mannequins grandeur naturelle qui vous font apprécier la grâce, la couleur parfois rutilante des costumes et qui représentent des rites populaires. Quelques-uns de ces rites sont fort pittoresques. Ainsi dans la semaine de Pâques les enfants de certains districts vont noyer un mannequin qui représente la mort, c'est-à-dire l'hiver ou, s'ils n'ont pas d'eau dans le voisinage, ils le brûlent sur la grand' place, puis ils apportent en procession un autre mannequin représentant le printemps.



L'ancien palais Czernin.

La céramique populaire, particulièrement la céramique slovaque, est intéressante pour les amateurs; je leur signale certaines cruches, chefs-d'œuvre de la corporation des potiers de Nove Mesto sur le Vag (Hongrie) qu'ils aimeraient certainement à voir figurer dans leurs collections.

Au point de vue de la variété des costumes les pays tchèques-slovaques étaient naguère d'une richesse infinie. On en jugera en voyant jouer au théâtre national quelques-unes des œuvres, comédies populaires ou opéras, dont l'action se passe dans les pays tchéco-slovaques. L'industrie manufacturière a naturellement fait du tort à l'industrie domestique.

Beaucoup de régions résistent encore au progrès et restent encore fidèles aux traditions (Domazlice que nous appelons Taus, Plzen, le fameux Pilsen de la bière blonde, Litomysl, Nachod, etc.). Des tisserands opiniâtres persistent encore à tisser de lin et de soie des tabliers multico-

lores. Le costume des femmes de Pilsen qui conserve comme une survivance de la crinoline, nous semble aujourd'hui bien lourd. D'autres sont une joie pour les yeux. La Moravie sur les frontières des pays slovaques est restée fidèle aux traditions des ancêtres. Rien de pittoresque comme cette *cavalcade des rois*, dont nous voyons ici reproduits les principaux personnages. Elle a lieu au début du printemps. Un certain nombre de jeunes gens déguisés en femmes parcourent le pays sur des chevaux splendidement harnachés en quêtant « pour un roi honnête mais pauvre : on lui a volé trois cents chevaux dans son écurie vide; on lui a volé trois cents bœufs dans ses étables vides. Heureusement qu'il n'avait rien. Sans quoi on lui aurait volé plus encore. » Impossible de mendier de façon plus galante.



Le palais Wallenstein.

Ce qui intéresserait particulièrement nos lectrices, ce sont les broderies polychromes des femmes slovaques, dessins exquis, merveilleux contrastes de couleurs. Chaque commune a pour ainsi dire ses types et sa technique particulière.

Au pied du château royal qui domine la colline s'étend tout un quar-

tier qu'on appelle *le Petit Côté* (*Mala strana*, en allemand Kleinseite) ; c'est le faubourg Saint-Germain de Prague. Le commerce y est peu animé. la circulation peu intense, sauf aux environs du pont de pierre ; à partir de la plate-forme du château la pente devient tellement ardue que les voitures hésitent à la gravir, et la voie tellement étroite qu'on n'a pas encore songé à y installer un funiculaire. Vers la droite de la rue que l'on appelle d'un nom pittoresque *uvoz*, le chemin creux, s'enfonce brusquement presque à



La loggia dans le parc du palais Wallenstein.

pic un ravin qui s'élargit en une vallée verdoyante partagée en trois grands parcs, celui du couvent de Strahov, celui du palais Lobkovitz, celui du Séminaire. Cette vallée réunit toutes les végétations et tous les climats. L'amandier même réussit à y croître malgré la rigueur du climat continental. Sur le flanc opposé se dresse une tour Eiffel en miniature, un observatoire de soixante mètres de haut d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la ville de Prague et les environs ; au delà des jardins du séminaire un chemin de fer à ficelle amène le touriste au pied de cet observatoire. Je conseille vivement cette ascension à ceux qui veulent se faire une idée du panorama de Prague et de la campagne environnante.

Par les temps clairs, la vue porte, dit-on, jusqu'aux Monts des Géants.

Le Petit Côté constitue une sorte de ville indépendante qui a eu jadis son autonomie municipale, qui a ses mœurs et ses traditions comme notre faubourg Saint-Germain ou comme au temps jadis notre Marais[1]. La place dite du Petit Côté sur laquelle débouche la rue qui vient du pont de pierre a joué un grand rôle dans l'histoire de la cité ; elle a vu passer les cortèges royaux qui se rendaient au palais de Hradczany, elle a été témoin d'exécutions sanglantes, elle a vu brûler par la main du bourreau les livres hérétiques des Frères bohèmes. C'est sur cette place que s'élève le monument du général autrichien Radetsky porté sur le pavois par des représentants des diverses armes. Il tient d'une main un drapeau, de l'autre un bâton de maréchal. Cette œuvre considérable est due aux deux frères Max. Elle est, dit-on, inspirée par un projet que notre Horace Vernet avait imaginé pour notre Napoléon et qui ne fut pas exécuté. Elle est correcte mais froide et n'intéresse que médiocrement les patriotes bohémiens. Ce n'est pas aux généraux autrichiens que vont leur sympathie. Elles vont plutôt au modeste médaillon de l'écrivain Néruda, qui figure là-bas sur l'une des maisons de la rue à laquelle il a donné son nom.



Une galerie du palais Wallenstein.

La partie supérieure de cette place s'appelait naguère la place des Italiens. C'est là que vivaient les marchands venus d'Italie. Certaines mai-

1. Pour les étrangers qui liront ce livre, je rappelle que le Marais est le quartier qui environne la Place-Royale, quartier aujourd'hui commerçant et industriel et qui était naguère la résidence d'un grand nombre de familles aristocratiques.

sons avec leurs arcades, leurs échauguettes, leurs tours d'angles offrent à l'œil un décor aussi varié que pittoresque. L'église Saint-Nicolas aujourd'hui enveloppée de maisons a joué un grand rôle dans l'histoire de la Bohême. Elle a naguère entendu les prédications des précurseurs de Jean Hus; elle a été brûlée pendant la période des troubles religieux; relevée de ses ruines elle a été jusqu'à la bataille de la Montagne-Blanche réservée aux Utraquistes qui donnaient la communion sous les deux espèces (sub utraque specie). Après la restauration du catholicisme romain elle a été confiée aux jésuites. Les deux Dinzenhofer l'ont reconstruite au XVIIIe siècle, dans ce style barocco autrement dit jésuite dont nous avons à Prague tant de spécimens.



Dans le parc Wallenstein.

Ce ne sont que festons,
ce ne sont qu'astragales,

figures de saints aux attitudes extatiques, aux bras tordus, aux têtes inclinées, autels flamboyants de dorures. Le style admis, l'église est en somme grandiose et assez agréable.

La grande place du *Petit Côté* évoque de tragiques souvenirs que j'ai rappelés tout à l'heure; elle en évoque aussi de pacifiques. C'est dans une des maisons appartenant au comte Sternberg que se constitua la Société royale des Sciences.

C'est ici le grand centre administratif du royaume: d'un côté le Generalcommando, de l'autre la lieutenance royale. Au milieu de la place une colonne de la Trinité — un de ces monuments religieux comme il y en a tant dans la pieuse Autriche — rappelle le souvenir de la peste de 1679-1680.

Les palais historiques (à Paris nous dirions les hôtels) se pressent dans ces quartiers. L'un de ceux qui méritent le plus l'attention de l'étran-

ger, c'est le palais Nostitz. Il renferme une riche bibliothèque qui possède le manuscrit du fameux traité de Copernic : *De revolutionibus cœlestibus* et une collection d'environ trois cents tableaux. Elle possède des Rembrandt, des Rubens, des Durer, des Holbein, des Luca Giordano, des Steen, des Porbus, des Ostade, des Potter, des Van Dyck, beaucoup d'œuvres estimables, peu de premier ordre à mon avis. Au temps jadis, c'était avec la petite collection du monastère de Strahov, le seul musée de Prague. Pendant l'absence du propriétaire qui passe une partie de la belle saison dans ses terres, le public est admis à visiter cette galerie, dont il existe un catalogue détaillé.

Nous devons encore signaler le palais Morzin et celui de la famille Thun Deczinsky. Les Morzin (probablement Morzini) descendent d'une famille frioulane qui obtint l'indigénat en Bohême au XVIIe siècle. La décoration sculpturale du palais Morzin est due à Brokoff le jeune. Deux Maures bien musclés soutiennent la corniche du premier étage flanqué de deux figures du Jour et de la Nuit. Plus haut sur la corniche se dressent les figures des quatre Parties du monde. Cet ensemble fait à coup sûr honneur au sculpteur à qui Prague est redevable de tant d'œuvres intéressantes. Le portail du palais Thun Deczynsky est flanqué de deux énormes aigles, œuvre de Braun, qui supportent la corniche surmontée de deux figures assises. Ce palais fut, de 1840, à 1845 le rendez-vous des artistes que le comte François Thun se plaisait à réunir autour de lui.

Tout près de la place du Petit Côté, l'église Saint-Thomas reconstruite au XVIIe siècle par Dinzenhofer, dans le style jésuite naturellement, offre à l'attention des amateurs quelques peintures qui ne sont pas sans, intérêt; les fresques de la voûte (restaurées en 1851 par Hellich), des tableaux de Skreta et deux Rubens dont on sait le prix. Ils furent achetés en 1667 pour la somme de 945 florins. Cette paroisse de Saint-Thomas eut au XVIe siècle pour prédicateur un homme dont le nom est resté populaire en Bohême, le fameux chroniqueur Hajek de Liboczane.

Dans une salle voisine, qui au XVIIIe siècle servit de théâtre, se tiennent les séances de la Diète du royaume. Cette salle est fort modeste ; étant donné le développement parallèle de la richesse et du patriotisme en Bohême, il y a lieu d'espérer que le royaume songera quelque jour à donner un abri plus magnifique à ses représentants.

Parmi les palais dont s'enorgueillit le Petit Côté signalons encore le palais Lobkovitz derrière lequel s'étale un jardin colossal que nous avons déjà entrevu des hauteurs de la rue du Défilé, le palais Czernin remarquable surtout par ses proportions colossales et aujourd'hui transformé en

caserne, — on prétend qu'il a trois cent soixante-cinq fenêtres, — et surtout le palais Wallenstein qui abrita jadis le fameux condottiere. Après la bataille de la Montagne Blanche qui ruina tant d'illustres familles Wallenstein acquit à fort bas prix, vu la misère générale, une bonne partie du terrain qui s'étend entre la colline et la rivière. Il appela pour construire



Église Saint-Roch au monastère de Strahov.

son palais des artistes italiens, néerlandais, allemands. La masse de l'édifice est imposante, mais en somme assez lourde.

Les contemporains célèbrent avec enthousiasme la splendeur des salles somptueuses, de celles notamment où le duc de Friedland — ainsi s'appelait Wallenstein — se plaisait à étudier les mystères de l'astrologie, des écuries dont les mangeoires étaient d'or. Cinquante hommes d'armes montaient la garde dans les appartements et autour du palais. La grande salle des fêtes est décorée d'une fresque qui représente le fameux géné-

ral sur un char de triomphe : une délicieuse loggia décore le jardin. Que de jardins dans ces replis pittoresques de la colline, que de palais encore, palais Furstenberg, palais Auesberg, palais Schwarzenberg, palais Palffy ! J'en passe et des meilleurs; tous ne sont pas également abordables.

Tout au sommet de la colline, s'élève le monastère des Prémontrés connu sous le nom de Strahov, et aussi jadis sous celui de Sion. Ses origines sont fort anciennes il a eu tour à tour à supporter les ravages des Hussites, des Suédois et des Français (en 1742). Sous la forme actuelle il date du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Il possède deux églises, celle de l'Assomption et celle de Saint-Roch. Elles offrent cette richesse d'ornementation qui caractérise le style barocco. L'église de l'Assomption possède le tombeau de saint Norbert, fondateur de l'œuvre des Prémontrés et les plus grandes orgues du royaume. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le monastère c'est la riche bibliothèque qui comprend plus de cent mille volumes et qui est magnifiquement logée. Des fresques allégoriques courent le long du plafond. Elles sont l'œuvre de Maulpertsch, un peintre assez oublié aujourd'hui, et datent de l'année 1783; de nombreux portraits rappellent la mémoire des membres illustres de l'ordre des Prémontrés.

Le couvent renferme également un certain nombre de tableaux de maîtres, des Corrèges, des Rubens, des Durer (*La fête du Rosaire*), des Lucas Chranach, des Guido Reni, des collections de médailles, d'armes, de précieux manuscrits et des collections minéralogiques. De certaines fenêtres on embrasse une fort belle vue. Le monastère est presque au point le plus élevé de Prague.



Palais Schwarzenberg.



Le Belvédère.

CHAPITRE V

LE CHATEAU ROYAL

Le château royal (Hrad[1]) a donné son nom (Hradczany, sous une forme germanisée le Hradschin) à toute une partie de la ville. Même à l'époque où Prague passait pour une ville allemande, ce nom de Hradschin attestait encore sa vraie nationalité et rappelait ses origines.

Ces origines se perdent dans la nuit des temps préhistoriques. Les textes nous apprennent qu'en 1135 le château fut reconstruit d'après le type des châteaux latins. A droite de l'église Saint-Vit ou Saint-Guy se dressait un palais fort modeste qui n'avait qu'un étage et communiquait avec la cathédrale par une galerie. En 1303, un incendie détruisit ce premier palais qui fut reconstruit par Charles IV d'après le type de notre

1. Ce mot hrad est le même que le serbe *grad*, ville (Belgrade, la ville blanche), et le russe *gorod* (Novgorod, la nouvelle ville). Il désigna primitivement un endroit fortifié.

Louvre, que l'empereur-roi avait souvent visité dans sa jeunesse. La situation topographique des deux édifices était d'ailleurs bien différente. L'un s'élevait en plaine au bord d'un fleuve, l'autre sur une colline éloignée de la Vltava et adossée à un plateau.

Le château de Charles IV n'abritait pas seulement la personne et la cour du roi, mais aussi le tribunal supérieur et les grandes charges de l'État. Durant les années 1420 et 1421 il eut à souffrir des troubles hussites. Au XVe siècle, les rois l'abandonnèrent pour aller résider dans un palais de la vieille ville sur la rive droite de la Vltava. Un jour que Vladislav II (1471-1516) prenait l'air à la fenêtre de son palais de la vieille ville, il faillit être blessé par une flèche qui portait cette légende « Débarrassons-nous de cet aventurier polonais. » Cette manifestation hostile le décida à remonter au château de Hradczany, où il était sûr d'être à l'abri de pareilles mésaventures. Il le fit restaurer, notamment l'aile qui porte son nom, par les soins de l'architecte Ried. En 1541, un effroyable incendie dévasta le palais dont Ferdinand confia la restauration à des architectes allemands ou italiens. Pendant la guerre de Sept ans il fut bombardé par Frédéric II (1757). Les derniers remaniements datent de l'année 1774.

Une partie du Hradczany fut habitée par notre Charles X de 1833 à 1836. Le dernier roi couronné de Bohême, Ferdinand le Bienfaisant, y vécut depuis son abdication (2 décembre 1848), jusqu'à sa mort arrivée en 1875. Sous le règne du souverain actuel, le château a été assez rarement honoré de la visite royale ; la cathédrale de Saint-Vit n'a pas vu s'accomplir la cérémonie traditionnelle du Sacre et sur les sept cent onze pièces du palais beaucoup sont restées inhabitées.

Trois vastes cours sont encloses par les divers bâtiments dont l'ensemble constitue le château devant lequel s'étend une vaste place sur laquelle s'élèvent le palais épiscopal, le palais Sternberg, le palais Schwarzenberg. La partie ancienne porte encore les traces des ravages de la guerre de Sept ans.

Une grille monumentale accotée à six piédestaux supportant des statues allégoriques, œuvres de Platzer, donne accès à la cour d'honneur sur laquelle se développe la façade du château, œuvre correcte et élégante de Scamozzi (1614). La porte centrale est surmontée du monogramme de Marie-Thérèse et de la couronne royale.

Le bâtiment qui s'élève à droite dans la seconde cour (tous ces bâtiments sont d'un style très simple — le style caserne — à l'extérieur) renferme la salle dite espagnole restaurée à diverses reprises — pour la

seconde fois en 1887 — où se donnaient naguère les fêtes de la Cour, la salle allemande qui fut sous Rodolphe II la galerie des beaux-arts.



Un coin d'une cour du château avec l'église Saint-Georges.

Dans la cour a été construite, au XVIIe siècle, la chapelle, très simple à l'intérieur, très richement décorée à l'extérieur, avec les statues des trois saints nationaux : saint Vit, saint Vacslav, saint Jean Népomucène.

C'est dans la troisième cour que s'élevait le palais des princes de la première dynastie nationale, des Prémyslides. Il en reste encore quelques débris encastrés dans les constructions du rez-de-chaussée, notamment une salle basse dont les voûtes retombent sur deux piliers et une cuisine. Au premier étage de l'édifice actuel demeurait naguère l'empereur-roi Ferdinand V. Les appartements du second étage renferment des



Une des entrées du château.

tableaux de Luca Giordano, de Veronese, de Rubens, du Bassan.

C'est cet étage qui a été habité par Charles X. C'est là qu'il reçut au mois de mai 1833 la visite de Chateaubriand. Mais l'auteur du *Génie du christianisme* n'était guère préparé à ce séjour au point de vue de l'histoire ou de l'archéologie. Il était mal documenté sur Prague. Les pages qu'il consacre à sa visite dans les *Mémoires d'outre-tombe* ne donnent guère qu'une vague idée de la capitale de la Bohême.

Le vendredi 24 à neuf heures et demie du soir il gravissait « les rues silencieuses, sombres, sans réverbères qui mènent au château.

« L'édifice dessinait sa masse noire sous le ciel; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres. Il y avait là quelque chose de la solitude du site et de la grandeur du Vatican et du temple de Jérusalem vu de la vallée de Josaphat. On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide; j'étais obligé de m'arrêter par instants sur les plates-formes des palais échelonnés, tant la pente était rapide. »



La salle dite de Vladislav.

Les conversations avec le roi ou les personnes de son entourage occupent la plus grande partie du récit de Chateaubriand. De Prague elle même il a vu peu de chose.

« C'est, dit-il, une cité riante où pyramident vingt-cinq à trente tours et clochers élégants. Son architecture rappelle une ville de la Renaissance. »

Vingt-cinq à trente tours? Les Bohémiens qui ont lu les *Mémoires d'outre-tombe* ont dû trouver que le noble vicomte les traitait bien légèrement. Scaliger disait de Prague au temps jadis :

Omnia turrigeræ concedant oppida Pragæ:
Natura hic posuit quidquid in orbe fuit.

« Que toutes les cités le cèdent à Prague, la ville des tours ; la nature y a placé tout ce qu'il y a de bien dans le monde. »

Une vieille épithète de Prague, c'est « la ville aux cent tours ». Je n'ai pas compté les cent tours. Ce que je sais, c'est que Prague possède actuellement 55 églises catholiques, 4 évangéliques, 1 église orthodoxe, des synagogues, et que les tours civiles ou militaires sont certainement



La salle de la Diète au château de Prague.

au nombre d'une vingtaine. Chateaubriand en face de son roi proscrit avait bien autre chose à faire que de compter des clochers ! Je lui cède encore la parole.

« La vue dont on jouit des fenêtres du château est assez agréable ; d'un côté on aperçoit les vergers d'un frais vallon à pente verte, enclos des murs dentelés de la ville qui descendent jusqu'à la Moldau.

« Dans les constructions qui composent le Hradschin, on voit des salles historiques, des musées, que tapissent les portraits restaurés et les armes fourbies des ducs et des rois de Bohême.

« Si Prague était au bord de la mer rien ne serait plus charmant... »

Et c'est tout. En somme, à Prague, Chateaubriand n'a vu que son roi. Deux siècles avant lui — du 21 janvier au 8 avril 1604 — un autre gentilhomme français, Bassompierre, s'était arrêté à Prague en revenant de la Hongrie où il avait guerroyé contre les Turcs. Il avait joué à la paume avec le grand chambellan de l'Empereur qui n'était autre que Wallenstein. Mais il n'a retenu de son séjour que des souvenirs de masca-



La salle de la défenestration.

rades ou d'aventures galantes. De la ville elle-même il n'a rien vu ni rien regardé. Vingt ans après Chateaubriand, en 1859, Viollet-le-Duc arrivait à Prague et voici ce qu'il écrivait à son ami l'architecte Lance, qui était bien digne d'être associé à ses impressions artistiques.

« Nous sommes arrivés à Prague au petit jour par un temps magnifique. L'aspect de la ville à cette heure a quelque chose de féerique : on croirait voir une de ces toiles de fond de l'Opéra sur lesquelles nos décorateurs, à qui les monuments ne coûtent rien, accumulent les flèches aiguës, les palais, les grandes lignes de murs crénelés et les jardins, s'étageant jusqu'au sommet des coteaux perdus dans la fraîche vapeur du matin.

« Prague est bien une ville du moyen âge, belle, bien percée, couverte d'édifices énormes, à cheval sur une grande rivière et couronnée par une acropole qui conserve l'aspect d'une vaste citadelle gothique, avec son enceinte de murs suivant les sinuosités de la colline qui lui sert d'assiette. »

Ce qui attire surtout l'attention dans le château, c'est l'édifice qui



La salle espagnole du château.

porte le nom du roi Vladislav Jagellon, notamment la salle dont les voûtes sont brodées de nervures exquises et qui fut exécutée par l'architecte Rieder (1502). C'était la salle du trône; c'est là que les rois donnaient des fêtes, recevaient les hommages de leurs sujets et des étrangers. Les proportions de cette salle sont énormes (74 mètres de longueur sur 18 de largeur, 14 mètres de hauteur). C'est l'une des plus originales de l'Europe; elle a été gâtée lors de récentes restaurations par de grossières nervures en trompe-l'œil. Ce qui frappa surtout les contemporains lorsqu'elle fut achevée, c'est que malgré ses vastes proportions aucune de ses

voûtes entrelacées ne retombait sur un pilier. Elle servait à l'occasion de vestibule à la salle où se tenaient naguère les diètes du royaume et où siégeait le tribunal suprême. Au temps de Rodolphe II, les marchands de bijoux et d'objets précieux étaient autorisés à y faire l'étalage de leurs marchandises, et cette exposition attirait les gentilshommes et les belles dames. La salle de Vladislav est aujourd'hui complètement nue ; mais les visiteurs que guide le cicerone officiel ne suffisent point à l'animer.



La salle allemande.

Parmi les salles que l'on montre aux touristes, signalons seulement :

La salle de la Diète, contemporaine de la salle du trône, où siégeait naguère la haute cour de justice et où la Diète du royaume a tenu ses séances jusqu'en 1847.

La chancellerie de la Diète royale et du Conseil aulique où furent condamnés en 1621 les partisans de Frédéric le Palatin.

Elle conserve quelques portraits de souverains et celui de Charles Ier d'Angleterre et de Philippe II. Au-dessus est la chancellerie de la préfecture, la fameuse salle de la défénestration dont j'ai raconté plus haut l'histoire (voir p. 8).

Dans le fossé du château deux pyramides ont été érigées pour rappeler l'épisode tragi-comique.

Après la salle de Vladislav les deux plus grandioses sont la salle allemande où Rodolphe gardait ses trésors et la salle espagnole (48 mètres sur 24), naguère réservée aux fêtes, trop rares aujourd'hui, qui s'étend au-dessus des écuries de Rodolphe II. Un mobilier trop succinct décore ces salles naguère si vivantes, aujourd'hui si abandonnées.

Elles ne revivent que bien rarement de la vie ancienne à l'occasion du séjour éphémère de quelque auguste personnage.

Dans le parc du château s'élève une des œuvres les plus exquises de la Renaissance. Ferdinand Ier (1526-1564) affectionnait particulièrement le plateau qui domine le ravin ou fossé des Cerfs. Il appela un jardinier italien pour le décorer, et, pour construire un pavillon de plaisance, un architecte italien, Paolo della Stella de Mileto qui avait été dans son pays le collaborateur de Sansovino. La construction du pavillon dura de 1538 à 1558; on l'appelle le Belvédère. L'architecte semble s'être inspiré du temple de Neptune à Pœstum dans la gracieuse colonnade qui fait le tour de l'édifice.

J'aime la courbe exquise de la toiture métallique. Dans la seconde moitié du XIXe siècle la Société patriotique des Amis des arts s'est intéressée à cet élégant édifice, l'a fait décorer à l'intérieur de fresques qui représentent quelques-uns des épisodes les plus marquants de l'histoire de la Bohême. Le pavillon est d'ailleurs d'une lamentable nudité.

C'est du règne de Ferdinand Ier que date un autre pavillon situé à trois kilomètres environ de Prague sur le plateau de la Montagne Blanche, le pavillon de l'Étoile ainsi nommé parce qu'il offre à l'extérieur la forme d'une étoile à cinq branches. Il est difficile de parler du Belvédère sans songer à l'Étoile qui lui fait en quelque sorte pendant.

C'est l'archiduc Ferdinand, lieutenant du royaume, qui dessina lui-même les plans de cette singulière construction où cinq chambres en forme de losange débouchent sur une pièce centrale circulaire tandis que le sixième losange sert de cage à un double escalier. Dans ce réduit mystérieux Ferdinand abritait son épouse morganatique, Philippine Welser, qui n'avait pas le droit de résider au palais de Hradczany. En 1757, Frédéric II établit dans ce pavillon son quartier général. Depuis le château fut transformé en poudrière. Ce n'est que depuis 1866 qu'il est devenu accessible au public. La disposition architectonique, la décoration géométrique des parois en grisailles méritent l'attention du visiteur.

Mais il ne saurait manquer d'être péniblement impressionné par l'état d'abandon et de vétusté de l'édifice.

Je reviens au château de Prague pour signaler deux fontaines dont l'une décore le parc réservé et l'autre l'une des cours intérieures : *La fon*



La Fontaine qui chante.

taine qui chante dans le jardin royal près du Belvédère, la fontaine de Saint-Georges dans une cour intérieure du château. La fontaine qui chante, œuvre de Thomas Jarosch de Brunn, a été exécutée et fondue à Prague de 1564 à 1569. Elle chante, paraît-il, quand l'eau jaillit ; je ne l'ai point entendue chanter.

La fontaine Saint-Georges est surmontée d'un saint Georges à cheval

terrassant le dragon. On sait que cette statue fut fondue en 1373 sous le règne de Charles IV par Martin et Georges de Clussenberg. C'est l'un des spécimens les plus intéressants de l'art du fondeur au moyen âge (voir p. 32).

Quelques tours de l'ancienne enceinte du château subsistent encore aujourd'hui. La Tour Blanche qui loge le personnel de la Cathédrale servit de prison d'État jusqu'au règne de Marie-Thérèse. La tour dite Daliborka doit son nom à un chevalier Dalibor qui y fut détenu pour des actes fort indélicats. Il fut soumis à la torture; l'instrument qui lui arracha l'aveu de ses méfaits s'appelait en tchèque le violon.

Un mauvais plaisant se mit à raconter que Dalibor avait appris à jouer du violon. Une légende se forma qui représentait Dalibor jouant du violon pour charmer les ennuis de sa captivité et attirant autour de sa prison les foules attentives et charmées. Sur cette légende le grand musicien Smetana a écrit un de ses meilleurs opéras.

Une troisième tour dite la Tour Noire, de forme carrée, était surmontée au temps de Charles IV d'un toit doré. Lors de l'incendie de 1541 elle fut épargnée par les flammes mais non par la fumée et son nom rappelle encore aujourd'hui les dégâts qu'elle subit alors.



Château de l'Étoile.



L'Archevêché.

CHAPITRE VI

LA CATHÉDRALE DE SAINT-VIT

Le château de Prague, de même que le Kremlin de Moscou, renferme dans son enceinte plusieurs sanctuaires : la collégiale de tous les saints, la cathédrale de Saint-Vit, l'église de Saint-Georges.

La collégiale a remplacé l'ancienne chapelle royale. Fondée en 1264, elle a été reconstruite vers 1380 par Pierre Parler, que nous allons retrouver tout à l'heure. Depuis 1588 elle abrite les restes de saint Procope de Sazava, l'un des grands patrons de la Bohême.

J'ai raconté plus haut (p. 3) les origines premières de Saint-Vit. En l'an 1060, le duc Spytinhev II érigea sur l'emplacement de la chapelle primitive une basilique romane. Au XIVe siècle Jean de Luxembourg, le héros de Crécy, et son fils Charles IV entreprirent la construction d'une basilique définitive à laquelle fut assignée la dîme des mines d'argent du royaume. La première pierre fut posée le 21 novembre 1344 et le premier architecte fut notre compatriote Mathias d'Arras. Charles IV

à l'époque où il n'était encore que margrave de Moravie, l'avait rencontré à Avignon et engagé à son service. Il avait précédemment obtenu du pape Clément VII l'autorisation d'ériger le diocèse de Prague en archevêché.

L'érection de la nouvelle cathédrale coïncide donc avec celle de l'archidiocèse. Mathias prit pour type celui de nos cathédrales françaises dont le chœur est entouré d'un déambulatoire sur lequel s'ouvrent des chapelles polygonales. Il semble s'être inspiré particulièrement de la cathédrale de Narbonne.

Dans l'espace de huit ans il éleva le chœur jusqu'à la hauteur du triforium. Pierre Parler de Gmunden continua son œuvre jusqu'en 1399. En 1392, il aborda l'édification de la nef. Les travaux furent poursuivis jusqu'en 1418. La crise hussite les interrompit. On se remit à l'œuvre sous le règne de Vladislav Jagellon (1471-1516). Un incendie terrible faillit détruire la basilique en 1541. Ferdinand Ier la fit restaurer et érigea le clocher en style Renaissance qui existe encore aujourd'hui et que l'on voit sur notre gravure (p. 1).

Évidemment ce clocher détonne avec le style général de l'édifice. Le jour où il aura disparu, les Pragois regretteront sa silhouette familière. Je ne doute pas cependant qu'ils ne se consolent vite en contemplant la flèche grandiose surmontée du lion de Bohême qui lui aura été substituée.

En laissant de côté la partie neuve à laquelle on travaille depuis un demi-siècle, la cathédrale actuelle de Saint-Vit, comme celle de Beauvais, ne comprend qu'un chœur entouré de huit chapelles pentagonales. La longueur de ce chœur est de 50 mètres. Tel qu'il est aujourd'hui, ce chœur d'un gothique sévère produit une profonde impression de grandeur et de majesté.

Lorsque l'église sera achevée, elle aura 125 mètres de longueur; deux flèches actuellement achevées domineront le portail et le clocher actuel sera remplacé par un clocher de 160 mètres.

Autour du chœur court un triforium dans lequel on pouvait autrefois circuler. Mais pour consolider l'église, l'architecte Mocker a prudemment fait boucher les arcades. Sur ce triforium se dressent les bustes des personnages qui, au XIVe siècle, ont contribué à l'érection de la cathédrale, les rois Charles IV et Vacslav IV et leurs épouses, les trois premiers archevêques de Prague, les deux premiers architectes, Mathias d'Arras et Pierre Parler.

Au milieu du chœur — c'est-à-dire en réalité de la cathédrale — l'attention est tout d'abord attirée par le mausolée sur lequel s'allongent les figures couchées de l'Empereur Ferdinand (mort en 1564), de sa

femme Anna (morte en 1594) et de son fils Maximilien II (mort en 1576). Dans l'intérieur du mausolée reposent Charles IV, Vacslav IV, Ladislas le Posthume, Georges de Podiebrad, Ferdinand Ier et Rodolphe II. Sur



Saint-Vit. Le Chœur.

les côtés du monument sont groupés les médaillons de Charles IV et de ses quatre épouses, parmi lesquelles notre Blanche, de Vacslav IV, de Ladislas le Posthume et de Georges de Podiebrad. Aux quatre angles des anges portent des écussons. Ce mausolée somptueux fut érigé en 1589 par les ordres de Rodolphe II. Il est l'œuvre d'un artiste néerlandais, Alexandre Colin de Malines, l'auteur des statues colossales qui ornent le

fameux tombeau de Maximilien dans la Hofkirche — l'église de la cour — d'Innspruck. C'est à Innspruck qu'il exécuta les figures de Prague. Elles furent amenées par eau jusqu'à Linz et de là voiturées en traîneau jusqu'à la cathédrale.

L'église de Saint-Vit est particulièrement chère au cœur du patriote bohémien par tous les souvenirs qu'elle lui rappelle.

Commençons notre visite par la chapelle consacrée au grand patron du royaume, au duc saint Vacslav. Les murs de cette chapelle, comme



Tombeau de Premysl Otakar (œuvre de Pierre Parler).

ceux de la chapelle du château de Karlstein, sont incrustés de pierres précieuses, agathes, améthystes, chrysoprases; sur certaines parties courent des fresques du XIVe et du XVIe siècles. A côté d'un Christ en croix figurent agenouillés Charles IV (toujours lui!) et son épouse — l'une de ses épouses — Alice de Poméranie. Derrière un vitrail sont conservés la cotte de mailles et le casque de saint Vacslav; à la lourde porte de la chapelle est fixé un anneau de bronze tenu par une gueule de lion. Cet anneau vient de la ville de Stara Boleslava (Alt-Bunzlau); le prince Vacslav, suivant la tradition, s'était cramponné à lui lorsque son frère Boleslav lui donna le coup mortel. Près de la porte d'entrée, se dresse presque, de grandeur naturelle, une statue en bronze du saint sous un baldaquin dont le dôme

supporte un chandelier. Cette œuvre d'art dont une copie se trouve au musée germanique de Nuremberg a été fondue dans cette ville — peut être par Pierre Fischer. C'est un ex voto offert en 1532 par la Corporation des brasseurs pour remercier le ciel d'avoir protégé la cathédrale contre les ravages des Hussites. Une lampe en or suspendue à la voûte de la chapelle est un don de la grande-duchesse Alexandra de Russie. Saint Vacslav est considéré par les Russes comme un des saints de leur Église



Tombeau des souverains dans la cathédrale de Saint-Vit.

et sa légende figure dans les textes de leur ancienne littérature. C'est dans la chapelle de Saint-Vacslav que, naguère, lors du couronnement, le nouveau souverain armait quelques seigneurs chevaliers de l'ordre de Saint-Vacslav. Cette chapelle communique avec la chambre dite de la Couronne où sont gardés les insignes royaux sous sept clefs qui sont aux mains de sept dignitaires du royaume : le lieutenant royal, le vice-président du gouvernement, le grand maréchal du royaume, le président du comité permanent de la diète, l'archevêque, le chapitre de Saint-Vit, le maire de Prague. Charles IV avait prescrit que en dehors des circonstances solennelles où le roi devait la porter, la couronne reposerait éternellement sur le chef du saint Patron de la Bohême, saint Vacslav ; c'est

pourquoi la couronne de Bohême s'appelle couronne de Saint-Vacslav. Elle date du règne de Charles IV ; les autres insignes sont le sceptre, l'épée, le globe surmonté d'une croix, un huilier et un reliquaire. Ces trésors ont été autrefois conservés au château de Karlstein.



Statue de saint Vacslav.

A l'entrée de la chapelle de Saint-Vacslav, un monument funéraire représente Georges Popel de Lobkovitz, président du tribunal suprême, agenouillé dans son armure (1690) ; un autre monument qui date de 1723 est l'œuvre du sculpteur Braun et appartient au style dit *barocco;* c'est celui du grand chancelier Léopold Schlick ; c'est un obélisque portant le buste du défunt flanqué de Mars, de Minerve et de la Renommée ; ces

divinités païennes semblent un peu effarées de se rencontrer sous des voûtes si augustes en si sainte compagnie.

La chapelle Saint-André s'appelle aussi chapelle Martinitz, du nom d'une illustre famille dont quelques membres reposent sous les dalles.



La chapelle de Saint-Vacslav.

Les vitraux et l'autel datent des vingt dernières années du XIXe siècle. La chapelle de Sainte-Croix renferme encore un souvenir de Charles IV : c'est une Sainte Face exécutée à Rome en 1369 et dont le cadre porte les figures des patrons de la Bohême, et un buste de saint Jean Népomucène, dont nous allons voir tout à l'heure le reliquaire. Entre la chapelle

de Sainte-Croix et celle dite de Waldstein plane l'oratoire royal qui est relié au château par un corridor. Il est supporté par deux arceaux gothiques dont la clef de voûte est assurément l'une des œuvres les plus étonnantes du style gothique à son déclin. Les nervures présentent un réseau très fouillé de branches entrelacées. Les armes de Bohême, de Moravie, de Silésie, de Haute et Basse Lusace, de Hongrie et de Pologne décorent la tribune et rappellent quel rôle international la Bohême a joué jadis dans l'Europe centrale. Cet oratoire fut dévasté en 1757 par l'artillerie prussienne. Il a été restauré par la Société de Saint-Vit. Une grenade suspendue par une chaîne à un pilier voisin rappelle cet épisode. On sait le nom de l'artiste qui, au début du XVI[e] siècle a conçu et exécuta cette œuvre délicate. Il s'appelait Benes autrement dit Benoit de Louny. Il mourut en 1538.

La chapelle dite de Waldstein (où est enseveli l'archevêque Frédéric de Waldstein) n'offre qu'un détail intéressant : c'est un bas-relief sculpté sur bois par ordre de Ferdinand II, qui représente l'église de Saint-Vit dévastée sous le règne de Frédéric le Palatin (1619). Nous rencontrerons un peu plus loin d'autres bas-reliefs du même type.

La chapelle naguère consacrée à saint Erhard et à sainte Odile est aujourd'hui disputée par deux saints nationaux, saint Vojtech, plus connu sous le nom de saint Adalbert, et saint Jean Népomucène.

L'autel est flanqué des bustes en argent de quatre des patrons de la Bohême : saint Vit, saint Vacslav, saint Adalbert et saint Cyrille; ils datent de la fin du XVII[e] siècle; sous l'autel reposent les reliques de saint Adalbert; elles ne sont pas toutes ici; la ville de Gniezno dans la Pologne prussienne, prétend les posséder aussi. Au mur de la chapelle est suspendu un portrait de saint Jean Népomucène attribué à Skreta. En face de cette chapelle, dans le déambulatoire, se dresse accoté à un autel, le somptueux reliquaire du grand saint de Prague, saint Jean Népomucène, si populaire en Bohême depuis que les jésuites ont mis son culte en faveur. Martyr du secret de la confession auriculaire, il aurait été noyé dans la Vltava par ordre du roi Vacslav IV l'Ivrogne, et l'on montre encore sur le vieux pont de pierre l'endroit précis où le meurtre s'est accompli.

Le 16 mai, les pèlerins viennent en foule à Prague vénérer les reliques du martyr. La châsse d'argent qui les renferme fut fondue à Vienne par un célèbre argentier I. Wurtl, vers 1740 ; on estime à plus de 500.000 francs la valeur seule de l'argent employé. La statue du saint se dresse dans une attitude peu naturelle sur un sarcophage soutenu par deux anges. Aux quatre angles de l'autel des statues allégoriques. Un baldaquin de soie

rouge soutenu par cinq anges surmonte le monument qui est en somme de



L'Oratoire royal.

mauvais goût, qui détonne avec le style de Saint-Vit, mais qui est de nature à frapper l'imagination populaire.

La chapelle dite de Saxe doit son nom à un Électeur de Saxe, gendre de Charles IV. Elle renferme des reliques qui furent naguère conservées au château de Karlstein et les tombeaux des rois Premysl Otakar I[er] (1230) et Premysl Otakar II (1278) qui furent transférés ici par Charles IV. Ces tombeaux sont surmontés des figures des deux rois. Le premier est l'œuvre de Pierre Parler et date de 1377.

La chapelle de la Vierge au chevet de la cathédrale a été récemment décorée de nouveaux vitraux et de fresques de Sequens consacrés à des épisodes de la vie de la Vierge et à la glorification de saint Vit. L'autel moderne a été établi sur les plans de Mocker ; deux tombeaux archaïques conservent la dépouille de Bretislav I (mort en 1055) et de Spitihnev II (mort en 1061). En face de la chapelle est le reliquaire de saint Vit et sa statue, œuvre de Joseph Max.

La chapelle Saint-Jean-Baptiste s'appelle aussi chapelle Ernest de Pardubitz, en mémoire du premier archevêque de Prague qui la fit ériger. Dans cette chapelle sont ensevelis les princes Bretislav II (1100) et Borivoy II (1124).

A la droite de l'autel on montre un candélabre dont le piedestal fut rapporté en 1162 par les Tchèques qui avaient accompagné l'empereur dans une de ses expéditions d'Italie. C'est probablement un travail du VIII[e] siècle de l'ère chrétienne. Au moyen âge on racontait qu'il provenait du temple de Salomon. Les statues des apôtres Cyrille et Méthode sont dues à M. Josef Myslbek qui est aujourd'hui le grand maître de la sculpture en Bohême.

La chapelle archiépiscopale renferme la dépouille des archevêques depuis la fin du XVIII[e] siècle. Devant cette chapelle entièrement restaurée se dresse dans l'attitude de la prière la statue en bronze du cardinal Schwarzenberg, œuvre du sculpteur Myslbek. Si mes souvenirs sont exacts la maquette de cette statue a figuré à notre exposition de 1900 et a valu à son auteur la médaille d'or.

En face, contre la clôture du chœur, un bas-relief en bois exécuté par Gaetan Bendl pour Ferdinand II, représente la fuite du *roi d'hiver*, Frédéric le Palatin après la bataille de la Montagne Blanche. Cette œuvre est particulièrement curieuse au point de vue de l'histoire de Prague. Elle complète en quelque sorte les gravures du Néerlandais Sadeler.

La chapelle de Sainte-Anne ou de Nostiz a été restaurée de 1878 à 1880 par la Société des patriotes amis des arts ; dans l'autel est incrusté un fragment de reliquaire en argent mêlé d'or qui provient de l'église Saint-Matias de Trèves à laquelle il fut dérobé pendant la Révolution. Le comte Joseph Nostiz l'acheta en 1846 à un brocanteur et en fit don à

la chapelle qui conserve les dépouilles de sa famille. La décoration moderne de la chapelle est due au peintre Swerts. Dans la chapelle de Saint-Sigis-



Tombeau de saint Jean Népomucène.

mond ou des Czernin, sont enterrés les membres de cette famille et le dernier voévode de Transylvanie, Sigismond Bathory.

Notre visite n'est pas encore terminée ; le trésor de la cathédrale est assurément l'un des plus riches de l'Europe ; s'il a été pillé au temps des Hussites, ce que j'ignore, il a eu le temps de se reconstituer.

Il renferme notamment une épée de saint Étienne roi de Hongrie, une épée de saint Vacslav, la couronne de la princesse Ludmila, des reliques de la Passion, une croix en or don de Charles II qui figurait lors de la cérémonie du couronnement, de précieux manuscrits, un remarquable ostensoir et des reliques fort rares, notamment celles de saint Méthode, apôtre des Slaves, trois cents mitres ou chasubles, la plupart d'une extrême richesse. Ce trésor est l'un des plus importants de l'Europe.

Saint-Vit est tout ensemble le Saint-Denis et le Panthéon de la Bohême. Les rois, les prélats, les hommes d'état dorment sous les dalles de la noble basilique. Une série de notices sur tous les illustres personnages qui reposent ici constituerait une histoire presque complète de la Bohême depuis les origines chrétiennes jusqu'au XVIIIe siècle. Les artistes les plus renommés de la Bohême, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Néerlande ont attaché leur nom à la décoration de la cathédrale. Durant des siècles elle a vu s'accomplir à chaque avènement le couronnement du roi. L'archevêque de Prague présidait la cérémonie. Le roi jurait de défendre l'Église, d'observer la justice. Oint de l'huile sainte il recevait les insignes de sa dignité et l'archevêque lui posait la couronne sur la tête.

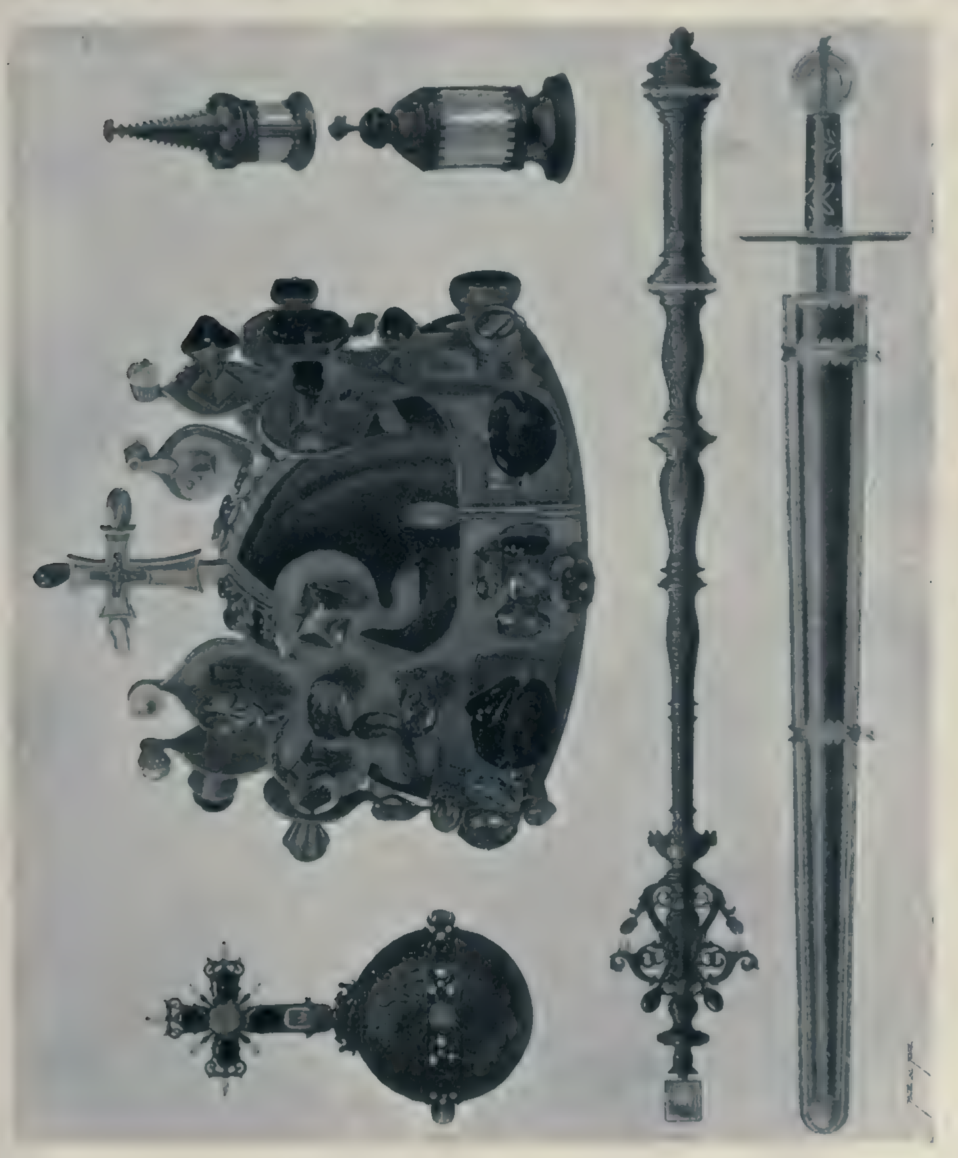
Deux souverains seulement, Joseph II et l'empereur actuel, n'ont point consenti à se faire couronner.

En 1851, une société s'est constituée pour l'achèvement de Saint-Vit; elle a réuni, elle continue à réunir des subventions officielles ou des contributions volontaires. Trois architectes ont déjà attaché leur nom à cette œuvre considérable: Kramer (1801-1871) Mocker (1835-1899) et M. Hibbert qui aura peut-être l'honneur de l'achever. Dès maintenant on peut juger de l'ensemble du majestueux édifice qui pourra rivaliser avec les sanctuaires de Cologne et de Vienne.

A l'est de la cathédrale gothique de Saint-Vit, nous rencontrons la plus ancienne église romane de Prague, la basilique de Saint-Georges. Elle remonte au début du Xe siècle ; récemment en faisant des fouilles on a découvert des restes de l'abside primitive. Sous sa forme actuelle elle date du XIIe siècle. C'est une basilique à trois nefs défigurées malheureusement par des remaniements de toutes les époques. Elle renferme les tombes des princes Vratislav I et Boleslav II et les reliques de la grande sainte la princesse Ludmila. La partie la plus ancienne est la crypte. L'église est le spécimen le plus complet du style roman à Prague. Les autres spécimens sont les trois chapelles circulaires auxquelles j'ai déjà fait allusion (Sainte-Croix, Saint-Longin et Saint-Martin au Vysehrad).

L'église Saint-Georges est actuellement en restauration. Lors d'un

séjour que j'ai fait récemment à Prague (juillet 1906), je n'ai pu la visiter. Cette église appartenait autrefois à un monastère de bénédictines et plusieurs d'entre elles sont ensevelies dans la crypte. Le monastère fut supprimé



Insignes du couronnement (Couronne dite de saint Vacslav).

en 1782 sous Joseph II et converti en caserne. La sacristie possède une curieuse sculpture du XIIIe siècle; la Vierge avec l'Enfant Jésus bénissant, couronnée par deux chérubins.



Le vieux pont.

CHAPITRE VII

LE VIEUX PONT

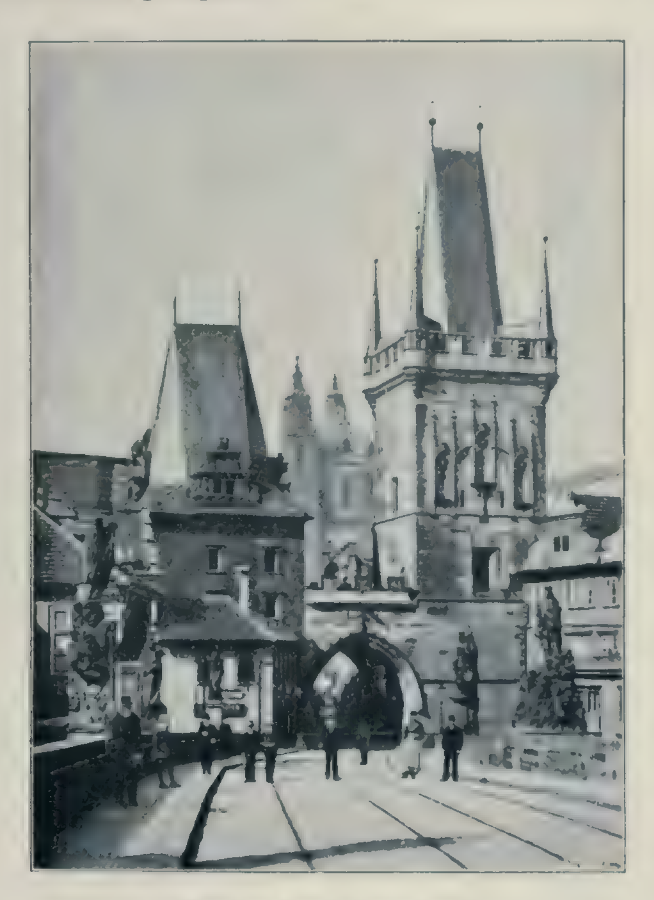
Sur la colline de Hradczany, dans la cathédrale de Saint-Vit, partout nous avons rencontré le souvenir de Charles IV; nous allons le rencontrer encore.

Pour franchir le Vltava il nous faut traverser le vieux pont de pierre qui porte le nom du glorieux souverain. Ce pont est l'une des grandes merveilles de Prague et j'ajouterai de l'Europe. Il doit peut-être une bonne partie de son charme au cadre qui l'entoure. Je l'ignore. Ce que je sais c'est que c'est l'un des endroits du monde où je me plais le mieux à m'arrêter et à rêver. Ce pont évoque tant de souvenirs et le paysage qui l'entoure est si beau.

Charles IV posa la première pierre de ce pont en 1357. Il remplaçait

un pont plus ancien qui datait du XIe siècle et qui n'était pas tout à fait dans le même axe ; l'architecte fut ce Pierre Parler que nous avons déjà eu l'occasion de citer.

Ce qui attire tout d'abord l'attention du spectateur ce sont les tours guerrières qui défendent les deux extrémités du pont, c'est le peuple de statues qui anime ses parapets.



L'une des tours du vieux pont.

Cette décoration sculpturale ne faisait point partie du plan primitif. La troisième pile de la rive gauche portait seule, d'un côté un calvaire, de l'autre une croix de bois. C'est sur cette arche fatale que les criminels étaient exécutés ou liés dans des sacs et jetés à l'eau. Les marchands qui volaient leurs clients étaient attachés à des cordes et plongés à diverses reprises dans le fleuve. Dans une île de la rive gauche, l'île de Kampa, s'élevait la colonne dite de Roland qui représentait un chevalier debout, un lion cou-

ché à ses pieds. Ces statues de Roland toutes établies sur un type analogue se rencontraient fréquemment dans l'Allemagne du moyen âge. En Bohême nous en retrouvons une sur la façade de l'hôtel de ville de Leitmeritz. La légende rattache ces statues au Roland de notre épopée carolingienne ; mais ce rapport paraît dû à une fantaisie de l'étymologie populaire. L'étymologie la plus vraisemblable est celle qui rattache ce nom à un ancien vocable germanique *rolla*, péage, octroi. Ces statues symbolisaient le droit que s'attribuaient les cités d'exiger des péages ou des octrois. Et de fait c'était sur le pont Charles (il fut longtemps l'unique pont de la ville) que se percevaient les redevances. Les piétons passaient gratis, sauf les juifs dont on exigeait deux deniers.



La colonne de Roland.

La tour qui défend l'accès du pont du côté de la rive gauche est accotée à une porte qui ne se ferme plus, mais sous laquelle il faut toujours passer pour aborder le pont. Cette porte s'appuie sur une tour plus basse et plus ancienne qui appartenait au pont antérieur à celui de Charles IV. Tout cet ensemble a fort bel aspect, mais ce qui est particulièrement intéressant c'est la tour de la rive droite, autrement dit de la Vieille-Ville. Elle se dresse au-dessus d'une arcade qui enjambe franchement le pont. La décoration extérieure est d'une extrême richesse. Sous la corniche du premier étage s'alignent les armoiries des pays sur lesquels a régné la maison de Luxembourg, la Haute et la Basse Lusace, le comté de Glatz (ces provinces appartiennent aujourd'hui à la Saxe et à la Prusse), le Luxembourg, la Bohême, l'Allemagne, la Moravie, le Brandebourg, la Silésie et Arlon qui appartenait jadis au Luxembourg et qui fait aujourd'hui partie de la Belgique. Au-dessus de la corniche, sous une arcade flamboyante, se dressent les statues de Saint-Vit, de Charles IV, de Vacslav III, précieux monuments de la sculpture bohémienne au XIVe siècle.

Elles sont flanquées d'écussons qui portent les armes de l'Empire, de

la Bohême et de la Vieille-Ville. A la hauteur du deuxième étage régnent



La tour de la Vieille-Ville à l'extrémité du vieux pont.

huit baies ogivales dont quatre seulement servent de fenêtres. Dans les deux baies centrales les statues de saint Adalbert et de saint Sigismond. A leurs pieds le lion de Bohême accroupi semble veiller sur la cité. Cette



La tour du pont de la Vieille Ville : détails.

belle tour a malheureusement eu beaucoup à souffrir des méfaits de l'artillerie suédoise en 1649. Une inscription latine évoque le souvenir de son

histoire, mais aucune inscription ne rappelle le nom des patriotes dont les têtes sanglantes furent exposées par la main du bourreau (21 juin 1621). Ces tristes trophées restèrent à la tour pendant dix années entières.

La guerre de Trente ans avait débuté à Prague par la défenestration



La statue de saint Jean Népomucene.

que nous avons racontée plus haut (p. 8 et 9). C'est sur le pont de Prague que s'accomplit l'acte diplomatique qui mit fin aux hostilités.

Au milieu du pont on construisit une maisonnette de bois composée de deux pièces dont l'une donnait sur le Petit-Côté, l'autre sur la Vieille-Ville. C'est dans cet édicule que se réunirent les commissaires impériaux et suédois chargés de régler l'évacuation de la Bohême. L'histoire évolue

sans cesse ; les Suédois ne reviendront jamais devant Prague et les Tchèques sont aujourd'hui les maîtres incontestés de cette noble cité où ils étaient naguère traités en parias.

Le pont a plus d'un demi-kilomètre de longueur et ne compte pas moins de seize arches. Ce qui lui lui prête une physionomie toute particulière, ce qui fait de lui un pont unique en Europe, ce sont les groupes ou statues qui surmontent les deux parapets. Ces groupes et statues d'un caractère religieux sont *au nombre de trente.* Vues de près ces sculptures n'ont pas, sauf quelques groupes, grande valeur artistique ; vues de loin elles constituent un ensemble animé et pittoresque.

Cette décoration date du XVIII[e] siècle. Elle atteste, elle proclame le triomphe définitif du catholicisme restauré dans la cité naguère inféodée aux doctrines du Hussitisme et de la Réforme. Un certain nombre de statues ou groupes sont l'œuvre de Brokoff et de Braun, quelques œuvres datent du XIX[e] siècle. J'ai déjà parlé du groupe que représente le Christ crucifié s'inclinant vers sainte Luitgarde. La dévotion populaire va surtout à la statue en bronze de saint Jean-Népomucène qui fut fondue en 1682 à Nuremberg. Une inscription rappelle la poétique légende du saint et désigne l'endroit d'où il aurait été précipité dans la Vltava, et où cinq étoiles auraient accompagné la tête du martyr qui flottait sur les eaux. Ces cinq étoiles on les retrouve dans les cinq lanternes qui entourent la tête de la statue.

La plupart de ces œuvres feraient un effet médiocre dans une église ou dans un musée ; réunies sur ce pont légendaire, dans ce merveilleux décor elles constituent un ensemble sans égal en Europe. Ce fut une émotion profonde dans toute la Bohême lorsque dans le courant de l'année 1890 une inondation faillit emporter ce pont si pittoresque consacré par tant de glorieux et touchants souvenirs. Les dégâts ont été considérables ; mais, grâce à Dieu, ils ont été réparés et le vieux pont a été rendu à sa splendeur première.



L'Hôtel de Ville.

CHAPITRE VIII

L'HOTEL DE VILLE. — L'ÉGLISE DU TYN

Nous voici maintenant sur la rive droite, qui constitue la partie la plus animée et la plus considérable de la capitale.

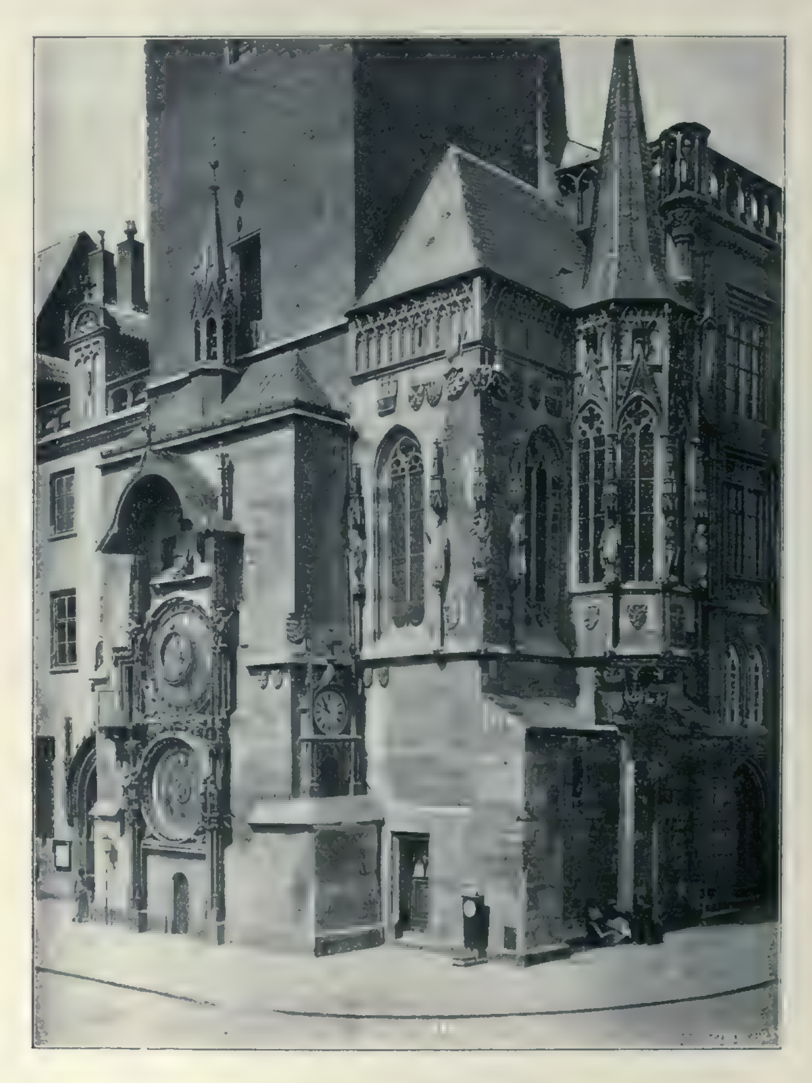
Ici encore nous ne pouvons oublier Charles IV.

Nous passons devant le monument qui lui a été consacré en 1848, à l'occasion du cinquième centenaire de la fondation de l'Université. Le souverain se dresse sur un piédestal gothique, entouré de figures allégoriques qui symbolisent les quatre facultés et de quatre de ses plus illustres contemporains, parmi lesquels notre compatriote Mathias d'Arras.

Une rue qui s'appelle rue Charles-IV et qui longe l'Université nous mène tout droit à l'Hôtel de Ville.

Donnons, en passant, un coup d'œil rapide au Clementinum, c'est-à-

dire aux bâtiments de l'Université. C'est un ancien Collège des Jésuites et qui fut naguère un des plus considérables de l'Europe. Ils en commencèrent la construction en 1553, à l'époque où ils étaient tout-puissants en



La chapelle de l'Hôtel de Ville.

Bohême et en Autriche. Ce nom de Clementinum est dû à une église placée sous le patronage du pape saint Clément.

Ce qui nous intéresse dans cet ensemble de bâtiments sans caractère, c'est la bibliothèque, qui compte aujourd'hui plus de 250.000 volumes; la salle principale est entourée d'une galerie supportée par des colonnes

cannelées; le plafond est décoré de fresques; parmi les bustes des savants qui ornent cette salle, signalons celui du fondateur de l'ethnographie et de l'archéologie slaves, Schafarik. L'observatoire est aujourd'hui insuffisant pour les besoins de la science; il mérite d'être visité à cause de ses



L'horloge de l'Hôtel de Ville.

collections; quelques-uns des instruments qu'il possède ont servi à Tycho Brahe, dont nous avons déjà parlé à propos de Rodolphe II et dont nous saluerons tout à l'heure le tombeau à l'église Sainte-Marie du Tyn.

L'ancien réfectoire des Jésuites a vu, en 1791, la première exposition industrielle du royaume.

Cette exposition, notons-le en passant, est la première de toutes celles qui ont eu lieu en Europe.

L'Université de Prague, à l'époque où la langue allemande y dominait, comptait environ 2.000 étudiants; aujourd'hui, il y a deux Universités, l'une tchèque en a environ 4.000, l'autre allemande environ 1.500. Et les Slaves demandent l'établissement d'une seconde Université en Moravie.

Dans la cour du Clementinum, se dresse fièrement campée la statue d'un étudiant en costume militaire du XVIIe siècle, un mousquet dans une main, un drapeau dans l'autre.

Ce monument, œuvre de Joseph Max, rappellera la bravoure déployée par les étudiants lors du siège de Prague par les Suédois, en 1648.

L'Hôtel de Ville occupe un des côtés de la place de la Vieille-Ville. Cette place ne se pique point de symétrie. Édifices et maisons ont été plantés tout autour dans un désordre qui est peut-être un heureux effet de l'art. Quelques-unes d'entre elles, du côté de l'église du Tyn qui fait face à l'Hôtel de Ville, abritent leur rez-de-chaussée sous de massives arcades.

Au sud-ouest de la place, le palais municipal dresse sa tour carrée flanquée de quatre clochetons.

En face, au sud-est, l'église Sainte-Marie du Tyn lance vers le ciel ses flèches élégantes.

La partie la plus ancienne de l'Hôtel de Ville c'est la petite chapelle gothique à échauguette, qui date du XIVe siècle.

La tour qui la surmonte est du XVe. En 1399, l'édifice primitif brûla; il fut reconstruit et agrandi dans la seconde moitié du XVIe siècle. Un joli portail Renaissance, du côté sud, est surmonté de la célèbre inscription : *Praga caput regni.*

A diverses époques, l'édifice a été remanié et élargi par des architectes qui ne se sont pas piqués de rester fidèles à l'idée primitive. La façade actuelle, ornée des statues des rois de Bohême, est de la première moitié du XIXe siècle. La salle actuelle des séances du Conseil date de 1880.

Ce qui attire surtout l'attention des touristes c'est, à la base de la tour, l'antique horloge incrustée dans le mur, au sud de l'édifice. Elle rappelle un peu, par sa situation et par son élégance artistique, l'horloge du Palais de Justice de Paris (une horloge un peu slave, elle aussi, car elle porte les armes de Pologne accotées aux lys de France). L'horloge pragoise est plus ancienne et beaucoup plus compliquée que sa sœur parisienne. Elle date de 1490. Elle est l'œuvre du maître Hanus, qui fut, en son temps, un astronome fameux et qui enseigna les mathématiques à l'Université de Prague. Elle marque les heures à la vieille mode de 1 à 24; elle indique l'heure du lever et du coucher du soleil, les

quartiers de la lune, etc. Au XIX[e] siècle, le peintre Manes la décora de



Salle où se tenaient autrefois les séances du Conseil.

peintures fort remarquables qui représentent, dans deux cercles concentriques, les signes du zodiaque et les travaux des mois.

Il eût été dommage que cette œuvre délicate restât exposée aux

injures des saisons. Les peintures originales ont été enlevées, remplacées par une copie et mises à l'abri au musée du Rudolphinum.

Ce qui, à Prague comme à Strasbourg, provoque surtout l'admiration des badauds — et j'en ai été — ce sont les automates dont l'horloge est agrémentée. C'est la procession des douze apôtres devant deux fenêtres qui s'ouvrent chaque fois que l'heure sonne; c'est le Temps qui brandit sa faux, c'est le coq qui chante au moment où les fenêtres se referment. L'horloge est une des grandes merveilles de la Bohême.

L'intérieur de l'Hôtel de Ville nous présente un ensemble de salles à la fois confortables et artistiques. La grande salle du Conseil, la plus récente, est ornée de deux grands tableaux de Brozik, que nous avons vus naguère aux Salons de Paris, *Jean Hus devant le Concile de Constance* et *L'Élection de Georges Podiebrad*. Moins confortable, mais peut-être plus intéressante, est l'ancienne salle avec ses stalles de bois, son vieux Christ du XVIe siècle, ses portraits de souverains et les étendards historiques qui rappellent les luttes soutenues contre les Suédois. La salle dite rouge conserve les portraits des maires depuis le XVIe siècle jusqu'au XXe. Le dernier est celui de M. le Dr Srb, un grand ami de la France, que nous avons vu plus d'une fois à Paris et avec lequel j'ai eu le plaisir de me rencontrer lorsque nous avons inauguré ensemble le monument commémoratif de la bataille de Crécy.

La chapelle est l'un des plus exquis spécimens de l'architecture gothique à Prague; elle est toute petite, toute mignonne; c'est plutôt un oratoire qu'une chapelle; construite à la fin du XIVe siècle, elle a été restaurée sous Vladislav II et au XIXe siècle; elle est suffisamment meublée; on y dit encore la messe et elle ne présente point à l'œil cette douloureuse nudité de la Sainte-Chapelle de Paris.

C'est à la place de l'Hôtel de Ville que se rattache le souvenir d'un des plus sanglants épisodes de l'histoire nationale. C'est sous les fenêtres mêmes de la maison municipale que furent exécutés, le 21 et le 22 juin 1621, en présence des commissaires et des juges impériaux, les patriotes qui avaient essayé d'arracher la Bohême à la domination de la maison d'Autriche.

Le monument religieux qui s'élève au centre de la place n'est point destiné à commémorer ce douloureux souvenir. C'est une colonne de la Vierge érigée en 1650 pour rappeler la délivrance de la ville assiégée par les Suédois.

Pénétrons maintenant dans l'église Notre-Dame du Tyn, ou Sainte-



L'église Sainte-Marie du Tyn.

Marie du Tyn, comme on voudra — à Paris, nous disons bien Notre-Dame des Champs — dont les flèches élégantes font pendant à la belle

tour de l'Hôtel de Ville. Mais, d'abord, qu'est-ce que le Tyn ou Teyn, comme disent les Allemands?



Portail de Sainte-Marie-du-Tyn.

Tyn est un mot slave qui veut dire enclos (comparez l'anglais *town* et l'allemand *zaun*). Le tyn, c'était, au moyen âge, l'enclos où se réunissaient les marchands, quelque chose comme le *gostiny dvor* (cour des marchands) des villes russes.

L'église du Tyn, c'est l'église de l'enclos des marchands. L'enclos a disparu, l'église existe toujours. Vue de la place de l'Hôtel-de-Ville, elle offre un aspect singulier. Le portail principal est masqué par une maison supportée par des arcades, dont on souhaiterait la suppression si elle n'offrait un type fort curieux de l'architecture civile du temps jadis. Je laisse au lecteur le soin d'en juger par la gravure ci-jointe. Cette maison appartient à la paroisse et porte sur sa façade une fresque qui représente l'Assomption. Ce serait grand dommage de démolir cette étrange bicoque; mais il est regrettable qu'on ne puisse la déplacer et démolir purement et simplement la maison voisine qui, elle, n'a aucun intérêt. Ce qui charme surtout, dans l'aspect extérieur de l'église, ce sont les deux flèches flanquées de clochetons si élégants et séparées par un pignon ou fronton aigu surmonté d'une croix.



L'église du Tyn au XVIIe siècle.

Notre-Dame du Tyn date du XIVe siècle; elle fut achevée en 1463, sous le règne de Georges de Podiebrad. C'est dans cette église qu'il fut couronné roi. Les deux tours datent de 1510; sous le règne de Podiebrad, à l'époque où les doctrines hussites dominaient dans la plus grande partie du Royaume, où la communion était donnée sous les deux espèces, un calice gigantesque figurait sur le fronton de l'église du Tyn. Il ne disparut qu'après la bataille de la Montagne Blanche. Au-dessous du calice avait été dressé un buste de Georges de Podiebrad qui, lui aussi, a disparu. L'église du Tyn fut, pendant deux siècles, le grand temple des utraquistes ou calixtins, comme on les appelait aussi. En 1766, en restaurant la chapelle de la Vierge, on y découvrit les têtes des rebelles qui avaient été décapités en 1621 et exposés sur la tour, à l'extrémité du pont Charles.

A l'extérieur, en dehors du pignon et des clochers, l'église n'offre qu'un détail intéressant. C'est le porche nord, dont le tympan présente des scènes de la Passion d'une pathétique et délicate exécution. Les statues qui décoraient ce porche ont malheureusement disparu ; je me demande même si elles ont jamais été mises en place.

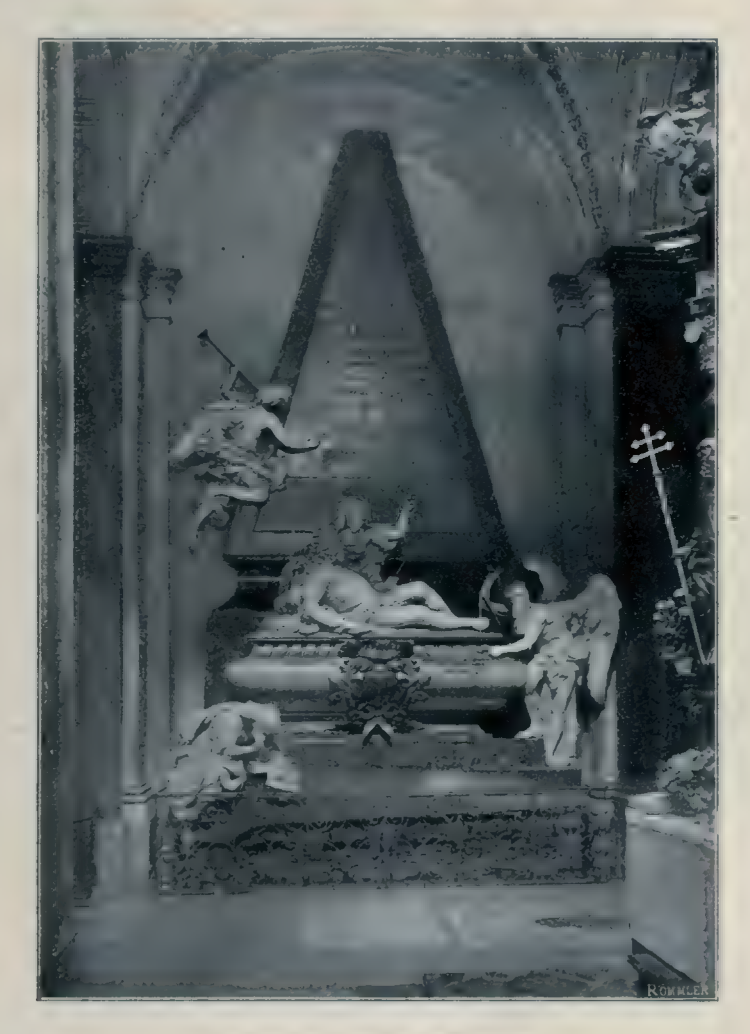
L'intérieur — de proportions assez restreintes — offre un ensemble harmonieux et majestueux. L'un des monuments les plus intéressants est



L'église des Chevaliers-de-la-Croix.

le baldaquin gothique qui abritait naguère les restes de l'évêque utraquiste Lucien Augustin. Ce monument est l'œuvre de Rejsek. Après la bataille de la Montagne Blanche, la dépouille du prélat hérétique fut arrachée au sanctuaire et brûlée sur la place de la Vieille-Ville. Par bonheur, le baldaquin fut épargné. Parmi les monuments funéraires, fort nombreux dans l'église Sainte-Marie, celui qui nous intéresse surtout c'est celui de Tycho Brahé. Cet illustre astronome danois avait été appelé à Prague par Rodolphe II. Il y mourut le 13 octobre 1601. Il était de noble race et, pendant longtemps, sa famille s'était opposée à ce qu'il suivît la vocation qui l'entraînait vers la science de l'infini. Son monu-

ment symbolise les deux aspects de sa carrière; il est revêtu de l'armure des chevaliers ; sa main gauche étreint la garde de son épée, tandis que sa main droite pose sur un globe (v. p. 9).



Tombeau de Vratislav de Mitrovitz.

Un monument plus moderne, et plus vénérable au point de vue des souvenirs qu'il évoque, est celui que le XIXe siècle a élevé à la gloire de saint Cyrille et de saint Méthode, ces deux apôtres de la race slave, en qui catholiques et orthodoxes aiment à voir les précurseurs de cette unité religieuse dont ont rêvé les membres les plus illustres des diverses confessions. Ce groupe, un peu trop dissimulé dans une chapelle obs-

cure, est l'œuvre d'Emmanuel Max. Il fut offert à l'église par l'empereur Ferdinand.

L'église du Tyn est la paroisse de la municipalité. C'est sous ses voûtes qu'a lieu l'installation solennelle du maire de la capitale.

Elle est, avec la cathédrale de Saint-Vit, le monument religieux le plus remarquable de la cité. Quelques autres méritent encore d'être mentionnés ici.

Citons d'abord, à l'ancienneté, la petite chapelle de Sainte-Croix.



Le monastère d'Emmaüs.

C'est un édifice roman qui remonte au XIe ou XIIe siècle; elle est de forme circulaire et surmontée d'une pittoresque lanterne. Elle possède, dit-on, des fresques du XVIe siècle, malheureusement elle n'est point accessible au public. Il est des monuments qu'il est plus facile de conserver que d'utiliser.

L'église Saint-Jacques, qui remonte au XVIe siècle, a été complètement remaniée dans le style jésuite. Elle se glorifie d'être la plus longue des églises de la capitale. Elle mérite d'être visitée à cause du tombeau de Vratislav de Mitrovitz, qui fut chancelier du royaume. C'est une œuvre de Ferdinand Brokoff, dans un style aussi peu chrétien que possible. Une pyramide, une renommée qui claironne, un chevalier couché flanqué de figures allégoriques. Nous rencontrons une *Mater*

dolorosa, du même maître, dans l'église de Notre-Dame des Neiges, qui se vante d'être la plus haute de la capitale et qui est enclose dans l'intérieur d'un couvent.

Un temple qui a pour nous Français un intérêt tout particulier, c'est celui qui est connu dans le peuple de Prague sous le nom d'Emmaüs. Il est placé sous l'invocation des saints Come et Damiens. On lui a donné le nom d'Emmaüs parce que le jour où il fut inauguré — c'était le lundi



Une galerie du cloître au monastère d'Emmaüs.

de Pâques de l'année 1372 — le célébrant lut à l'office l'évangile bien connu des pèlerins d'Emmaüs. Cet évangile fut lu, non pas en latin, mais en langue slavonne.

Le monastère avait été fondé par l'empereur Charles IV pour des moines sud-slaves, qui avaient obtenu du Saint-Siège le privilège de célébrer la liturgie dans cette langue slavonne chère aux Slaves méridionaux et autorisée dans certains diocèses de la Dalmatie. C'est de ce monastère que nous est venu le fameux évangéliaire slave connu sous le nom d'Evangéliaire de Reims, dont j'ai raconté ailleurs les destinées[1].

1. Voir *Le Monde slave*, 2e série (Hachette, 1902).

Étranges vicissitudes : ce monastère, dont Charles IV, avait voulu faire le foyer de la liturgie slave en Bohême est aujourd'hui aux mains de bénédictins allemands de Beuron. Beuron est un petit village de Prusse, aux environs de Sigmaringen. A l'époque du Kulturkampf allemand, c'est-à-dire au moment où Bismarck persécutait les ordres religieux, l'empereur François-Joseph mit le monastère de Prague à la disposition des Allemands exilés. Depuis, ils sont rentrés en grâce auprès de l'empereur Guillaume qui voit avec plaisir leurs progrès à l'étranger. Leur liturgie, très différente de la liturgie romaine, attire les dimanches et jours de fêtes de nombreux fidèles des deux nationalités slave et allemande. La décoration actuelle du chœur et de la nef de l'église est due aux bénédictins allemands. Ce sont des artistes très distingués. Ils ont parmi eux des peintres, des sculpteurs, des architectes. Ils ont fort bien restauré le monastère. Le cloître a conservé des fresques qui remontent au XIVe siècle et parmi lesquelles on reconnaît un portrait de Charles IV et de sa première femme, notre Blanche de Valois. L'architecte qui construisit naguère le cloître n'a évidemment pas soupçonné qu'il était destiné à être occupé par un ordre voué à l'étude comme le sont les bénédictins. A toutes les parties de l'édifice, cellules, bibliothèque, réfectoire, il a donné le minimum de lumière. Je ne connais pas de monastère aussi sombre dans toute la chrétienté. Je m'étonne que les possesseurs actuels, qui représentent un ordre voué à l'étude, n'aient pas songé à élargir ou à augmenter les fenêtres. Je dois rendre d'ailleurs hommage au goût parfait avec lequel ils ont restauré un édifice que son illustre fondateur n'avait point destiné à des religieux allemands.

Nous retrouverons le souvenir de Charles IV dans l'église qui est dédiée à son saint patron, l'église Saint-Charles (Karlov) située tout au sud de la Nouvelle Ville et aujourd'hui enclavée dans la cour d'un établissement de bienfaisance. Ce qu'on admire surtout dans cette église, c'est la coupole assez basse qui ne compte pas moins de 22 mètres de diamètre et qui se signale par des nervures délicates réunies au centre dans une rosace. La hardiesse de cette coupole a donné lieu à une légende. L'architecte aurait été tellement peu rassuré sur la solidité de son œuvre qu'il se serait enfui du Royaume ou même noyé dans la Vltava. Une des fenêtres porte les armes des Jagellons de Pologne, dont deux représentants (Vladislav II (1471-1516), et Louis Ier (1516-1526) ont régné sur la Bohême. Comme certains sanctuaires italiens, l'église Saint-Charles possède une scala santa que les fidèles gravissent à genoux.

Signalons encore, non loin de Saint-Charles, Saint-Étienne, dont la flèche élancée est flanquée de clochetons, comme celle de l'église de Tyn. Cette église ogivale remonte aux dernières années du XVI[e] siècle. J'ai omis à dessein d'insister sur les tableaux qui ornent la plupart de ces sanctuaires et qui, le plus souvent, se dissimulent dans une pénombre fâcheuse. Un certain nombre sont dus au pinceau de Skreta, ce peintre fécond dont nous avons dit quelques mots dans le chapitre consacré à l'histoire de l'art.



L'église Saint-Charles.



Un coin du cimetière israélite.

CHAPITRE IX

LE CIMETIÈRE JUIF

Entre l'Hôtel de Ville et la Vltava, se développait naguère tout un ensemble de rues sinueuses et sales habitées par les Juifs. Ce quartier a, en grande partie, disparu.

De larges voies bordées d'habitations somptueuses l'auront bientôt remplacé.

Les amateurs de pittoresque sordide peuvent le regretter; les amis de l'hygiène, du confort et de la lumière ne peuvent que s'en réjouir. Les israélites, exilés de leur ancien ghetto, se sont, pour la plupart, réfugiés sur les hauteurs d'une ville suburbaine, Vinohrady, où ils vivront assurément dans des conditions meilleures que celles où végétaient leurs pères.

La pioche des démolisseurs a cependant respecté deux des grandes curiosités de cette cité spéciale où les Juifs vivaient naguère et avaient même un tribunal pour les affaires civiles, la synagogue et le cimetière israélite. Le ghetto était entouré d'une enceinte qui ne fut détruite qu'en 1848.



La vieille Synagogue.

La vieille synagogue remonte au XIIIe siècle; elle a été construite dans un style de transition intermédiaire entre le roman et le gothique.

Le pavé de l'humble édifice est au-dessous du niveau du sol extérieur; deux étroites fenêtres donnent seules un peu de lumière au sanctuaire, qui semble symboliser les misères de la race juive au moyen âge. Il con-

serve, entre autres curiosités, de précieux manuscrits hébraïques et un étendard que Charles IV avait donné à la communauté.

Un privilège du roi Premysl Otokar, daté de 1254, nous parle pour la première fois du cimetière israélite et menace de peines graves les chrétiens qui auraient l'audace de violer les tombeaux.

Nous ne savons pas exactement à quelle époque remonte le cimetière actuel. Est-ce celui qui fut dévasté par les chrétiens en 1389? Les documents ne nous fournissent pas de date qui permette de préciser. A dater de l'année 1787, il fut défendu d'y ensevelir ; sous le règne de François Ier, il fut même question de supprimer une partie du cimetière. Ce fut l'archevêque de Prague, Mgr Chlumczansky, qui intervint pour assurer aux morts la paix du tombeau. Les Israélites, les artistes, les archéologues lui doivent une éternelle reconnaissance.

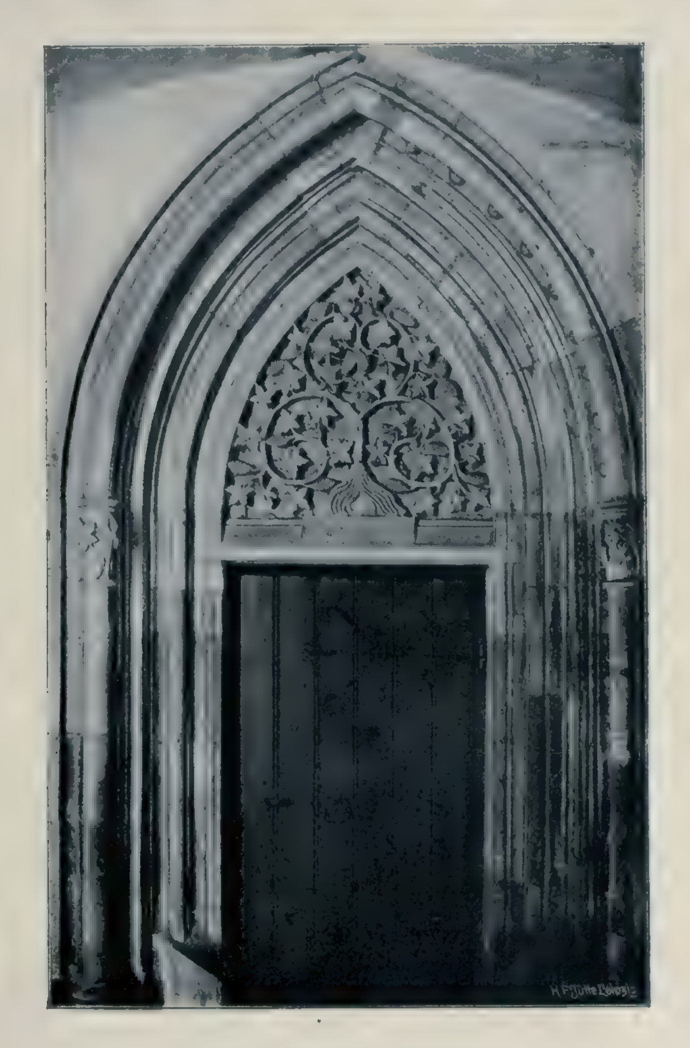
Certaines tombes appartiennent à une époque fort ancienne, peut-être remontent-elles — à en juger d'après les inscriptions — jusqu'au xe siècle; elles proviennent d'un cimetière antérieur, depuis longtemps disparu, et ont été rapportées ici à une époque qu'on ne peut préciser. Le monument le plus ancien de notre cimetière, auquel s'attache une vénération toute particulière, est celui d'Abigdor Karo, mort en 1439, qui fut un savant et un poète estimé, même à la cour du roi Vacslav IV. Non moins respectable est la tombe de Mardochée et de son fils Bezahel Kohanim. Ce Mardochée joua un grand rôle dans l'histoire de la communauté. Il fonda à Prague une imprimerie hébraïque, qui fut célèbre dans toute l'Europe. Lorsque l'empereur Ferdinand, en 1558, entreprit d'expulser les Juifs de la Bohême et de Prague, Mardochée en appela au pape Pie IV, qui intervint en leur faveur.

Mardochée fut l'un des fondateurs de la confrérie des morts qui s'occupe des funérailles des coreligionnaires et qui veille encore aujourd'hui sur notre cimetière. Elle a des raisons toutes spéciales d'y veiller, car il est le plus ancien cimetière israélite de toute l'Europe.

La plupart des inscriptions sont admirablement conservées et permettent de reconstituer en grande partie l'histoire de la communauté. Voici celle de dame Frumet, qui fut la femme de Mardochée ben Samuel Meisel :

« Ici repose une dame éminente par sa piété et la pureté de ses mœurs qui aurait fait l'ornement de tout cercle de femmes joyeuses et morales. Sa vocation était d'orner les édifices religieux. Jamais elle ne manqua les prières du matin ou celles du soir; elle soutenait volontiers les savants et aimait à traiter ses hôtes. Les mérites de sa bienfaisance

ont été grands : chaque synagogue a reçu un présent d'elle. Elle élevait les orphelins dans les vertus et la piété. La communauté atteste que sa vertu brillait au-dessus de tout. Puisse son âme obtenir une place d'honneur dans l'autre monde! »



Le portail de la vieille Synagogue.

Parmi les rabbins dont les pierres funéraires plus ou moins intactes, plus ou moins déjetées, se dressent ou s'inclinent devant nous, quelques-uns furent célèbres par leur science. L'histoire ou la légende les met en rapport avec Rodolphe II, avec Tycho Brahé. Tel d'entre eux, primat de la communauté, fut ennobli par le souverain. Tel autre, venu des pays

lointains habités par les Juifs espagnols, porte ce nom sonore qui eût réjoui l'oreille de Victor Hugo :

JOSEF SALOMO BEN ELIAS DEL MEDIGO DE CANDIA

Son histoire est un vrai roman d'aventures. Il est né en Crète; il a étudié à Palerme, il a été l'élève de Galilée, il a pratiqué la médecine dans son pays natal, il a vécu au Caire, à Constantinople, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, où sa réputation lui a valu la clientèle des plus illustres magnats, à Amsterdam, enfin il est venu s'établir à Prague. Véritable Juif errant du XVIIe siècle, mais qui eut certainement plus de cinq sols dans sa bourse.

Les tombes du cimetière juif n'appartiennent pas toutes à un style traditionnel; certaines portent l'empreinte de l'époque à laquelle elles se rattachent. Telle d'entre elles est ornée de bas-reliefs symboliques, comme celui-ci, par exemple : une horde de bêtes sauvages déchaînées symbolise les mauvaises passions, tandis que la vertu est figurée par un rabbin en prières qui se réfugie sous l'égide du Tout-Puissant.

Les bibliophiles et les hébraïsants saluent avec un respect tout particulier la tombe de David Oppenheim, qui avait réuni une admirable bibliothèque. Il n'osa point, par crainte de la censure, la laisser en Bohême. Elle fut transférée à Hanovre et, en 1810, elle a été acquise par la Bibliothèque bodleyenne d'Oxford.

Sur les tombes dont les dalles sont couchées, on rencontre fréquemment de menus cailloux, pieux hommages de coreligionnaires qui sont venus ici en pèlerinage. Il en est qui arrivent de fort loin; car le cimetière de Prague est renommé chez les Israélites du monde entier. D'où vient cette pieuse coutume qui consiste à déposer des cailloux sur les tombes? Un savant archéologue israélite me donne l'explication suivante : le vivant a peur du mort; il a peur que le mort ne sorte de la tombe et il le surcharge le plus qu'il peut. Ce n'est pas évidemment ce sentiment qui fait agir aujourd'hui les dévots pèlerins; mais il est une foule d'usages que nous pratiquons sans nous rendre compte de leur sens primitif.

Si j'en crois M. le Dr Lubos Jerabek, un archéologue passionné, qui a consacré au cimetière juif une excellente monographie, c'est surtout aux premiers jours de juin, à l'époque où les lilas sont en fleurs, à l'heure où le soleil projette sur les dalles grises les flammes rouges du couchant qu'il convient de visiter ce mystérieux et poétique cimetière,

qui nous donne comme une vision de l'Orient. C'est encore aux derniers jours d'octobre, au moment où les feuilles commencent à tomber et couvrent les pierres grises de leurs teintes rouges ou dorées.



Intérieur de la Synagogue.

Un pèlerinage au cimetière israélite s'impose à tous ceux qui ont le culte du passé, le sens du pittoresque et qui savent comprendre le charme mélancolique de la mort.



Le Musée du royaume.

CHAPITRE X

LES MUSÉES

La voie la plus large et la plus majestueuse de Prague est celle qui s'appelait jadis le Marché aux chevaux et qu'on appelle aujourd'hui la place Saint-Vacslav.

Naguère à l'époque où Prague était une ville fortifiée, cette large voie aboutissait à la Porte des Chevaux. Aujourd'hui elle aboutit à un édifice monumental : le Musée du royaume et les vagues faubourgs qui s'étendaient au delà des lourds remparts ont été remplacés par deux villes confortables, celles de Zizkov et de Vinohrady qui continuent la capitale et n'en diffèrent que par le régime municipal.

Vers le milieu de cette grande place s'élevait autrefois la statue

équestre assez médiocre du grand saint national qui lui a donné son nom. Elle a été depuis quelques années transportée sur la colline du Vysehrad et doit être remplacée par un monument artistique dû au maître Myslbek. Je la regrette un peu. Auprès de cette statue se sont produits



L'Annonciation, d'après un manuscrit ayant appartenu à l'archevêque Ernest de Pardubice (Musée du royaume).

plus d'une fois, en 1848, des manifestations religieuses et patriotiques qui lui assurent une place dans l'histoire de la cité.

C'est l'une des ces manifestations qui a valu à la place le nom de Saint-Vacslav, plus poétique que celui de Marché aux chevaux.

La place Saint-Vacslav a gardé un certain nombre de maisons du XVIIIe siècle qui lui prêtent un air patriarcal ; elle s'est, dans ces der-

nières années embellie de quelques édifices nouveaux d'assez grand style : le beau bâtiment de la Société d'assurances de Trieste orné de statues de Schnirch et de Sucharda, une maison d'architecte décorée de fresques rutilantes de Nicolas Ales, un peintre qui excelle à repro-



La mitre de saint Eloi (Musée du royaume).

duire les types populaires de la Bohême, le nouvel hôtel de l'Archiduc Étienne, d'un style tout à fait moderne que je n'ose en l'an de grâce 1906, qualifier de *fin de siècle* et qu'on appelle, je crois, en Bohême, le style sécession, style fort agréable où les courbes onduleuses, le cuivre découpé joue un rôle prépondérant dans l'ornementation. En 1871, j'ai passé toute une année à Prague. Je demeurais près de la place Saint-Vacslav, dans la rue Vodickova. La maison où j'habitais était occupée par une brasse-

rie — j'entends une fabrique de bière — et dans la cour verdoyait un jardin rustique; je suis revenu en 1906; à la place de ma brasserie patriarcale, j'ai retrouvé un magasin colossal, genre Louvre ou Bon Marché, le premier de ce genre qu'on ait connu dans la capitale de la Bohême. Je prenais le plus souvent mes repas à l'hôtel de l'Archiduc Étienne : c'était une maison de famille, de celles que Bædeker recommande aux voyageurs sans prétention; dans la salle à manger, je voyais régulièrement entrer vers l'heure de midi, une brave paysanne qui vendait des radis un kreuzer la botte et une juive précédée d'un lourd éventaire où



Le Rudolphinum.

s'étalaient quelques objets de mercerie. Aujourd'hui, l'Archiduc Étienne dispute le premier rang aux hôtels les plus qualifiés de la capitale et c'est sous ses somptueux lambris que la ville de Prague offre une hospitalité royale aux étrangers qu'elle veut honorer. Qu'on me pardonne ces souvenirs personnels. Ils en disent beaucoup plus long que de graves considérations économiques sur les progrès de la ville de Prague et sur le développement constant de sa prospérité.

Le Musée national qui fait si belle figure au bout de cette voie triomphale, n'a pas toujours été si splendidement installé qu'il l'est aujourd'hui. Il a eu des débuts fort modestes dans une maison de la rive gauche du Petit Côté, au palais Sternberg. En 1847, il a été transporté dans le palais de la famille Nostiz, sur la rue du Fossé, palais qui a été

remplacé par la Banque foncière du royaume. Enfin il s'est établi définitivement en 1891 dans le palais, œuvre de l'architecte Schulz, qui l'abritera désormais.

Autant que le permettaient les circonstances politiques et les ressources dont on disposait, on s'est efforcé de faire de ce palais un Panthéon de l'histoire et de la vie nationale.

La Bohême n'a malheureusement pas créé de style monumental qui lui soit particulier.

Le Musée national pourrait aussi bien s'élever à Munich ou à Dresde. C'est un édifice correct en style Renaissance, dégagé de tous côtés et qui fait d'autant plus d'effet qu'il s'élève sur un vaste perron qui domine la place Saint-Vacslav. On y arrive à droite et à gauche par deux plans inclinés. Au perron est accotée une fontaine décorée des statues de l'Elbe et de la Vltava. A la hauteur du premier étage règne sur la façade une colonnade corinthienne qui rappelle un peu les deux palais jumeaux de la place de la Concorde. Au centre un fronton décoré de bas-reliefs est surmonté d'un dôme central qui domine quatre dômes de moindre dimension dressés aux quatre angles de l'édifice. Le soubassement de la coupole est flanqué à ses quatre angles de statues allégoriques dues au regretté Schnirch qui symbolisent le Dévouement, l'Enthousiasme, l'Amour de la nature et l'Amour du passé.

Au-dessous du fronton, se lit l'inscription : *Museum regni Bohemiæ*. Ce latin a sa raison d'être. Le royaume a deux langues officielles : le tchèque et l'allemand. Pour éviter entre elles un conflit de priorité, l'architecte a eu recours à un idiome neutre. Qui sait ? plus tard, on emploiera peut-être l'espéranto. A l'ombre du fronton, sous la colonnade, trois bas-reliefs, œuvre d'Antoine Wagner, représentent trois épisodes de l'histoire de la civilisation en Bohême : Vacslav II (1278-1305) fonde le monastère de Zbraclav ; Charles IV fonde l'Université de Prague (1348) ; Rodolphe II réunit dans son palais les savants et les artistes. On me dispensera d'énumérer toutes les statues allégoriques qui décorent l'édifice. Le Musée royal n'a pas été aussi exclusif dans le choix de ses artistes que le Théâtre national où les œuvres des indigènes ont seules été admises. Parmi les statues des rois de Bohême qui décorent le vestibule du rez-de-chaussée, celles de Georges de Podiébrad et de la reine Elise ont été exécutées à Munich.

On a donné le nom de Panthéon à la grande salle du premier étage qui prend jour sur la place Saint-Vacslav. Elle est ornée de grands tableaux historiques qui représentent la Fondation de l'Université de

Prague (Brozik), Comenius (Komensky) enseignant à Amsterdam (Brozik), saint Méthode achevant à Velehrad, en Moravie, la traduction de l'Écri-



Madone provenant d'un monastère de Krumlov (Collections du Rudolphinum).

ture (Zenisek), Libussa envoyant des messagers au laboureur Premysl (Zenisek). Quatre statues représentent Komensky, le grand pédagogue,

Palacky, l'historien national, les comtes Sternberg et Henri Clam Martinitz, deux Mécènes auxquels la Bohême est en partie redevable de sa résurrection. On a tenu, comme vous voyez, à faire une large part à l'aristocratie nationale. Parmi les bustes, il en est un que je ne puis passer sous silence, c'est celui d'un Français, le géologue Barrande, qui avait accompagné Charles X dans son exil et qui passa toute sa vie en Bohême. Il étudia à fond la géologie du royaume et les collections réunies sous sa direction forment au Musée une galerie spéciale qu'on appelle le Barrandeum.



Skreta. La naissance de saint Jean-Baptiste (Galeries du Rudolphinum).

Je n'ai pas l'intention de passer ici en revue toutes les richesses du Musée : collections de manuscrits et de miniatures, de monnaies, de sceaux, d'archéologie préhistorique, d'ethnographie, de zoologie et de botanique. Ajoutez-y une bibliothèque qui, au point de vue des études slaves est peut-être la plus riche de l'Europe.

C'est dans les locaux du Musée national que siège l'Académie tchèque, dite l'Académie François-Joseph, fondée en 1891, grâce à la libéralité de l'architecte Hlavka qui en est le président.

Ce qui manque encore à Prague, c'est un musée entièrement consacré aux Beaux-Arts. Sur le quai du Prince-Rodolphe, non loin du pont Charles, se dresse un édifice appelé Rudolphinum en mémoire de ce



École de maître Théodorich. Tableau votif de l'archevêque Oczko de Vlasim (Collections du Rudolphinum).

prince qui périt en 1889 d'une façon si tragique et si mystérieuse. Exécuté sur les plans de MM. Schulz et Zitek, dans ce style Renaissance qui caractérise la plupart des monuments modernes de la Bohême, il offre un aspect élégant, mais un peu banal. Il se divise en deux parties; l'une consacrée à la musique, abrite ce Conservatoire qui donne chaque année tant d'élèves distingués; l'autre loge la collection de la Société des Amis des Arts et des expositions temporaires. La collection est assez riche en œuvres néerlandaises, allemandes, bohémiennes; malheureusement, elle n'est pas toujours ouverte au public : j'en ai fait encore récemment l'expérience (juin, juillet 1906). Le Rudolphinum n'est pas seulement un



Le Musée historique de la ville de Prague.

musée, il sert aussi à des expositions temporaires qui apportent quelque trouble à l'organisation générale. Ce qui mérite surtout l'attention, c'est le Hollareum, collection des gravures de Hollar, qui fut l'un des plus habiles graveurs du XVII[e] siècle. Son œuvre comprend près de 3.000 pièces. On montre encore à Prague la maison qu'il habitait dans la rue des Drapiers.

Sur la rive gauche de la Vltava, près de la promenade appelée Stromovka, la Galerie moderne du royaume de Bohême est provisoirement installée dans un local qui ne peut être ouvert qu'en été et où les tableaux n'ont pas encore reçu leur classement définitif. La collection doit comprendre des œuvres des artistes bohémiens, tchèques ou allemands. Ce sera pour la ville de Prague ce qu'est chez nous la Galerie du Luxembourg.

J'ai déjà signalé sur la rive gauche, les deux collections privées du palais Nostiz et du monastère de Strahov. Sur la rive droite, deux amateurs distingués possèdent également des collections dont ils permettent obligeamment l'accès aux amateurs, MM. Jahn et Novak. Je n'ai pu



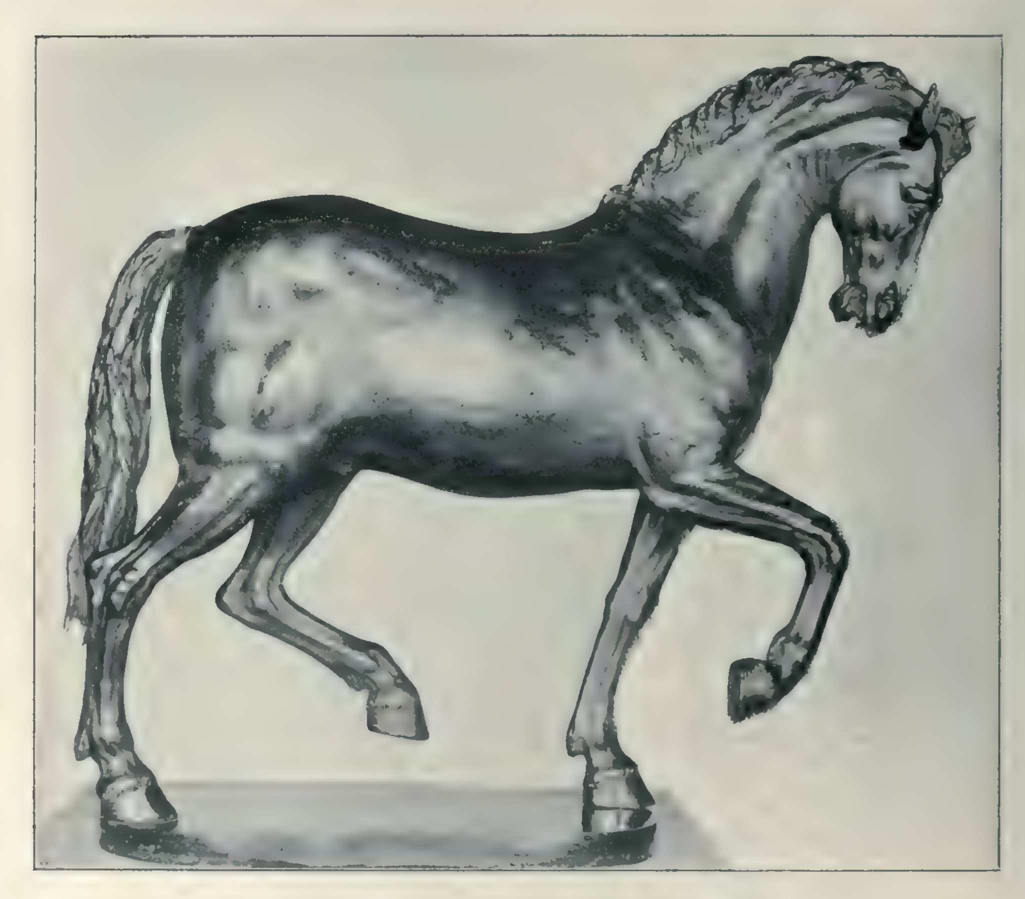
Une salle du Musée municipal.

visiter la collection de M. Jahn qui était absent lors de mon dernier séjour. Mais M. Novak m'a fait avec la meilleure grâce du monde les honneurs de la sienne. Elle a été rassemblée par un amateur d'un goût sûr et délicat. M. Novak n'a pas voulu que les touristes pussent seuls

profiter de ses trésors et il a publié en tchèque et en allemand un catalogue descriptif et illustré que je recommande aux curieux[1]. La collection est particulièrement riche en œuvres de l'école néerlandaise.

Parmi les œuvres françaises, je signale un beau portrait de Catherine Leszczynska, reine de Pologne, par Hyacinthe Rigaud.

Depuis quelques années, la ville de Prague s'est créé un musée



Adrien de Vries. Cheval de bronze (Musée industriel).

historique municipal, analogue à notre musée Carnavalet. Les peintures qui le décorent reproduisent des vues de l'ancienne Prague à l'époque où elle avait réellement ses cent tours et même peut-être plus, où elle était ceinte de sa couronne murale et où certains de ses faubourgs conservaient encore leur aspect rustique.

1. Galerie Jos. Novak in Prag, beschreibendes Verzeichniss (Prague, 1899).

Au-dessus sous un panorama de Sacchetti qui représente la Prague de l'année 1820, un patriote a tracé les lignes suivantes :

« Belle Prague, riche de gloire et de misère, grande dans la lutte, plus grande par ta fierté dans la servitude, l'histoire met déjà sur ton front la couronne d'une paix victorieuse. »



Monument de François II.

Parmi les artistes qui ont *illustré* — au sens technique du mot — le musée, nous citerons notamment Jansa et H. Liebscher, tous deux si habiles à reproduire et à poétiser le décor de la noble cité.

Dans une suite de 17 salles, le Musée réunit tous les documents, monnaies, médailles, parchemins, œuvres d'art, armures, meubles, reproductions peintes ou gravées d'anciens monuments qui peuvent donner au visiteur une idée des splendeurs ou des misères de la capitale. Une chambre spéciale analogue au *Marterkammer* de Nuremberg, la chambre de torture, rappelle que la Bohême n'a pas échappé aux abominations qui ont déshonoré l'Europe au temps jadis.

La Salle des armures évoque, grâce à Dieu, de plus nobles souvenirs.

Souhaitons que la libéralité des patriotes enrichisse de plus en plus ce précieux musée et qu'il ait les ressources nécessaires pour recueillir les

débris de l'ancienne Prague au lieu de les laisser se fourvoyer dans les bouges des brocanteurs.

Prague possède deux musées industriels. L'un qui est organisé par la Chambre de Commerce, s'élève non loin du Rudolphinum. Il renferme une collection bien disposée et bien éclairée de spécimens d'art industriel en Bohême et à l'étranger.

L'autre musée industriel est dû à l'initiative privée. Il porte le nom du patriote qui l'a fondé, Vojta Naprstek. C'était un de ces hommes comme la Bohême en a vu beaucoup au XIX[e] siècle, un homme d'action qui avait souffert, qui s'était développé par ses propres épreuves et qui, après avoir réalisé une fortune considérable, l'avait mise tout entière au service de sa patrie.

Vojta Naprstek était né à Prague en 1824; il y mourut en 1894. J'ai eu à maintes reprises l'occasion de fréquenter la maison hospitalière où il réunissait l'élite intellectuelle de ses compatriotes. Compromis dans la Révolution — si bénigne — de 1848, il avait dû émigrer en Amérique; il en revint *a self-made man*, comme disent les Yankees, fils de ses œuvres, comme nous dirions. Il avait été tour à tour ouvrier, libraire, agent d'affaires, et par sa puissante activité il avait réussi à donner une sorte d'organisation nationale aux Tchèques dispersés dans les divers États de la grande République.

Rentré à Prague en 1858, Naprstek s'efforça d'enseigner à ses compatriotes ce qu'il avait appris aux États-Unis. Il réussit admirablement dans ce rôle d'éducateur, fut l'un des premiers apôtres du féminisme en Bohême créa un club de dames et employa une partie de ses ressources à organiser le musée qui porte aujourd'hui son nom. Il comprend une collection de produits industriels, d'objets ethnographiques et la riche bibliothèque du défunt qui compte plus de 50.000 numéros. Une urne déposée dans le musée renferme les cendres du fondateur qui, suivant son dernier désir, fut incinéré à Gotha.

La vie de Naprstek reste pour ses compatriotes une précieuse leçon d'énergie et de dévouement.

A l'époque où j'ai visité Prague pour la première fois (en 1864), elle ne comptait qu'un seul musée, celui de la rue du Fossé, qui est devenu le Musée national. Je signalais tout à l'heure la transformation d'un hôtel comme le symbole des progrès économiques. La multiplication des galeries publiques où se fait l'éducation des masses constitue également un symptôme de progrès moral et intellectuel sur lequel je crois inutile d'insister.



Le Théâtre national tchèque.

CHAPITRE XI

LE THÉATRE NATIONAL TCHÈQUE. — LA MUSIQUE A PRAGUE

L'un des édifices modernes dont Prague — la Prague slave — a le droit d'être la plus fière c'est le Théâtre national Tchèque (Narodni Divadlo).

Cet édifice raconte à lui seul les longues luttes, l'infatigable persévérance, le triomphe définitif de la nation dont il symbolise l'art et la littérature.

Chez nous, — quoiqu'en disent les esthéticiens et les moralistes, — nous n'allons au théâtre que pour nous divertir. Nous nous inquiétons fort peu de savoir si nous en reviendrons améliorés. Mais chez les peuples dont la langue a été longtemps persécutée, dont la vie nationale a été suspendue et se sent encore menacée, le temple classique de Thalie et de Melpomène prend toute l'importance d'un monument national et d'un triomphe pacifique. Supposons que demain à Strasbourg ou à Mulhouse

les Alsaciens qui aiment notre langue réussissent à créer un théâtre français permanent, cet événement qui passerait inaperçu à Limoges ou à Bordeaux serait considéré comme une victoire morale par tous ceux qui regrettent la patrie perdue.

Le Tchèque ne va pas seulement au théâtre national pour passer une heure ou deux, pour rire au vaudeville, ou pleurer au drame. Il y va pour s'exalter d'enthousiasme aux sons harmonieux de la langue nationale, aux souvenirs poignants ou glorieux de l'histoire.

J'assistais dernièrement à la représentation d'un opéra dont le sujet résumé en deux mots est celui-ci.

Une tribu slave des frontières de l'Ouest est en possession de franchises traditionnelles ; un lieutenant impérial la dépouille de ses privilèges, fait exécuter les mécontents ; mais il est frappé à son tour par la main de Dieu et meurt d'apoplexie. Nos abonnés de l'opéra feraient mauvaise mine à un pareil livret, même fût-il mis à la scène par un musicien de génie. A Prague toute la salle voit dans la tribu persécutée le symbole même de la patrie et le sujet suffit à lui seul à retenir l'attention des patriotes, à commander leurs sympathies.

Pendant longtemps la ville de Prague n'a eu qu'un seul théâtre, le théâtre Allemand ou théâtre des États, construit en 1783 par un comte Nostiz, acheté en 1798 par les États, c'est-à-dire par la Diète du royaume et devenu le théâtre officiel du royaume. C'est ce théâtre qui eut l'honneur de donner en 1787 la première représentation de *Don Juan* de Mozart.

Lorsque la littérature tchèque renaissante commença à se créer un public, un répertoire et des acteurs, il dut emprunter à certains jours la salle du théâtre des États qui jusque-là avait été purement allemand. Il n'y avait point à compter sur le concours officiel du gouvernement de Vienne pour créer un théâtre slave et cependant ce théâtre devenait indispensable. Il représentait l'émancipation définitive de la langue et de la littérature nationales.

En 1850, un comité se constitua sous la présidence de l'historien Palacky et commença à recueillir des souscriptions. En 1861 la Diète décida l'érection d'un théâtre provisoire qui fut ouvert à l'extrémité de la rue Ferdinand en face du pont suspendu, depuis rebâti et appelé pont de l'Empereur François.

Tout était à créer : « Pour le théâtre, disait un poète satirique, Havliczek, nous n'avons ni salle, ni poètes, ni auteurs, ni même de public. On émet des actions pour ériger un temple à la Thalie tchèque. Si vous en

vendez beaucoup et si vous fabriquez bien vite des briques, il faudra encore que l'actionnaire soit poète, public, et acteur. »

Ce programme si compliqué s'est réalisé en bien moins de temps que le poète satirique n'aurait pu se l'imaginer.

Le 11 novembre 1862, le théâtre provisoire s'ouvrit. Les représentations avaient lieu d'abord trois fois par semaine. A dater de 1863, elles eurent lieu tous les jours. J'ai à diverses reprises fréquenté ce théâtre qui jouait à la fois l'opéra, le drame et la comédie. Il était en somme très suffisamment confortable, et au point de vue artistique il m'a laissé les meilleurs souvenirs.

En 1868, grâce aux souscriptions réunies, on put procéder à la pose de la première pierre du Théâtre national. Ce fut une grande fête, non seulement à Prague, mais dans toute la Bohême slave. Certaines communes, certaines corporations n'envoyaient pas seulement leur obole, mais leur pierre au sens littéral du mot. Ces pierres arrivaient en grande pompe sur des charriots décorés de feuillages, traînés par des bœufs enguirlandés. Des cortèges pittoresques s'organisaient et ils donnèrent plus d'une fois lieu à des manifestations politiques qui eurent pour résultat des poursuites judiciaires.

Le devis primitif du théâtre avait été évalué à 500.000 florins, soit un peu plus d'un million. On s'aperçut bientôt que ce chiffre serait facilement dépassé. La Caisse d'épargne du royaume consentit au comité un prêt de 200.000 florins et la Diète alloua un subvention de 300.000. Une loterie produisit 300.000 florins. Des souscriptions nouvelles recueillies en Bohême et en Moravie, partout où il existe des colonies tchèques, même en Amérique, rapportèrent encore 200.000 florins.

L'œuvre une fois mise en train marcha vivement : toute la décoration du théâtre entreprise sur les plans de Zitek fut uniquement confiée à des artistes nationaux. La date de l'ouverture du théâtre était déjà fixée à l'automne de l'année 1881. Par malheur des plombiers qui travaillaient sur le toit laissèrent tomber des charbons ardents dans l'intérieur du théâtre (12 août 1881), un incendie formidable éclata. Il ne resta d'intact que les murailles, le vestibule, les foyers, la loge royale et la cage de l'escalier. Cet incendie fut pour toute la Bohême slave une véritable catastrophe. Mais les patriotes ne perdirent pas courage ; ils se remirent vaillamment à l'œuvre. Au bout de quelques semaines un nouveau million de florins fut réuni. Le plan primitif de l'œuvre fut légèrement modifié ; le théâtre fut agrandi et le 18 novembre 1883 il était solennellement inauguré. Au début on avait, comme je l'ai dit tout à l'heure, tablé sur un

devis primitif de 500.000 florins. On était arrivé à en dépenser 3.235.000, c'est-à-dire pas loin de 7 millions de francs. Commencé par Zitek, le théâtre avait été achevé par M. Schulz aidé de MM. Kusy et Pokorny. L'enthousiasme fut tel que des trains spéciaux s'organisèrent dans toute la Bohême et même la Moravie pour permettre aux provinciaux d'admirer l'œuvre à laquelle le pays entier avait contribué.

Le théâtre se dresse à l'endroit même où était le théâtre provisoire, à l'extrémité de la rue Ferdinand, sur le quai de la Vltava en face de la colline sur laquelle s'étage le jardin Kinsky et des îles verdoyantes autour desquelles semblent s'attarder les eaux brunes de la Vltava. Il est construit dans le style de la Renaissance classique. Il est précédé d'un portique sur lequel se dresse une loggia dont les arcades s'encadrent de pilastres corinthiens. La balustrade qui surmonte la loggia supporte les statues d'Apollon et des neuf Muses, œuvre de Schnirch. Non loin de ces divinités classiques à droite et à gauche de la loggia se dressent les statues de Lumir et de Zaboj — deux Slaves légendaires imaginés par un texte apocryphe mais tellement populaires que l'artiste a tenu à les opposer aux divinités du paganisme classique. Le rôle de l'artiste c'est d'exploiter la légende, quelles que soient ses origines ; ce n'est point à lui d'en discuter l'authenticité.

La décoration intérieure du monument est consacrée tout entière à la glorification du pays tchèque et de son histoire. Et ce sont les artistes nationaux les plus illustres qui se sont disputé l'honneur d'embellir les voûtes et les murailles. Il suffit parmi les peintres de rappeler les noms de Charles Liebscher, de Zenisek, de Hinays, de Marak, de Brozik, parmi les sculpteurs ceux de Schnirch, de Wagner, de Myslbek.

Une partie du théâtre particulièrement intéressante au point de vue artistique c'est la loge royale avec ses dépendances : Hinays, Marak, Brozik l'ont décorée de peintures qui célèbrent les souvenirs historiques du royaume et des diverses dynasties qui se sont succédées sur le trône de Bohême.

Le foyer est orné des bustes des auteurs, des artistes dramatiques et des personnages politiques qui ont le plus contribué à la gloire et à la prospérité du Théâtre national.

Le budget annuel de la maison est de plus d'un million ; le théâtre met ses habitués au courant des grandes œuvres littéraires ou musicales de l'étranger, notamment de la France. Il leur offre également des œuvres originales parmi lesquelles les productions musicales sont naturellement pour nous les plus intéressantes. Nous allons parler tout à l'heure de la



Théâtre établi au château royal sous Rodolphe II.

musique bohémienne et des maîtres qui s'y sont le plus distingués.

Les Allemands n'ont pas voulu rester en arrière de leurs compatriotes tchèques. Ils avaient déjà à leur disposition le théâtre des États qui fut jadis commun aux deux nations. Sur l'emplacement des anciens bastions, non loin du Musée national, ils ont construit un théâtre qui fait vraiment bonne figure. Il est l'œuvre de M. Hellner et Fellner; comme le théâtre national tchèque, il joue la comédie et l'opéra et il offre l'hospitalité à des artistes renommés de l'Autriche et de l'Allemagne. Il a sur le théâtre tchèque l'avantage de s'élever à côté d'un vaste jardin restaurant. Dans ces pays où les représentations finissent avant dix heures la joie du souper en plein air est en été l'épilogue obligatoire d'une soirée consacrée à l'art dramatique.

L'étranger de passage à Prague est naturellement plus familier avec l'allemand qu'avec le tchèque et s'il a une soirée de libre il sera tenté de la consacrer au théâtre allemand. Mais la musique et la danse sont des langues internationales et les soirs d'opéra je ne saurais trop engager les amateurs à se diriger du côté du théâtre national. De son côté le théâtre tchèque ferait bien d'adresser quelques avances aux étrangers en rédigeant à leur intention des affiches en *français*, en publiant en *français* de brefs sommaires des opéras nationaux auxquels un étranger peut et doit s'intéresser.

Quelques mots sur l'histoire de la musique en Bohême ne seront pas ici hors de propos.

« Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, a dit un poète tchèque, le Slave l'est parmi les nations. » Un proverbe national ajoute que tout Bohémien naît avec un violon dans la main. Il est bien difficile en Autriche, dans la Péninsule balkanique, en Pologne, en Russie, de rencontrer un orchestre civil ou militaire où ne figure quelque exécutant originaire de la Bohême. Au temps jadis, lorsque nous avions à Paris un théâtre italien le chef d'orchestre fut pendant plusieurs années un Tchèque nommé Skoczdopole. Ce nom semblait fort rébarbatif aux artistes et aux abonnés qui l'appelaient Sébastopol.

Le touriste qui traverse seulement un pays en s'arrêtant dans les hôtels des grandes villes n'a guère l'occasion de pénétrer dans les milieux populaires, de vivre de la vie rurale. Il ne saurait soupçonner le trésor de mélodie et de poésie que renferment les chansons et les danses populaires du paysan bohémien. J'en ai donné il y a tantôt quarante ans un recueil (*Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême* Paris 1866) à propos duquel Paul de Saint-Victor écrivit l'un de ses feuilletons les plus lyriques.

« N'est-ce pas, disait-il, d'une roulade de rossignol éclatant au sein d'une tiède nuit d'été que semblent traduits ces vers enchanteurs : Ah ! étoile, pâle étoile ! — si tu connaissais l'amour — si tu avais un cœur — ma douce étoile — tu pleurerais des étincelles. » La strophe elle-même semble une fusée solitaire lancée vers le ciel et retombant en larmes d'argent sur le pâle visage d'un amant en pleurs. »

Voilà ce qu'écrivait Paul de Saint-Victor il y a bien longtemps ; mais il ne soupçonnait pas que dans ces chansons populaires tchèques la mélodie est souvent supérieure à la poésie.

Je n'ai pas l'intention de remonter aux origines, de raconter le développement de la musique sacrée au moyen âge dans la Bohême catholique. Mais ce que je dois signaler c'est l'élan que la période hussite imprima à la mélodie religieuse.

Les réformateurs demandaient que l'évangile fût prêché dans la langue nationale ; ils voulaient aussi que les louanges du Seigneur fussent chantées dans cet idiome. La période hussite nous a légué des cantiques d'une austère majesté et un chant de guerre : « Vous qui êtes les soldats de Dieu et de sa loi » dont le rythme héroïque menait au combat les aventureux compagnons de Zizka. La littérature tchèque de la fin du moyen âge et de la Renaissance est particulièrement riche en recueils de cantiques et c'est sur ces recueils que se sont modelés les hymnes des premiers poètes de la Réforme en Pologne. Le grand pédagogue tchèque du XVIIe siècle, Komensky (Comenius) a publié notamment un *Kancional* tchèque qui parut en 1659 à Amsterdam.

Rodolphe II qui, comme nous l'avons dit plus haut, aimait les arts, organisa dans son palais une chapelle composée surtout d'artistes italiens et néerlandais, qui passa ensuite à Vienne et n'exerça point d'influence directe sur la musique en Bohême.

Lorsque vers le commencement du XVIIIe siècle la Bohême se releva de ses ruines, les familles seigneuriales établirent dans leurs palais ou dans leurs châteaux des orchestres dont les exécutants étaient le plus souvent des artistes italiens. Vers la même époque un Bohémien qui avait étudié en Italie ouvrit à Prague une école de musique qui fit de bons élèves. Les œuvres musicales de cette époque ont surtout un caractère religieux.

Certains compositeurs, par exemple Kozeluh (1738-1814), écrivent des opéras sur des textes italiens ou allemands. Vers la fin du XVIIIe siècle les virtuoses du clavecin ou du piano commencent à se multiplier ; François-Xavier Dussek (1731-1799) est honoré de l'amitié de Mozart qui en

1787 vient vivre aux environs de Prague et écrit dans la villa nommée Bertranka, qui existe encore, une partie de son *Don Juan*.

Le royaume n'est désormais ni assez grand, ni assez riche pour nourrir les artistes qu'il produit à foison. Allemands ou Tchèques, il les exporte par toute l'Europe. Zelenka (1679-1745) devient maître de chapelle à Dresde. Il écrit dans cette ville des motets, des messes, des oratorios dont les manuscrits sont encore conservés à la bibliothèque royale. François Tuma (1704-1774), compositeur de la cour de l'impératrice douairière Elisabeth à Vienne, a laissé un grand nombre de morceaux de musique religieuse. Joseph Mysliveczek né à Prague en 1737, mort à Rome en 1781 a fait presque toute sa carrière en Italie où on l'avait appelé *il Boemo* et aussi *il Venatorini*, mot qui est la traduction du tchèque Mysliveczek (le chasseur). Il a écrit plus de trente opéras joués sur la plupart des scènes italiennes. Benda (1722-1793), maître de chapelle à Gotha, a composé des morceaux de concert, des mélodies — sur des paroles allemandes — des opéras, une Ariane, une Médée. Quelques-uns de ces compositeurs aujourd'hui bien oubliés ont été d'une terrible fécondité. Ainsi Vacslav Pichel (1741-1804) qui fit toute sa carrière en Italie et à Vienne avait composé 7 opéras, plus de 100 symphonies, 138 quartetti, au total plus de 800 morceaux. Jean Stefani (1746-1829) donna aux Polonais dans son opéra *Cracoviens et Montagnards* le premier type d'une œuvre nationale.

Parmi les Bohémiens qui naguère se sont illustrés en France mentionnons seulement les noms de Dusik (1761-1812) qui fut maître de chapelle du prince de Talleyrand et de Reicha (1770-1834), dont on voit encore le tombeau au Père-Lachaise. Il fut professeur à notre Conservatoire où il succéda à Méhul dans la chaire de contrepoint. Ses publications sont encore estimées aujourd'hui.

Grâce à la fondation du théâtre Nostiz (1783), Prague a la bonne fortune d'attirer l'attention de Mozart. En 1786, il y fait jouer le *Mariage de Figaro* et le 29 octobre 1787 il y donne la première représentation de *Don Juan*.

On sait quel rôle joue à ce moment dans l'histoire de la musique la ville impériale de Vienne qui attire tour à tour à elle les Gluck, les Haydn, les Mozart, les Beethoven. De ces grands maîtres c'est Mozart qui exerce la plus profonde influence sur l'école de Prague. Cette influence se retrouve particulièrement dans les œuvres de Tomaschek (1774-1850) qui a surtout écrit pour le piano.

Dans la première moitié du XIXe siècle la renaissance politique de la

nationalité tchèque a son écho dans les œuvres musicales. A un peuple si ardent, si patriote il faut des hymnes nationaux. La Bohême emprunte à la Pologne l'hymne célèbre de Dombrowsky : « Non la Pologne n'est pas morte. » sur lequel le pasteur Tomasik écrit des paroles enflammées. Sur un texte de Tyl François Skroup improvise le chant célèbre : *Où est ma patrie?* (1834), qui depuis trois quarts de siècle a été adopté par la Bohême et par la Moravie.



Le Théâtre allemand.

On s'essaye à écrire des opéras sur des textes tchèques, sur des sujets nationaux.

En 1803, une Société des artistes musiciens avait été créée à Prague ; en 1811 est ouvert le Conservatoire dont le premier directeur est un théoricien allemand, Frédéric Denis Weber. On sait avec quel succès les élèves de cet établissement se sont depuis fait applaudir dans les deux mondes. L'année 1827 voit se former une Société pour le développement de la musique religieuse.

En 1850, Joseph Prokesch ouvre à Prague une école privée de piano

qui compte parmi ses élèves deux des futurs compositeurs du théâtre national, Smetana et Bendl.

La Bohême étant un pays de musiciens est aussi un pays de danses pittoresques. Elle a introduit dans nos salons une danse qui a longtemps été populaire, je veux parler de la *polka* dans laquelle on a voulu à tort voir une danse polonaise.

La polka fut imaginée en 1830 par une paysanne du bourg de Kostelec dont on sait le nom et qui est morte dans les dernières années du siècle dernier. Le premier musicien qui écrivit une polka fut Joseph Neruda (mort en 1875). On appela cette danse polka (demi) parce qu'elle se danse à deux temps sur une demi-mesure. Elle pénétra à Prague en 1836 et partit de là pour faire le tour du monde. Une autre danse bohémienne a été pendant quelque temps à la mode dans nos salons, c'est le rajdovak dout nos pères avaient fait la redowa.

Revenons à la musique proprement dite. L'intérêt que les patriotes portaient à l'ethnographie nationale devait attirer l'attention sur les chansons et les mélodies populaires. Charles Jaromir Erben publia une précieuse collection dont les mélodies furent harmonisées par Jean-Pierre-Martinovsky (1868-1873). Ce recueil est resté classique.

Parmi les virtuoses les plus renommés qui se firent entendre à l'étranger pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle on peut citer Dreyschok, Joseph Slavik qui fut considéré comme le plus redoutable rival de Paganini, et Ferdinand Laub.

L'opéra tchèque, tenté dès 1286 par Skroup, ne pouvait acquérir droit de cité que le jour où la ville de Prague déjà en possession d'un théâtre provisoire put espérer un théâtre définitif.

Le véritable fondateur de la musique dramatique en Bohême, c'est Frédéric Smetana, né en 1824, à Litomysl, mort à Prague en 1883. Après avoir étudié et enseigné à Prague, il résida à Weimar, où il fut honoré de l'amitié de Liszt, à Gotheborg, en Suède, où il fut maître de chapelle et où il compta parmi ses élèves une jeune fille qui devait être Christine Nilsson.

Lorsque l'ouverture du théâtre National eut assuré aux artistes tchèques l'emploi de leurs talents, Smetana revint à Prague. En 1866, il fut nommé chef d'orchestre. Il fit jouer presque simultanément un grand opéra, *Les Brandebourgeois en Bohême* et un opéra-comique, *La fiancée vendue*, qui depuis quarante ans est resté au répertoire. C'est une œuvre exquise de grâce, de gaieté et de mélancolie, où le spectateur national se plaît à retrouver le charme de ses mélodies, le pittoresque de ses danses et de

ses costumes; on l'a joué à Vienne et en Russie. Il me paraît infiniment regrettable qu'on n'ait pas songé à la produire sur une scène française. M[me] de Metternich s'y était intéressée et l'avait vivement recommandée à nos *dilettanti*. On doit encore à Smetana : *Dalibor*, *Libussa*, *le Baiser*, des poèmes symphoniques réunis en un cycle, *La Patrie*, qui ont été exécutés dans nos concerts parisiens. La vieillesse du maestro fut triste : en 1874, il devint sourd — comme naguère Beethoven; — en 1877, il perdit la raison. Il fut un véritable créateur; s'il avait eu la bonne fortune d'appartenir à un pays comme l'Allemagne ou l'Italie, quelques-unes de ses œuvres seraient populaires dans toute l'Europe. En France, nous ne lui avons pas encore rendu toute la justice à laquelle il a droit.

A côté de lui, mais un peu au-dessous, se placent Charles Bendl (1838-1897) et Zdenek Fibich (1850-1902).

L'œuvre capitale de Bendl est un opéra : *Leïla*. Parmi ses morceaux d'orchestre, on estime surtout *Svanda le joueur de cornemuse*, *les Chansons tsiganes, la Fête de Noël, la Tarentelle*.

Fibich a écrit un grand nombre de morceaux symphoniques, des ouvertures parmi lesquelles il faut avant tout signaler celle qu'il a composée pour une comédie historique du poète national Vrchlicky, *Une nuit à Karlstein*, des mélodrames, *La vengeance des Fleurs*, *L'Éternité*, *Hippodamie*, *L'Expiation de Tantale*. Son œuvre n'a guère pénétré en France.

De tous les musiciens tchèques, celui dont le nom est le plus connu chez nous, c'est Antonin Dvorak, dont la carrière a été malheureusement beaucoup trop courte. Il était né en 1841 et il est mort en 1902. Il fit d'abord partie de l'orchestre du théâtre de Prague et tint l'orgue d'une paroisse. Ses premières compositions furent remarquées par Brahms qui le recommanda à l'éditeur Simrock, de Berlin. Ses *Échos de Moravie*, ses *Danses Slaves* établirent sa réputation qui gagna l'Angleterre et parvint même jusqu'en Amérique. En 1892, Dvorak fut nommé directeur du Conservatoire de New-York. Il a donné au théâtre tchèque des opéras-comiques et un grand opéra, *Dmitri*, qui est considéré comme son chef-d'œuvre. Parmi ses compositions symphoniques, mentionnons encore : *Les Rhapsodies slaves*, *L'Ouverture hussite*, *Le Scherzo capriccioso*, *La Marche triomphale*. Quelques-unes de ses œuvres ont été exécutées à Paris. Sa mort prématurée a été une grande perte pour l'art musical. La ville de Prague lui a fait des funérailles triomphales.

« Les Tchèques, écrivait il y a quelques années le fameux critique viennois Hanslik, peuvent être fiers de posséder dans le triumvirat Sme-

tana, Dvorak et Fibich, trois compositeurs qui, formés par les modèles classiques, ont su exprimer le caractère national et conserver leur originalité, en rendant leur art accessible au public. »

Au-dessous de ces maîtres de premier ordre qui assurent à l'école de Prague une place honorable parmi les écoles européennes on peut encore citer les noms de Blodek, l'auteur d'un délicieux opéra-comique, *Le puits*, de Hrimaly, de Roskosny, de Kovarovic, qui est actuellement chef d'orchestre de l'Opéra, et en Russie, d'Edouard Napravnik qui est devenu chef d'orchestre de l'Opéra de Saint-Pétersbourg, auquel on doit de grands opéras sur des sujets russes : *les Novgorodiens*, *Herold*, *Doubravsky*, des morceaux d'orchestre et de musique de chambre qui ont rendu son nom populaire à Pétersbourg et dont quelques-uns sont arrivés jusqu'à nous. Établi en Russie depuis quarante ans, M. Napravnik s'est assimilé le style musical russe et son œuvre appartient autant à l'école russe qu'à l'école bohémienne.

Je ne terminerai point ce chapitre sans rappeler que le Conservatoire de Prague est toujours une merveilleuse pépinière d'exécutants. Le violoniste Ondricek en était sorti et s'est ensuite perfectionné à Paris ; un autre violoniste, Kubelik, âgé de vingt-sept ans à peine a déjà fait les délices des deux mondes.



Chapelle Saint-Martin au Vysehrad.



La colline du Vyschrad.

CHAPITRE XII

LA VIEILLE-VILLE. LE VYSEHRAD

La Vieille-Ville, dont je parle ici, est ce quartier de Prague qui a pour centre l'Hôtel de Ville et qui forme une sorte de losange compris entre la Vltava d'une part et, de l'autre, une ligne brisée qui, par la rue Ferdinand, la rue du Fossé et la rue Élisabeth, va du pont Palacky au pont François-Joseph, comme chez nous, à Paris, le boulevard Saint-Germain va du pont Saint-Germain au pont de la Concorde.

Entre ces grandes rues et la rivière se déploie un véritable labyrinthe de rues et de ruelles, qui se croisent sous tous les angles et qui se rejoignent par des passages mystérieux à travers les cours des maisons. L'indigène s'engage sans sourciller dans ces labyrinthes; mais l'étranger a toutes les chances possibles de ne pas s'y retrouver. Dans ce quartier, grouille une vie intense, surtout les jours de marché; Prague n'a encore qu'une halle couverte et je suis tenté de l'en féliciter. J'aime ces étalages flamboyants de fruits, de légumes et de fleurs.

La promenade classique du Pragois en veine de flânerie, celle qui

correspond à notre tournée des boulevards, c'est le trajet qui, par la rue Ferdinand et la rue du Fossé, va du Théâtre national à la Tour poudrière. C'est le Corso. C'est là que le beau monde défile entre quatre et six heures, c'est là que l'observateur qui se pique d'anthropologie peut s'appliquer à observer ou à déchiffrer les types, slaves, allemands, israélites, qui se confondent sous l'uniformité des modes actuelles ; c'est là que s'étalent les somptueuses devantures des magasins renommés.



Le palais Piccolomini (aujourd'hui Sylva Tarouca) sur le Fossé.

Dans la rue du Fossé, se trouvait naguère le Musée national ; la maison qu'il occupait a été détruite et remplacée par la Banque foncière du Royaume. C'est, parmi les œuvres de l'architecture moderne, celle dont les Pragois sont les plus fiers. Elle est construite dans ce style de la Renaissance dénommé en Bohême style Vladislav, qui rappelle une époque d'épanouissement artistique. Sur les murailles, se développent des fresques de Nicolas Ales et de Schvabinsky ; les lampadaires sont de Schnirch. Mais ce qui mérite surtout l'attention, c'est la belle tour, dite Tour poudrière, qui s'élève à l'extrémité de la rue du Fossé. C'est

le dernier débris d'un palais royal qui s'élevait dans le quartier au temps jadis. Elle fut bâtie en 1475, par le roi Vladislav Jagellon; l'architecte fut Mathias Rejsek. C'était un homme de grand talent, qui a aussi attaché son nom à l'église de Sainte-Barbe à Kutna hora (en allemand, Kuttenberg).

Il prit évidemment comme modèle la Tour du Pont, dans la Vieille-Ville, et se plut à décorer son œuvre avec une inépuisable fantaisie : il prodigua les statues, les consoles, les encadrements aux fenêtres. La tour ne fut jamais achevée; elle faillit être démolie sous le règne de Joseph II, qui ne se souciait pas mal du gothique, même flamboyant. Elle a été définitivement restaurée vers 1886, par l'architecte de Saint-Vit, Joseph Mocker : quelques-uns des artistes les plus distingués de l'époque ont contribué à cette restauration. Malheureusement, ce beau portique, au lieu de déboucher sur un pont aux vastes perspectives, donne accès à une rue bruyante mais peu pittoresque.



La Tour poudriere.

Des consoles supportent les statues des rois les plus populaires de la Bohême (Premysl Otokar II, Charles IV, Georges de Podiebrad, Vladislav II) et des statues allégoriques. A droite et à gauche des statues historiques, sont sculptées les armes des provinces. A l'étage supérieur, se dressent les statues du Christ, de la Vierge et des saints nationaux.

Le toit élancé qui domine la tour est flanqué de clochetons délicats. L'intérieur renferme de belles salles gothiques qui méritent, dit-on, d'être visitées.

Près de la tour poudrière la municipalité fait actuellement construire un bel hôtel qui renfermera une salle de spectacle et de somptueux salons de réception et de lecture. Entre cette maison et l'Hôtel de la chambre de commerce vient d'être percée une large rue qui s'appellera rue de Paris pour perpétuer le souvenir des relations affectueuses qui se sont établies entre la capitale de la Bohême et celle de notre pays.

Nous avons déjà parlé de la colline de Vysehrad (le mot veut dire



L'ancienne église du Vysehrad.

haut château) et du rôle qu'elle joua dans l'histoire primitive de la cité. Au Vysehrad se rattachent quelques-unes des plus poétiques légendes de la Bohême. Toutes ne sont pas authentiques, mais elles font à la colline une auréole de poésie. Au début, elle joue un rôle plus considérable que sa rivale, la colline de Hradczany; mais elle a eu de moins glorieuses destinées.

Au XIIe siècle, elle supportait un palais qui, au dire d'un chroniqueur, pouvait contenir jusqu'à 3.000 personnes, et deux églises, l'une dédiée à saint Clément, l'autre aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Charles IV, qui se rendait compte de l'importance de la position, fortifia

le Vysehrad et mit à sa tête un burgrave. Pour sanctionner et accroître le prestige de l'antique citadelle, il décida que les cérémonies du couronnement devraient toujours commencer dans son enceinte.

Le Vysehrad eut beaucoup à souffrir de la guerre de Trente ans. Au début du XIXe siècle, il fut transformé en citadelle à la Vauban; ses fortifications vont prochainement disparaître. De ses anciennes constructions, il n'a gardé qu'un pan de mur qui aurait appartenu au palais disparu et que le peuple appelle à tort le bain de Libussa, et une petite cha-



La porte des Français au Vysehrad.

pelle circulaire de l'époque romane dédiée à saint Martin. C'est l'une des trois chapelles romanes dont j'ai parlé au début de ce volume. Ce vénérable petit édicule m'a semblé un peu négligé; j'aimerais à le voir entouré d'une enceinte spéciale, pourvu d'une inscription qui le recommanderait au respect des patriotes et à l'attention des touristes.

L'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul fut de bonne heure une église collégiale richement dotée; jusqu'à l'année 1763, elle eut le privilège de ne pas dépendre de l'archevêché de Prague et d'être directement soumise au Souverain Pontife; elle possède des œuvres artistiques d'un haut intérêt; une madone sur fond métallique, que Charles IV avait reçu

en don du Saint-Père et qui est, comme tant d'autres, attribuée à saint Lucas, deux Rubens, un tableau d'autel de Lucas Cranach, etc. L'église a été entièrement reconstruite à la fin du siècle dernier dans le style gothique. L'auteur de cette belle restauration est l'architecte Mocker, le Viollet-le-Duc de la Bohême, qui repose dans le cimetière voisin, aux pieds de la collégiale. Ses deux flèches font à travers l'espace pendant à celles de Saint-Vit. De pieuses fondations, notamment celle d'un prêtre, fort lettré, le chanoine Stulc, ont fourni les fonds nécessaires. La nouvelle église a reçu à l'intérieur une décoration picturale un peu trop flamboyante dans sa nouveauté, mais dont les tons crus s'estomperont sans doute avec le temps.

Le Vysehrad constituait jadis, au point de vue administratif, une des communes indépendantes de l'agglomération pragoise. Il possède un cimetière qui est, depuis plus d'un demi-siècle, affecté à la sépulture des gens de lettres, des artistes, des publicistes ou des patriotes qui ont rendu des services éminents à la nation tchèque. Un patriote, M. Fischer, a fait élever, en 1890, un monument dédié à leur gloire. C'est, sur une terrasse à laquelle on accède par un large escalier, un mausolée surmonté d'un sarcophage sur lequel une Renommée est assise les ailes déployées. Là, reposent déjà le poète Zeyer, l'historien Tomek. Autour d'eux, sous des tombes plus ou moins humbles, plus ou moins somptueuses, dorment côte à côte la plupart de ceux dont le nom retentissait naguère dans la bouche des hommes.

Sur le sommeil de ces patriotes, veille de loin le saint Vacslav qui était naguère au milieu de la place qui porte son nom et qui a été transporté au Vysehrad.

Dans quelque temps, les fortifications de la colline légendaire auront probablement disparu. L'une des portes de la forteresse actuelle s'appelle porte des Français. Des maisons s'étageront aux flancs de la colline dont un funiculaire fera peut-être l'ascension. Mais elle gardera toujours ses poétiques souvenirs, ses légendes, et les échos du rocher qui descend à pic sur les bords de la Vltava se plairont à répéter le nom de la sage Libussa.



Église Saint-Nicolas dans la Vieille Ville.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Leger et Joseph Fricz. — *La Bohême historique, pittoresque et littéraire* (Paris, 1867).

Louis Leger. — *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, Paris.

— *Études Slaves*. 3 vol., Paris, 1875-1880.

— *Russes et Slaves*, 3 vol. Paris, 1880-1897. — *Le monde slave*, 2 vol., Paris, 1899-1902. — *Souvenirs d'un Slavophile* Paris, 1905. — *L'évangéliaire de Reims*, Reims, 1899.

Ernest Denis. — *Fin de l'indépendance bohême* 2 vol., Paris, 1890. — *La Bohême depuis la bataille de la Montagne-Blanche*, 2 vol., Paris, 1904.

Albert Soubies. — *Histoire de la musique en Bohême*, Paris 1898.

Henri Hantich. — *Prague*, Prague, 1905.

— *L'art tchèque au XIXe siècle*, Prague 1905 (avec de nombreuses illustrations).

Count Lützow. — *The story of Prague*, London, 1902.

Ch. Hipman. — *La nation tchèque* (en français), 6 vol.; Prague, 1895-1902.

Neuwirth. — *Prag*, Leipzig, 1901.

Parmi les recueils d'illustrations, je me contente de signaler la série des belles aquarelles de Jansa, *Stara Praha* (la vieille Prague), Prague, librairie B. Koci. Cet éditeur a publié sur Prague et sur les artistes tchèques un grand nombre d'ouvrages splendidement illustrés.

Je m'abstiens de signaler ici les ouvrages tchèques dont quelques-uns, notamment ceux de MM. Dolensky, et L. Jerabek, m'ont été fort utiles. Je dois cependant rendre hommage au *Dictionnaire encyclopédique* (Slovnik Naucny), publié par la librairie Otto, dont l'article Prague constitue une excellente et très précieuse monographie.



Les Moulins de la Vieille Ville.

TABLE DES ILLUSTRATIONS



Le palais Kinsky sur la place de la Vieille Ville.

TABLE DES MATIÈRES

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HERISSEY ET FILS

